

3,50\$
JANVIER 1987

PER
V-213
EX.2

ROSE

LA VIE EN

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ

PROSTITUTION:

Le droit de se vendre?

CONCOURS FICTION 1987

Les gagnantes ont 20 ans!

BARBARA

Vingt ans d'amour fou

LES ENFANTS DE MA BLONDE ET MOI

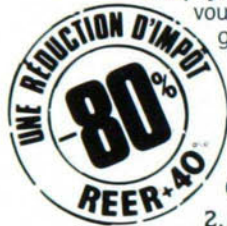
TOMBER DANS LE PANNEAU... DU CLUB MED!

006607 1000 000 99/12
BIBLIO NAT DU QUEBEC
1700 ST DENIS
MTL
PQ
H2X 3K6

PAYEZ MOINS D'IMPÔT

DES ÉCONOMIES D'IMPÔT DE 80% EN MOYENNE!

En adhérant au Fonds de solidarité, vous payez moins d'impôt parce que vous profitez de deux avantages fiscaux:



1. Des crédits d'impôt de 40% du montant que vous avez investi, octroyés au Fonds par les deux gouvernements (Québec: 20%; Canada: 20%).

2. Une seconde réduction d'impôt de 40% en moyenne en participant au REER offert par le Fonds. Au total, l'économie d'impôt peut ainsi atteindre et même dépasser 80%, selon votre revenu.

Par exemple, si vous avez un revenu imposable de 20 000 \$, vous pouvez récupérer, grâce au Fonds, 835 \$ sur un placement de 1 000 \$.

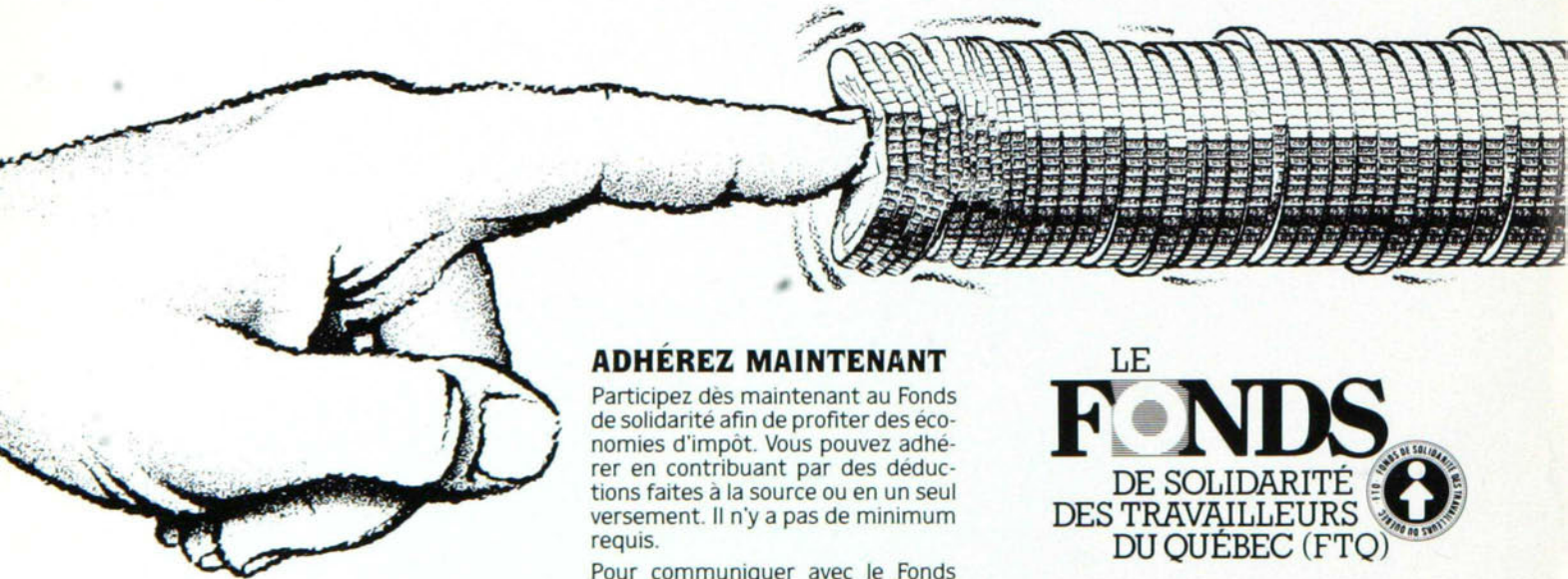
DU RENDEMENT

En somme, votre placement de 1 000 \$ ne vous coûte en réalité que 165 \$. Et en plus, le Fonds vous offre un rendement intéressant pour vos épargnes. Dernier rendement annuel: 8,9%*. L'objectif du Fonds est d'offrir un rendement de l'ordre de 8% à 12% par année. Il est géré par une équipe de professionnels compétents et expérimentés.

*Du 1^{er} mai 1985 au 30 avril 1986.

DES EMPLOIS

En adhérant au Fonds de solidarité, vous participez à l'essor de l'économie québécoise. Le Fonds réinvestit vos épargnes dans des entreprises rentables. Grâce au Fonds de solidarité, près de 2 500 emplois ont été créés et maintenus au Québec depuis 1984.



ADHÉREZ MAINTENANT

Participez dès maintenant au Fonds de solidarité afin de profiter des économies d'impôt. Vous pouvez adhérer en contribuant par des déductions faites à la source ou en un seul versement. Il n'y a pas de minimum requis.

Pour communiquer avec le Fonds de solidarité des travailleurs du Québec:

Montréal: (514) 285-6400
Québec: (418) 622-3258
Extérieur: 1-800-361-7111
(sans frais)

LE
FONDS
DE SOLIDARITÉ
DES TRAVAILLEURS
DU QUÉBEC (FTQ)



**PLUS QU'UN REER,
UN ACTIF**



ROSE

LA VIE EN

S O M M A I R E

JANVIER 1987 NO 42

5
ÉDITO
Éthique et tact
Françoise Guénette

7
COURRIER

8
L'ACTUALITÉ VUE PAR...
L'Hôtel de ville, absolument
Armande Saint-Jean

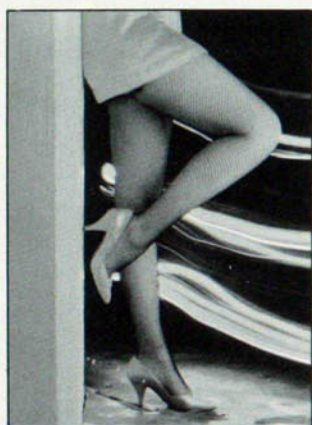
9
CHRONIQUE
DÉLINQUANTE
Y a-t-il une cenne noire dans la salle?
Hélène Pedneault

10
ACTUEL
Sept grévistes ordinaires
Hélène Lévesque

12
CONTROVERSÉ
La naissance selon Wagner
Christiane Brunelle

13
BRÈVES
Johanne Lessard,
Manon Cornéliier,
Francine Pelletier

17
PRÉVU



ENQUÊTE
**PROSTITUTION:
LE DROIT DE SE VENDRE?**
Le titre vous choque? L'expression *putain* vous dérange? Vous n'êtes pas la seule. Quelle position adopter, en effet, comme féministe, sur la difficile question de la prostitution? Le débat est réouvert; Gloria E. a interrogé six féministes en vue, Carole B. a assisté au 2^e Congrès international des prostituées, à Bruxelles, et Bérénice R. analyse la façon dont deux femmes cinéastes ont montré récemment des putains à l'écran.

18
PUTAIN DE QUESTION
Gloria Escomel

21
PUTAINS DE FÉMINISTES
Carole Beaulieu

25
PUTAIN DE CINÉMA
Bérénice Reynaud

27
CONCOURS FICTION 1987
Francine Pelletier
Elles sont 88 jeunes (et un peu moins jeunes) écrivaines à avoir participé à notre *Concours Fiction 1987*. Les trois gagnantes, publiées ce mois-ci, ont entre 22 et 27 ans! Mais sur quels sujets ont-elles aiguisé leur imaginaire? Vous serez surprise....

28
ENDOPHASIE
Céline Trahan

30
LES ENFANTS TOMBENT
Maryse Choinière

32
POST-SCRIPTUM
Hélène Gaulin

40
MUSIQUE
BARBARA:
«MA PLUS BELLE
HISTOIRE
D'AMOUR,
C'EST...ELLE.»

Hélène Pedneault

Vingt ans que ça dure, cette passion d'une adolescente de Jonquière pour une grande chanteuse au profil d'aigle. Cette belle confession d'une fan fera-t-elle resurgir, de votre passé, semblable emportement?

36
INTIME ET POLITIQUE
Les enfants de ma blonde, ma blonde, et moi
Claire Vanier

39
BEST-SELLER
Tomber dans le panneau... du Club Med!
Ginette Noisieux

46
LITTÉRATURE
Q.E.D.: il fallait y penser!
Gloria Escomel

47
FLASHES

53
LES CASES DE
TANTE LUCIE

56
À LIRE?

57
À SUIVRE

58
COUP DE FOUDE
Tête-à-tête
Francine Montpetit
COUP DE POING

La Lite de Miller
Monique Durand

ÉCOUTEZ LE MÉDIA
ÉLECTRONIQUE
OFFICIEL

du BEAU TEMPS, des FLOCONS DE NEIGE
de la GIBOULÉE, du PATINAGE DE FANTAISIE...

24 HEURES PAR JOUR À LA DEMIE DE CHAQUE HEURE
L A M É T É O
en direct par ENVIRONNEMENT CANADA

TOUTES LES NOUVELLES
grâce à notre affiliation au
R É S E A U N T R



MICHELINE RICARD
CHRONIQUE
Spectacle
Cinéma,
Théâtre,
Exposition

EN SEMAINE 7 h 45 et 18 h 20

★
LES BELLES
SOIRÉES DE CIEL MF

EN SEMAINE 18 h à 23 h

★
ASSISTEZ À L'ÉMISSION
réservez maintenant
LE CIEL
DE MONTRÉAL
Le vendredi
en direct du théâtre de l'Hôtel Méridien
de 22 h à 24 h

ciel 98.5
MF

Renseignements: 527-8321

ÉTHIQUE ET TACT

Dans le grand salon du vénérable Château Frontenac, les fleurs élimées du tapis en rougissent de bonheur. Ont-elles déjà vu pareil «enfargement»? Il y a là, ce neigeux dimanche 7 décembre, une centaine de journalistes en train d'ergoter sur le droit du public à l'information, la liberté de la presse et autres priorités inconnues du grand public, avant de ressusciter ce vieux cadavre, la notion d'objectivité. Faut-il, ou non, l'inscrire dans la Charte du journalisme en train de s'élaborer péniblement?

Sur la nécessité d'une Charte, c'est-à-dire sur l'utilité de rendre publics les standards éthiques qui doivent auto-réglementer la profession, il y a enfin accord, quoique l'éthique soit chose d'abord personnelle et quoiqu'une telle Charte n'aura de pouvoir que moral. Il suffit de s'entendre aujourd'hui, dernier jour du congrès annuel de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ), sur ses principes directeurs.

«Dans la recherche et le traitement de l'information, les journalistes visent la plus grande objectivité possible...», dit le projet. Mais l'objectivité est impossible, d'objecter immédiatement plusieurs journalistes. «On peut viser l'honnêteté, la rigueur... mais quand je travaille, je ne peux pas faire abstraction du fait que je sois blanc, mâle, plutôt riche...», explique Jean Dussault.

Tout à coup, j'ai le souvenir du congrès de 1981, voué aux «femmes et l'information» et de Lise Payette y affirmant que «ce qu'on appelle l'objectivité n'est souvent que l'expression de la subjectivité mâle...» Applaudie alors par des centai-

nes de femmes, dont certaines, aujourd'hui, montent encore au micro pour remettre en question, avec la fameuse objectivité, une vision unidimensionnelle de l'information. Ou pour proposer, comme Nathalie Petrowski la veille, citant elle-même Pierre Bourgault, d'être «honnêtement subjectif»: «il faut demeurer sur le qui-vive, en conflit avec ses propres préjugés, et même chercher des arguments objectifs pour mieux... détester! Chaque critique ou journaliste n'exprimant finalement que sa vérité.»

Mais dans la salle du Château, les femmes et les jeunes se taisent plutôt: la plupart des journalistes qui parlent, toujours au masculin, qui défendent l'objectivité comme un idéal exprimant la dignité de la démarche journalistique, sont des hommes blancs, à la quarantaine légèrement bedonnante, délinquants devenus cadres, passés du *Journal* à l'université, de la contestation à Radio-Canada, de *Québec Presse* à *La Presse*, de l'indépendance aux RÉA. Ils contrôlent les salles de rédaction, encore loin de la retraite, le verbe toujours haut, l'assurance invaincue. C'est leur profession. Pas méchants pourtant, des individus souvent drôles, touchants, probablement de bonne foi. Et suaves, pleins de tact: certains ne voient-ils pas, dans *La Vie en rose*, une recherche d'objectivité par compensation? C'est-à-dire une subjectivité permise parce que vouée au rattrapage des injustices faites aux femmes par les autres mass médias...

Mais aujourd'hui, le «néo-conservatisme» de ces gens me fait peur: ne voient-ils pas que cette Charte, avec sa «visée de l'objectivité», est tout entière farcie d'un seul modèle de journalisme, celui qu'on appelle nord-américain, et qui ne prétend faire appel qu'aux «facts, facts, facts!»... Dans le credo de ce journalisme-là, madame, on n'a pas d'opinion, hors la page éditoriale; on regarde les événements et les gens à décrire comme des «objets» parallèles à soi, évoluant à distance respectueuse; on évite de confondre les genres en colorant de trop d'humour son analyse de la dernière rencontre constitutionnelle; on se voit comme le témoin neutre (comment un être intelligent peut-il être neutre?) d'une histoire sur laquelle on ne saurait intervenir sans perdre sa précieuse crédibilité de

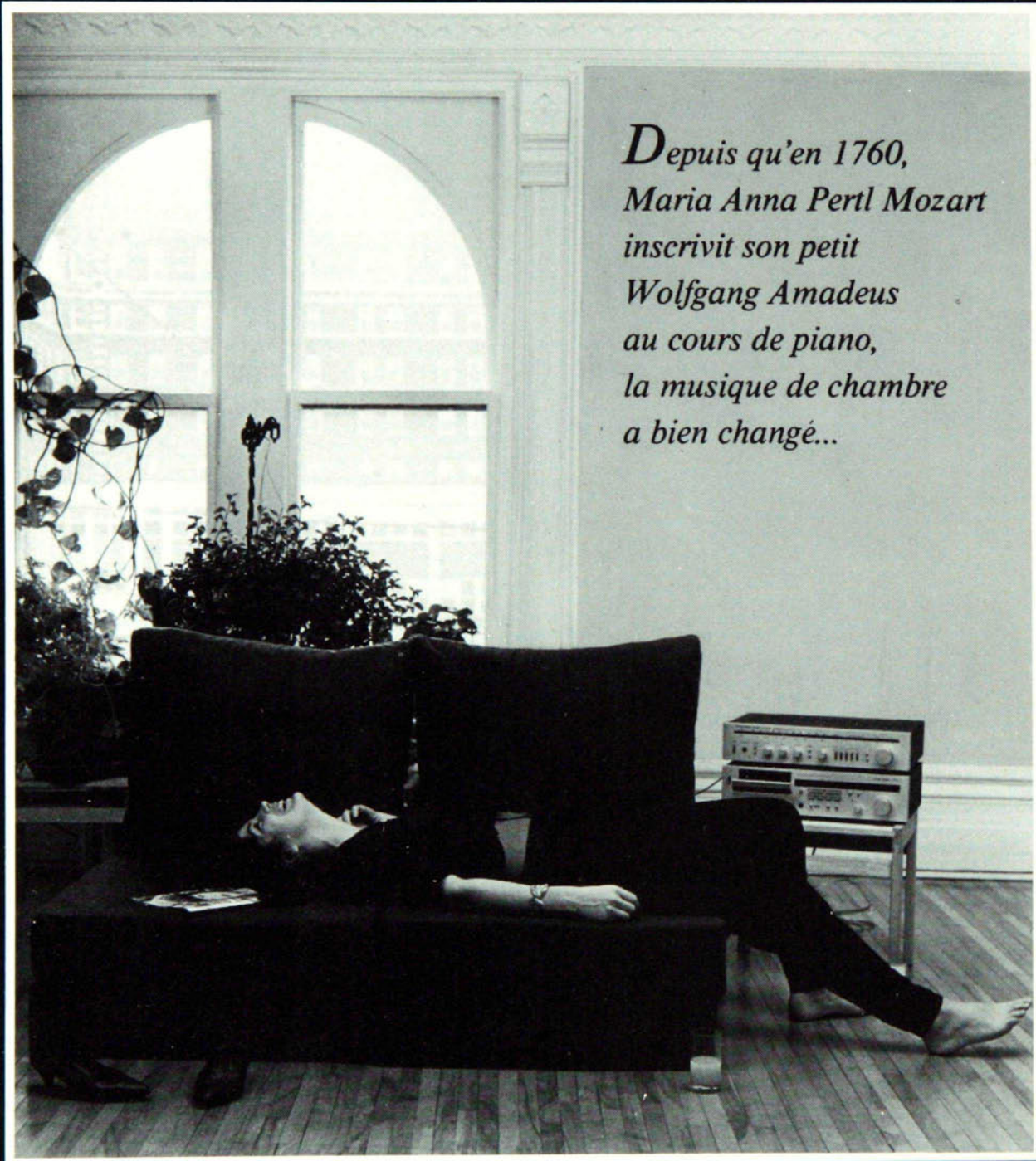
JOURNALISTE. Et on (s')ennuie, madame, plus souvent qu'à son tour.

On en a le droit. Je n'ai rien contre, personnellement. Du moment qu'on permet aussi à d'autres types de presse d'exister, d'évoluer, d'influencer, et ceci en toute légitimité, non pas comme d'inévitables épiphénomènes idéologiquement marginaux et inoffensifs. Or, à mon avis, une Charte qui pose comme principe la recherche d'objectivité exclut la notion même de presse d'opinion. Or, moi, je crois à la nécessité parallèle d'une presse qui soit carrément «d'opinion», c'est-à-dire politiquement, idéologiquement, culturellement branchée. Dont la grille d'analyse soit immédiatement avouée, clairement posée. Où le commentaire ne soit pas limité à l'éditorial ou à la caricature, mais partout présent, pertinent, cohérent. Aux lectrices et lecteurs, ensuite, de faire la part des choses, de comparer cette interprétation-là de la réalité aux autres, lues dans *La Presse*, *l'Actualité* ou *Lundi*.

D'autant plus qu'un parti-pris avoué n'exclut en rien les exigences de rigueur et d'honnêteté décrites ailleurs dans la Charte. La rigueur n'est pas incompatible avec l'engagement politique, le journalisme de combat est aussi du journalisme: les gars et les filles du *Journal*, ou de *Québec Presse*, ne pratiquaient-ils pas du vrai journalisme?

En fait, c'est la richesse même du métier et de l'ensemble de la presse qui me semble menacée par le monopole d'un seul type de journal, d'un seul style de journalisme. Pourquoi ne pas viser, plutôt qu'une «objectivité» fictive, ce vieux cliché judéo-chrétien d'un idéal inaccessible, ce mythe dangereux, le pluralisme des styles et des formules? Dans une société de plus en plus multi-ethnique et multi-culturelle, ne serait-ce pas plus réaliste? Dans une définition plus large, les autres presses, ethnique, féministe, écologique, culturelle verraient leur nécessité mieux reconnue. Et les lectrices et lecteurs, à ne plus recevoir une vérité toute cuite dans la bouche, aiguïseraient peut-être davantage leur sens critique?

Une heure plus tard, les délégué-e-s votent et l'objectivité l'emporte, de peu: 34 voix, contre 30 partisan-e-s plutôt de «rigueur» ou «d'honnêteté» et 6 abstentionnistes. La profession a gagné. ◇



*Depuis qu'en 1760,
Maria Anna Pertl Mozart
inscrivit son petit
Wolfgang Amadeus
au cours de piano,
la musique de chambre
a bien changé...*



son or

Centre
de haute fidélité
7339, Saint-Zotique est
Ville d'Anjou
Province de Québec
H1M 3A5

Filtronique

HAUTE FIDÉLITÉ

9343, Lajeunesse
Montréal, Québec
Canada. H2M 1S5
(514) 389-1377

DUAL - ELIPSON - GRADO - HARMAN/KARDON - JBL - KEF - NAKAMICHI - ORTOFON - REVOLVER - TEAC

Oui au nouveau look!

bonjour, bravo pour le nouveau look! J'ai vu cette photo culottée un peu partout en ville sans me douter que c'était vous et quand je me suis aperçue que ça venait de **La Vie en rose**, je me suis sentie toute fière. On a envie de s'aligner là-dessus. Est-ce que c'est parce que vous avez plus d'argent? Est-ce que c'est la trentaine et les nouvelles responsabilités qui vous font vous présenter avec tant d'élégance? Quoi qu'il en soit, félicitations, on va continuer à vous lire longtemps. J'aimerais avoir moi-même cet air «so bright», très «années 80», avec plein de nouvelles idées sur les petites culottes. Je cherchais justement une façon originale de m'arranger avec le problème si compliqué des combinaisons. Est-ce du satin? De la soie?

*Pauline Harvey,
Montréal.*

Surprise désagréable

Ah! les filles! J'aurais aimé que votre audace ne s'exprime pas de cette façon sur la couverture de **La Vie en rose**. C'est ben beau de revenir de la Californie avec des idées nouvelles mais je n'apprécie pas du tout de voir le «cul» des femmes, aussi bien culotté soit-il, exposé ainsi dans une revue qui se proclame féministe, même pour illustrer un sujet, les MTS, «souvent... déculottant». Pourquoi avoir utilisé cette partie

de l'anatomie des femmes (tellement d'autres revues le font et on les dit sexistes ou pornographiques) pour faire la promotion de votre revue après la subvention miracle d'Ottawa? Est-ce pour mieux nous vendre? Il me semble que les femmes qui ont aidé à la survie de **La Vie en rose** ne demandaient pas cela. Malgré cette couverture désagréable, j'ai lu tous les articles avec beaucoup d'intérêt.

*Denise Marcoux,
Montréal.*



Badinter, la controverse

Bravo d'abord pour les initiatives et les changements à la revue! Dites à Jovette Marchessault que j'ai beaucoup aimé son journal, qui donne à réfléchir. Quant à la controverse entourant la venue d'Élisabeth Badinter (...) De quel mal cette femme est-elle atteinte pour subir pareil massacre, pareille charge de haine? Badinter a osé réfléchir sur une problématique qui fait peur: comment expliquer que les femmes et les hommes s'aiment encore, malgré l'épaisseur historique d'oppression, de rapt, de viols, de violence, de clitoris tranchés et d'exploitation éhontée? (...) Dommage que des gens refusent la question parce qu'ils ont une réponse à protéger. Ça donne des propos tristes et haineux comme ceux de Pierre Bourgeois dans **Le Devoir** du 8 novembre, et comme ceux des lesbiennes radicales, le vendredi midi, au débat de l'UQAM. Et ça fait que les questions de fond meurent dans l'oeuf.

*Suzanne Laurin,
Montréal.*

Pas plus que CROC...

Juste un petit mot pour vous féliciter d'un second début que vous envierait Louise Arcand. Transmettez particulièrement à vos directrices artistiques, Diane Blain et Sylvie Laurendeau, mes applaudissements. Je vous souhaite tout le succès possible, tant que ce n'est pas plus que **CROC...**

*Pierre Huet,
rédacteur en chef, CROC,
Montréal.*

Sondage MTS

Enfin un article sur les MTS! Qui tourne malheureusement un peu trop autour du chlamydia. Je vous accorde que les proportions prises par cette infection au Québec et ailleurs en Amérique du Nord méritent que l'on en parle beaucoup. Mais j'aurais aimé que vous mentionniez un peu plus les différents symptômes, lorsqu'il y en a, tant chez la femme que chez l'homme. Il aurait été utile aussi de dire **comment** on peut obtenir un dépistage du chlamydia et des autres MTS (...) Mais assez pour les critiques. Les fleurs maintenant: vos commentaires-témoignages représentent bien ce que plusieurs femmes et couples ont vécu à la suite d'une infection par le chlamydia. Les propos sur l'utilisation préventive du condom sont clairs et justifiés; les problèmes de «financement» d'un élargissement du dépistage sont vrais et combien frustrants. Le questionnaire est très intéressant et je vous envoie d'ailleurs mes réponses. Si vous les considérez trop «biaisées» (d'un médecin travaillant en MTS), n'hésitez pas à les éliminer!

*Dominique Tessier, md,
Comité SIDA-Québec,
Montréal.*

CONSEIL D'ADMINISTRATION: CAMILLE BACHAND, FRANÇOISE GUENETTE, ANDRÉE LAFORTUNE, LISE MOISAN, GRETA NEMIROFF, FRANCINE PELLETIER

DIRECTION GÉNÉRALE: LISE MOISAN

RÉDACTION: FRANÇOISE GUENETTE, JOHANNE LESSARD

COMITÉ DE RÉDACTION: ANNE-MARIE ALONZO, LYNDA BARIL, LOUISE BESSETTE, MARTINE D'AMOURS, ANNE DANDURAND, FRANÇOISE DAVID, GLORIA ESCOMEL, HELENE LÉVESQUE, LINE McMURRAY, HELENE PEDNEAULT, FRANCINE PELLETIER, DIANE POITRAS, HELENE SARRASIN

ADMINISTRATION: JOHANNE ISABELLE

SECRETARIAT: CHRISTIANE L'HEUREUX

DIRECTION ARTISTIQUE: DIANE BLAIN, SYLVIE LAURENDEAU

COLLABORATION: CAROLE BEAULIEU, CHRISTIANE BRUNELLE, MARYSE CHOINIERE, MANON CORNELIER, MONIQUE DURAND, ANNE FLOURNOY, LOUISE GAREAU-DESBOIS, HELENE GAULIN, LUCIE GODBOUT, MARCELLE LALONDE,

FRANCINE MONTPETIT, GINETTE NOISEUX, BERENICE REYNAUD, ARMANDE SAINT-JEAN, CELINE TRAHAN, CLAIRE VANIER, LUCIE VILLENEUVE.

ILLUSTRATION: JOHANNE CORNO, JOHANNE CULLEN, MARIE-LOUISE GAY, DARCIA LABROSSE, DANIELLE POISSON
PHOTOGRAPHIE: SUZANNE GIRARD, SUZANNE LANGEVIN, JANET WISHNETSKY

CORRECTION: DOMINIQUE PASQUIN
COMPOSITION ET MONTAGE: PHOTO COMPOSITION TRÉMA INC.

PELLICULAGE ET IMPRESSION: IMPRIMERIE INTERWEB INC.

DISTRIBUTION: LES MESSAGERIES DE PRESSE BENJAMIN LTÉE: 645-8754

PUBLICITÉ: CLAUDE KRYNSKI, LISA LAMONTAGNE: 843-7226

GRAPHISME PUBLICITAIRE ET MAQUETTE: MARJOLAINE BEAUDOIN

ABONNEMENTS: 1 AN, 11 NUMÉROS: 24,95\$; 2 ANS, 22 NUMÉROS: 43,95\$; 3 ANS, 33 NUMÉROS: 63,95\$. TARIF INTERNATIONAL POUR UN AN, PAR VOIE DE SURFACE: 34,95\$, PAR AVION: 37,95\$. HE-

LENE BLONDEAU, ANNE-MARIE CORMIER, MARIE-FRANCE POIRIER: 843-8366.

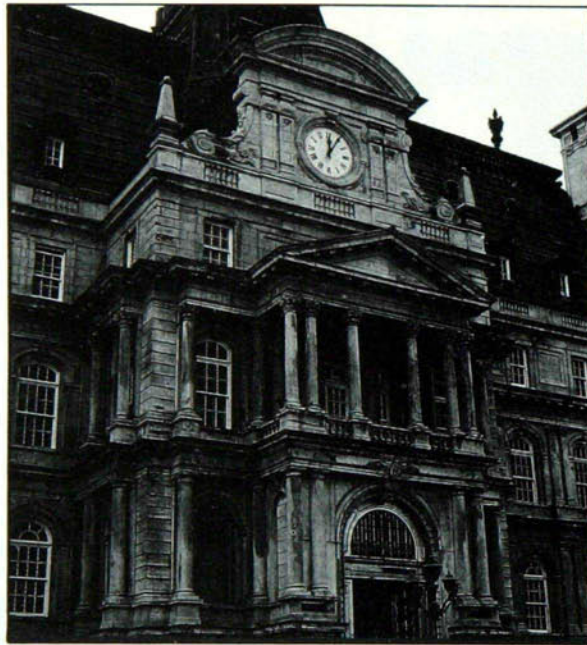
LA VIE EN ROSE EST SUBVENTIONNÉE PAR LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA, PAR LE MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES DU QUÉBEC, PAR LE MINISTÈRE DES COMMUNICATIONS DU CANADA ET PAR LE SECRETARIAT D'ÉTAT, PROGRAMME DE LA FEMME.

LA VIE EN ROSE EST PUBLIÉE PAR LES PRODUCTIONS DES ANNÉES 80, CORPORATION SANS BUT LUCRATIF. ON PEUT NOUS JOINDRE DE 9 H À 17 H, AU 3963, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL, H2W 2M4, OU EN TÉLÉPHONANT: (514) 843-8366 ou 843-7226.

COPYRIGHT 1986 — LA VIE EN ROSE. TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS. DÉPÔT LÉGAL: BIBLIOTHÈQUES NATIONALES DU QUÉBEC ET DU CANADA ISSN-0228-5479. INDEXÉE PAR RADAR ET MEMBRE DE L'ASSOCIATION DES PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS. COURRIER DE 2^e CLASSE: 5188. COMMISSION PARITAIRE 4 067 CDN.



L'HÔTEL DE VILLE



ABSOLUMENT

Faut absolument que j'aille à l'Hôtel de ville. C'est une idée qui m'est venue au lendemain du 9 novembre. Une idée neuve; je n'ai jamais eu envie d'y aller avant. Je n'aime pas les forteresses ni les châteaux forts.

Et puis on est polies, par chez nous. Quand le voisin veut rien savoir, on lui fiche la paix. À l'Hôtel de ville de Montréal, je n'ai jamais senti qu'on aimait beaucoup la visite. Du moins pas celle des Montréalais-es ordinaires, comme moi. Encore moins celle des journalistes!

Mais il y a des brèches dans la muraille depuis le 9 novembre. Des ouvertures si grandes que ça donne envie d'y aller, de pénétrer dans cette enceinte inconnue qui trône tout en haut de la Place Jacques-Cartier comme une vieille dame bien conservée.

Les nouveaux occupants ont l'air invitant. Les occupantes, surtout. Puisqu'il y a des femmes à l'Hôtel de ville désormais. Même qu'elles y sont entrées par la grande porte, en nombre significatif, comme on dit. Quinze élues sur 58, c'est 25%; une proportion réconfortante. Un bon début, du moins, pour corriger une erreur qui s'éternisait. Quinze élues à Montréal,

c'est presque autant qu'à l'Assemblée nationale à Québec, où il y a pourtant deux fois plus de député-e-s.

Quinze élues, c'est bien. Mais trois d'entre elles qui siègent au comité exécutif, à côté de trois conseillers, c'est encore mieux. Ça commence à ressembler à l'égalité numérique, ma foi. Une vraie nouveauté. D'ailleurs le RCM aurait bien souhaité présenter un nombre égal de femmes et d'hommes, sauf qu'on a manqué de volontaires. Et dans certains quartiers, des aspirantes se sont fait voler la place par un gars. Dommage.

J'ai hâte de voir les aménagements qu'on devra faire, histoire de les accommoder, les nouvelles élues. J'ai tellement ri d'entendre Thérèse Daviau, la première à être élue conseillère il y a dix ans, raconter comment ses absences au Conseil étaient toujours plus longues que celles de ses collègues masculins: chaque fois que l'envie la prenait, la pauvre devait grimper ou descendre deux ou trois escaliers parce qu'il n'y avait de toilettes que pour ces messieurs à l'étage du Conseil! Lise Payette a bien raison. Le pouvoir se négocie toujours dans les toilettes pour hommes.

Les choses vont changer à présent. Ainsi en a voulu l'électorat qui a, chez nous, le coup de balai vigoureux! Propulser au sommet du pouvoir de la plus grande ville du Québec toute une équipe de néophytes, ou presque, fallait le faire. Pour le reste, c'est à eux et à elles de jouer, maintenant.


D'ailleurs les échos qui descendent de la vieille tour austère montrent bien qu'il y a un vocabulaire nouveau là-dedans. On y parle de condition féminine, de refuges pour les itinérantes, de garderies. Normal, puisqu'il y a des élues. Ce qui me réjouit le plus, c'est qu'elles doivent également s'occuper de sécurité, de la police, des pompiers, des finances. Ces secteurs-là n'ont jamais sonné bien féminins dans les officines traditionnelles du pouvoir.

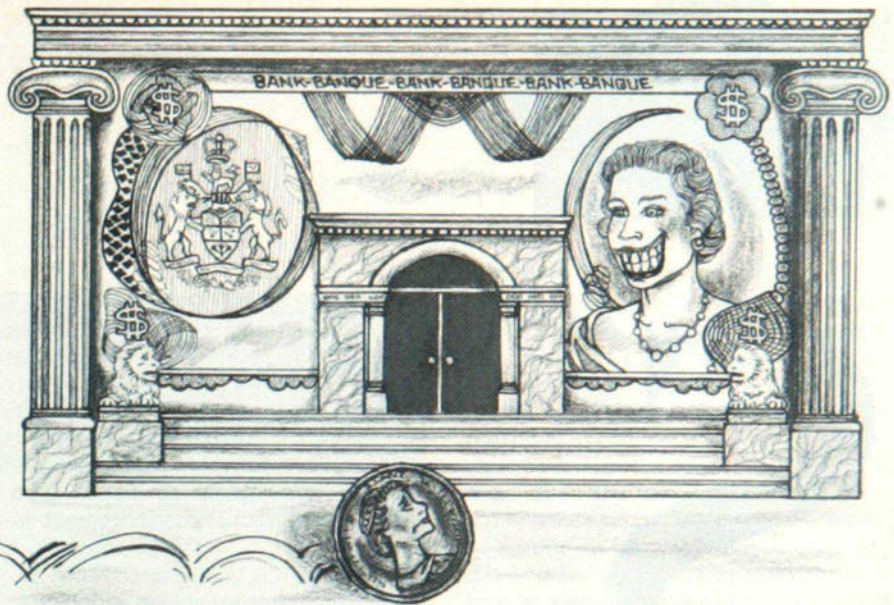
On se met à rêver à ce que pourrait être la ville, si... Ça me rappelle quand on s'est mis à imaginer le pays, il y a dix ans, au moment où on a eu l'impression, pour la première fois, d'en être un peu plus que les occupant-e-s occupé-e-s.

Mais voilà! Les rêves font mal quand la sauce tourne au vinaigre. Tant de credos ont basculé, depuis vingt, trente ans, qu'on craint désormais les désillusions. Sans compter qu'à Montréal, on vit depuis si longtemps dans la confortable (et coûteuse) habitude de laisser à une poignée d'hommes très civiques toute l'administration des choses publiques que le vilain pli risque de revenir bientôt. On a déjà vu pareil revirement, à Québec par exemple, où l'on a également le coup de balai vigoureux.

La vieille dame doit sourire de l'intérieur, ravie de se voir dépourcée, de sentir enfin s'ouvrir les fenêtres. Peut-être a-t-on déjà compris que, pour garder vivante la démocratie naissante, il ne suffit pas d'exercer le pouvoir. Encore faut-il réussir à le partager. Pousser la population à s'intéresser à ce qui ne l'intéresse pas beaucoup mais qui pourtant la concerne énormément. Au risque de se faire renvoyer dans quatre, huit ou dix ans, après avoir fait le tour du jardin.

Captive et assiégée, une forteresse finit toujours par s'affaiblir. Outre le changement de garde, le meilleur moyen de colmater les lézardes et d'éviter l'effritement, c'est d'y faire pénétrer une armée de volontaires, prêt-e-s à renforcer la muraille. Ça presse. La vieille dame ne peut plus attendre encore longtemps.

Faut aller à l'Hôtel de ville. Absolument. 



Je n'étais jamais allée dans une banque, rue Saint-Jacques. N'oubliez jamais que je viens de Jonquière, et qu'à Jonquière, il n'y a pas de rue Saint-Jacques. On y trouve des banques qui ont plutôt l'air de tirelire à côté des sièges sociaux de la Banque de Montréal, de la Banque Nationale, Royale, Globale, Déloyale, Pontificale, Monumentale, Occidentale... Oups! (Excusez mon emportement.) (Évidemment, je ne parle même pas des Caisses populaires qui, justement, sont trop populaires et donc très vulgaires.) On sent très fort que dans ces banques, on peut empiler l'argent à l'infini tellement les plafonds sont hauts. J'ai failli virer à 180 degrés quand j'ai mis les pieds dans cette cathédrale de la finance. Je venais changer un simple chèque et j'ai cru un instant que si je n'étais pas un camion de la Brink's, je n'aurais même pas le droit d'y entrer. J'ai failli sortir mon mouchoir pour effacer les traces de mes bottes. (J'avais honte de mes bottes ce jour-là, elles n'arrêtaient pas de faire de l'eau mêlée de calcium et de déchets carbonneux non identifiés. Elles le faisaient exprès, j'en suis sûre. La statue gigantesque au glaive pacifique, censée représenter le crash, je suppose, m'a regardée de travers.) La queue de clients, qui d'habitude remplit une banque à dimension humaine et nous fait retourner sur nos pas parce qu'on n'a pas le courage d'attendre, avait l'air d'une petite queue ridicule, une ficelle presque, laissée là négligemment par une femme de ménage pas trop regardante (et payée trop cher pour la peine).

Marbre, dorures, colonnes doriques (ioniennes, corinthiennes??), j'entrais

HÉLÈNE PEDNEAULT

dans une église pour assister à une messe grandiose. J'hallucinai. Paniquée, je me demandais s'il fallait que je m'agenouille, que je sorte la langue ou que je batte ma coulpe parce que c'était de ma faute. À Jonquière, le marbre ne s'est jamais rendu. Le Parc des Laurentides n'est pas rentable à traverser. Et de toute façon, on sait bien tout le monde que l'argent ne va jamais dans les régions éloignées: donc, pas besoin de banques élephantesques, ça serait ridicule pour aller déposer son chèque du bien-être, de chômage ou de vieillesse. Une tirelire suffit pour les rouleaux de cennes noires.

À Montréal, ça fait longtemps que les cennes noires n'existent plus. On les garde uniquement en souvenir, pour les enfants ou pour la Guignolée. (La madame de la paroisse Saint-Jean-Baptiste vient de passer pour les pauvres.) Du vrai argent, il faut que ça craque dans les doigts, pas que ça sonne au fond d'une poche. Et idéalement, il faut que ça ne fasse pas de bruit. Mais selon des études, il faut un certain montant, assez élevé, pour que le bruit cesse, et même que l'argent devienne invisible. Non seulement il ne faut pas l'entendre, mais il ne faut pas le voir non plus. La plupart des gens ne savent pas vivre, en fait. Ils sont trop ostentatoires avec l'argent, c'est mauvais. L'argent n'aime pas ça. Il est très susceptible et boudeur. Il faut savoir le prendre, sinon on est obligé-e-s de s'en passer.

Alors je me suis dit que c'était très stratégique et très intelligent de la part des

hommes qui ont pensé les banques de la rue Saint-Jacques et d'ailleurs de s'inspirer des cathédrales. Ça impressionne les fidèles. Puis si elles avaient été construites à une échelle trop humaine, personne n'aurait pu croire au pouvoir infailible de Dieu, donc de l'Argent. Les curés l'ont compris depuis deux millénaires déjà. Ils se sont payés des tas de tiaras éblouissantes avec ce qui fut, je crois, la première véritable idée qui mit au monde le marketing: en mettre plein la vue. Depuis, on a eu droit au stade et à *Dynastie*, entre autres élephants enflés.

Tout ça pour dire que j'ai un rapport très difficile avec l'argent. Ils ont parlé de moi à la radio l'autre jour. Ils n'ont pas nommé mon nom, mais ils ont dit que je faisais partie des statistiques: je gagne tant, je n'écoute pas beaucoup la télé, je suis propriétaire d'un appartement, etc.

Je ne me souviens plus pourquoi ils parlaient de moi, mais c'est vrai que je viens de m'acheter un appartement. Et je vis dans la hantise que je ne pourrai jamais le payer. Ça doit être parce que je viens de Jonquière. Selon les statistiques, je peux me le payer. Moi, je n'en suis pas sûre. Surtout depuis que je me suis sentie comme un pois chiche à la Banque de Montréal, rue Saint-Jacques. Et je déteste faire partie des statistiques en plus. Louise, elle, dit qu'elle meurt d'envie d'entrer dans celles qui partent à 40 000 \$ par année. Je pourrais peut-être l'emmener avec moi dans les statistiques, mais je trouve qu'il fait trop froid. Puis quand il n'y a pas d'odeurs, moi, je m'ennuie.

Y a-t-il une cenne noire dans la salle?

S EPT GRÉVISTES ORDINAIRES

Pour une même grève du secteur public, il y a deux réalités. La réalité connue, celle de la presse, des services interrompus ou ralentis dans les hôpitaux ou les écoles, des bénéficiaires inquiêt-e-s, des sondages. Cette grève-là n'est pas populaire, surtout quand elle survient dans les hôpitaux et les centres d'accueil.

Et puis il y a l'autre grève. Celle des travailleuses qui la font parce qu'elles y voient l'ultime moyen de faire valoir leurs revendications. Et qui ont l'impression que leur message se rend mal jusqu'à la population, qu'on les considère toujours comme les «grasses dures» du système, des privilégiées bien assises sur leur confortable salaire et leur sécurité d'emploi à vie. Sept travailleuses, qui ont vécu cette autre grève, en témoignent.

Pauline G., travailleuse sociale

À l'emploi depuis 13 ans d'un CLSC implanté en quartier populaire, Pauline Gingras, travailleuse sociale, est «prêtée» au Centre de santé des femmes de Québec où elle assure la permanence. «Parmi notre clientèle, beaucoup de femmes cheffes de famille monoparentale, d'assistées sociales. Nous sommes très proches de ces femmes-là, nous sommes leurs alliées quand elles luttent pour leur droit au travail, au respect, à des services adaptés à leurs besoins. En cas de grève, nous devons absolument faire avec elles le lien entre leurs luttes et notre bataille; elles doivent comprendre que si on coupe

dans les effectifs, que si nous avons moins d'outils pour travailler, elles seront les premières à écopier.»

Établir correctement ce lien ne va pas de soi: «Il faut affronter la propagande anti-syndicale et anti-fonctionnaire à laquelle s'ajoutent, dans le cas des assistées sociales, les pressions des bouboumacoutes.»

Pauline avoue qu'elle se sent mal de ne pas donner le service en période de grève. «Mais je ne crois pas avoir le choix. Que nous autres, les travailleuses du secteur public, nous refusions de nous écraser, c'est important pour celles qui, plus vulnérables aux pressions, peuvent moins réagir et se défendre.»

Roseline V., préposée aux bénéficiaires

Pendant qu'elle préparait son bac en Éducation physique, Roseline Veilleux travaillait dans un centre d'accueil. Son diplôme en poche... elle y est toujours, en attendant qu'un poste se libère dans une école. Ça fait cinq ans que ça dure. Son boulot: préposée aux bénéficiaires, à temps partiel (alternance de trois jours/quatre jours par semaine). Elle lave, change, habille, nourrit des personnes âgées dont plusieurs sont séniles ou incapables de se débrouiller seules.

«Nous sommes quatre préposées par département, pour 34 patient-e-s. Ce n'est pas beaucoup, mais déjà plus qu'aïl leurs... Nous avons fait une bataille pour ça. Pas besoin de vous dire que même à quatre, on ne peut faire que le strict nécessaire. On a beau aimer la bénéficiaire, on n'a pas le temps de jaser avec elle, d'établir une relation plus intéressante.» Dans son centre, ce sont des gardemalades auxiliaires qui sont en charge des départements. «Malgré ces responsabilités accrues, elles gagnent entre 298,34 \$ et 428,48 \$ par semaine. Nous, les préposées, on gagne de 291,45 \$ à 326,98 \$, pour un quatre-trois. On ne va pas loin avec ça. En plus, chez nous, il y a beaucoup de femmes cheffes de famille.»

La grève, Roseline la fait pour améliorer ces conditions-là, consciente du fait que les patient-e-s y gagneraient aussi un service de meilleure qualité. «Les gens ne savent pas ce qui se passe dans les hôpitaux. Il faut le leur dire.»

Marie D., infirmière

Marie D. est infirmière depuis sept ans, d'abord dans un grand centre hospitalier, puis dans un CLSC où elle s'occupe de maintien à domicile (évaluation médicale et sociale de la clientèle, soins infirmiers). La grève, elle s'en passerait bien: «Mes client-e-s sont des personnes âgées. La perspective d'une grève les inquiète et je comprends comment elles peuvent se sentir. Déjà que les services qui leur sont offerts ont été coupés depuis quelques années!»

Justement à cause de ces coupures de services, Marie est prête à se mobiliser: «Les enjeux sont trop importants. Nous voulons des conditions de travail négociées parce que trop de choses se sont dégradées depuis les dernières négociations. Aujourd'hui, la majorité des infirmières travaillent à temps partiel et attendent une éternité avant d'avoir accès à un poste à temps plein (souvent de nuit) et/ou permanent. Et nous ne sommes plus assez nombreuses pour le travail à faire. Les journaux font tout un plat à propos des services essentiels dans les hôpitaux. Savent-ils seulement que ce qu'on nous demande d'assurer comme effectifs en temps de grève est supérieur à ce qu'il y a normalement en fin de semaine?»

Michèle B., agente de recherche

Trois grèves pour Michèle Berthelot. La première fois, en 1976, elle était conseillère en information scolaire; à la seconde négociation en 1983, elle était agente de recherche au ministère de l'Éducation, comme occasionnelle. Elle y est toujours. «Je sais bien que quand nous, les professionnel-le-s du gouvernement, nous débrayons, personne dans les chaumières ne pleure sur notre triste sort! Parce que notre travail est moins visible — nous sommes rarement en contact direct avec le public — son impact est moins connu. Pourtant, si on coupe, comme dans mon ministère, un poste à l'éducation des femmes adultes, il y aura des répercussions pour les clientèles qui ont besoin de formation et de recyclage.»

Il y a d'autres enjeux: «Nous voulons en finir par exemple avec la discrimination entre corps d'emploi. Ça veut dire que les agents d'information, très souvent des femmes, seraient éventuellement payé-e-s autant que les agents de recherche, chez qui on trouve comme par hasard une grande majorité de gars. La question des occasionnel-le-s est aussi



Une patiente parmi d'autres, à l'urgence de l'hôpital Maisonneuve-Rosemont, le 3 décembre: comment travailler dans ces conditions?

importante: il y en aurait près de 10 000 au gouvernement. En temps normal, leur situation est déjà précaire puisque le renouvellement de leur contrat — ou son simple respect — n'est jamais assuré: l'employeur peut y mettre fin à deux semaines d'avis. En temps de grève, celles qui s'impliquent prennent encore plus de risques, sans savoir si elles seront là pour profiter des acquis de la lutte.»

S'il y avait d'autres solutions que la grève, Michèle en serait ravie. «Je n'ai pas envie de faire chier du monde et c'est pour ça qu'il faut tout tenter pour obtenir une entente négociée. Et je ne ferais pas la grève pour n'importe quoi; pas seulement pour le salaire des ingénieurs, par exemple...»

Nicole P., infirmière

Nicole Préfontaine, ex-enseignante (de nursing au cégep) et ex-leader syndicale (présidente de la Fédération québécoise des infirmières durant trois ans), est aujourd'hui infirmière dans un hôpital spécialisé en soins prolongés.

D'une négociation à l'autre, elle a appris que la grève marque celle qui la fait et peut même chambarder sa vie. «En 1976, j'étais très impliquée, et responsable de la préparation de l'horaire de grève. Avec un jeune enfant, c'était difficile. Et mon

conjoint, que j'avais pourtant connu militant du mouvement étudiant, n'a pas encaissé mon implication, mes absences de la maison. Cela a mis fin à notre couple.

«En 1983, nous avons eu droit à l'hostilité des médias. Cette année, ils sont mieux renseignés sur la situation réelle des infirmières, mais ça m'achale qu'ils mettent toute l'emphase sur les salaires. Nous sommes sous-payées, c'est vrai, mais c'est loin d'être le seul enjeu pour nous.»

Et si c'était elle qu'une grève affectait, comme usagère de services? Si ses enfants à elle — elle en a trois — se butaient à un piquet de grève en arrivant à l'école? «Pour avoir vécu des grèves, je sais qu'on les fait toujours à contrecœur; je présumerais donc que c'est le cas pour ces grévistes aussi. Personne n'aime priver de services sa clientèle, surtout quand il s'agit de démuni-e-s. En faisant la grève, on mise toujours sur une amélioration à plus long terme.»

Ginette S., enseignante

Ses 15 ans d'enseignement n'assurent pas à Ginette S. une sécurité d'emploi en béton. À la polyvalente où elle enseigne à des jeunes légèrement handicapé-e-s sur le plan intellectuel (certain-e-s ont 20 ans

et ne savent ni lire ni écrire correctement), elle est la moins ancienne des professeur-e-s permanent-e-s. «L'année dernière, j'ai même pensé qu'on allait me mettre en disponibilité. Et ma situation n'est pas exceptionnelle. Chez les nouveaux profs, il y en a beaucoup d'assis-e-s entre deux chaises, qui ne savent pas, d'une année scolaire à l'autre, si elles ou ils auront du boulot et si oui, combien d'heures par semaine. La tâche de tout le monde s'est alourdie et nous avons de moins en moins de temps à consacrer à nos étudiant-e-s.»

Elle, la grève, elle n'y croit plus. «Depuis le décret de 1983, les gens sont devenus amers, démotivés. On se sent floué-e-s. Moi, j'ai l'impression que les dés sont pipés, que le gouvernement ne bougera pas. C'est frustrant: mon salaire actuel est à peu près au même niveau qu'en 1983! Surtout que j'élevé seule mon petit. J'ai encore du mal à croire que c'est ça que les gens veulent: Bourassa au pouvoir avec ce que ça représente. Que sont devenus nos beaux projets de société basés sur la justice et l'accès aux services pour les moins bien nanti-e-s?»

Manon L., éducatrice

Éducatrice dans un foyer de groupe pour enfants et adolescents, Manon Léonard y assure ce qu'elle appelle «des services essentiels à l'année»: «Ces jeunes-là, des handicapés moyens ou sévères de 5 à 17 ans, demandent une attention constante. J'en ai six par groupe auxquels je dispense les soins de base: hygiène, repas, la routine. Il ne reste plus grand temps pour des activités spécifiques.» Malgré six ans d'ancienneté, Manon n'est assurée que de deux jours de travail par semaine. Sinon, elle est sur appel. «Je traîne mon *bell boy*, parce que je peux être appelée n'importe quand. Pas besoin de dire que ça ne facilite ni la vie sociale ni la vie familiale.» Elle n'a droit ni aux jours fériés, ni aux congés de maladie. Et pour l'instant, il n'y a pas de travail à temps plein en perspective.

La grève, elle sait pourquoi elle la fait. «Quand j'ai commencé à travailler, je me disais que les grèves n'avaient pas d'allure, à cause des bénéficiaires. Mais en travaillant, en militant, j'ai réalisé que c'était parfois le seul moyen. Depuis six ans, j'ai vu les services se dégrader à toute vitesse». Elle hésite, puis ajoute: «Ça ne veut pas dire que je ne me sens pas mal quand je suis dehors et que je sais que mes jeunes ont besoin de moi. Mais je me dis qu'eux aussi vont en profiter.»

LA NAISSANCE SELON WAGNER

La pratique des sages-femmes sera-t-elle

bientôt légalisée au Québec? Ou l'Ontario nous prendra-t-elle de court? Vers la fin janvier, le comité d'étude sur les sages-femmes du ministère de la Santé et des Services sociaux remettra son rapport à la ministre Thérèse Lavoie-Roux. Entre-temps, le débat entre les deux approches — la naissance est-elle un événement social ou médical? — a été relancé par le passage à Québec et Montréal de Marsden Wagner, pédiatre et néonatalogiste américain formé en Californie, rattaché depuis 1977 à l'Organisation mondiale de la santé (OMS).

En septembre et novembre, Wagner est venu soulever des questions très pertinentes devant des auditoires restreints mais directement impliqués: hauts fonctionnaires du ministère de la Santé et des Services sociaux, comité spécial de périnatalité, Corporation des médecins, Ordre des infirmières, universitaires, représentant-e-s des milieux de santé communautaires des hôpitaux, des CLSC et des sages-femmes, et enfin membres de la Commission Rochon, chargée de réviser de fond en comble le système de santé québécois.

Ces deux visites éclair en ont ébranlé plusieurs. C'est que Wagner fait parler les chiffres. Si, au Québec, au lieu de 18,8% de césariennes, on en pratiquait 11,9% comme en Finlande, l'État économiserait 19 millions \$ par an. Si la proportion passait à 3,6%, comme aux Pays-Bas, on épargnerait 41 millions \$, toujours en considérant qu'une césarienne coûte ici 3 000 \$ en moyenne. Et malgré ce fort 18,8%, nos statistiques de mortalité sont plus élevées que dans ces deux pays. «Pourquoi pratiquer autant d'interven-

tions quand on a la preuve qu'elles ne réduisent pas le taux de mortalité périnatale?», ajoute Wagner.

Évidemment, il y eut des épidémiologistes pour répondre à Wagner qu'il utilisait ces chiffres à mauvais escient et... hors contexte. Il s'est trouvé des obstétriciens pour rétorquer qu'ils n'étaient pas coupables. Et pourtant, Wagner n'accusait personne. Il ne faisait que constater des faits, conséquences logiques d'une approche interventionniste. Il y eut aussi des infirmières qui ont rappelé leurs efforts inouïs pour humaniser l'accouchement. Et elles avaient bien raison. Sauf qu'il ne s'agit pas que d'accouchement mais bien de toute la période périnatale (qui entoure la naissance).

Pour Wagner, qui a analysé le fonctionnement québécois avec ses yeux d'officier de l'OMS, les problèmes majeurs de l'organisation de nos services périnataux sont le manque de support psycho-social apporté à la femme enceinte, la quantité exagérée d'actes médicaux pratiqués pendant la grossesse et finalement la conception d'abord interventionniste d'un événement pourtant normal.

Wagner a rappelé qu'une constante se dégage dans les pays où l'on retrouve les plus bas taux de mortalité périnatale: les femmes y sont suivies pendant la grossesse par des sages-femmes et accouchent dans 70% des cas en leur présence. Il n'en fallait pas plus pour qu'un médecin de Québec s'emporte: il n'était pas «contre les sages-femmes, à la condition qu'il s'agisse de *bonnes* sages-femmes.» «Selon quels critères? Ceux des médecins?», lui répondit Wagner... Gêne dans la salle.

Il est clair en effet que la pratique des sages-femmes subirait complètement l'emprise du pouvoir médical si elle relevait d'une corporation professionnelle, autant celle des infirmières que celle des

médecins. La dépendance des infirmières par rapport aux médecins est assez évidente pour ne pas souhaiter le même sort aux sages-femmes. «De toute façon, poursuit Wagner, il s'agit de trois professions totalement différentes.»

C'est aux femmes d'abord, selon lui, de définir la sorte de sages-femmes qu'elles veulent dans leur entourage: «Quant à la compétence, tout le monde est pour.» On sait que c'est «la compétence technique et professionnelle, avec le souci de l'humain» que les femmes québécoises recherchent d'abord et avant tout chez les sages-femmes, comme l'ont démontré récemment des cher Cheures de l'Université Laval!

Actuellement, au Québec, plusieurs professionnel-le-s de la santé travaillent à réduire les taux de prématurité et d'insuffisance de poids à la naissance. Wagner a suggéré que l'on oriente davantage le suivi prénatal vers des solutions qui ont fait leurs preuves ailleurs: présence de sages-femmes dans les équipes de périnatalité et des lieux de naissance alternatifs, pour minimiser les interventions dans les grossesses normales et offrir aux femmes un véritable choix.

A tous les médecins craignant que la pratique des sages-femmes ne provoque une hausse des coûts, Marsden Wagner est venu rappeler les économies que réaliserait le Québec en réduisant le nombre des visites médicales, des inductions (déclenchements) et des césariennes. Mais ce ne sont là que quelques éléments clés de son message, le principal étant de ne pas oublier que la naissance est un événement normal et non une maladie.

Christiane Brunelle est coordonnatrice de l'équipe prévention-famille-enfance au DCS du CHUL, à Québec.
1. *Portrait de la cliente d'une nouvelle sage-femme québécoise, Francine Saillant, Danièle Desjardins et Michel O'Neill, École des sciences infirmières, Université Laval, 1985.*





OTTAWA, UN NID DE RADICALES!

Une fois de plus, le groupe Real Women enfourche son cheval de bataille. Cette fois-ci, RW dénonce le gouvernement fédéral qui «fait preuve de discrimination» en refusant de le subventionner par le biais du programme Promotion de la femme du Secrétariat d'État. «Ce sont les bureaucrates féministes radicales qui sont à la source du problème, soutient Gwen Landolt, une porte-parole du groupe. Elles font tout pour écarter les femmes qui n'ont pas les mêmes points de vue qu'elles.»

Ayant eu vent des demandes de subventions de RW, l'AFEAS a par ailleurs

rappelé au gouvernement fédéral que le programme Promotion de la femme ne devrait privilégier que les organismes dont les activités ou les positions respectent le critère de l'égalité des droits entre les hommes et les femmes. Comme le groupe RW prend position ouvertement contre le principe de salaire égal pour travail égal, il n'obéit pas à ce critère fondamental, selon l'AFEAS. De la même façon, en prônant le retour massif des femmes au foyer pour éliminer les divorces et la violence, RW ne respecte pas le libre choix pour les femmes et tente de leur faire porter la responsabilité de ces maux sociaux. (Sources: *Le Devoir*, 8/11, *La Presse*, 19/11) —

JOHANNE LESSARD

CINQ SIÈCLES AU FÉMININ

Plutôt que l'anglais en première année, c'est la féminisation qu'il faudrait enseigner», lança une jeune étudiante. C'était un jeudi soir de novembre, lors d'un débat sur la féminisation de la langue organisé à l'UQAM par le GIERF, le Groupe interdisciplinaire d'enseignement et de recherche féministe.

Faux débat, en fait, puisque nous étions toutes d'accord: l'on d'être superflue, la féminisation est un autre processus par lequel les femmes prennent leur place dans le monde. Et s'il est parfois

lourd d'ajouter constamment le féminin, n'est-il pas plus lourd encore, disait Louky Bersianik, «de se faire identifier au masculin?»

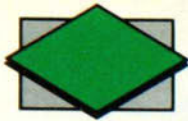
Si la féminisation de la langue écrite a progressé au Québec depuis cinq ans, la féminisation de la parole est plus lente. Il faut d'ailleurs distinguer entre les deux, précisait Jacqueline Lamothe, professeure de linguistique à l'UQAM. En effet, avez-vous déjà essayé de dire tout haut: «les nouveaux-elles arrivant-e-s»? Et s'il y a dorénavant un code de la féminisation écrite, tout reste à inventer quant à la féminisation «profonde», réellement intégrée, d'une langue, sans accroc ni trop de tirets!

Radio-Canada vient pour sa part d'établir une politique: dorénavant, l'entrée en matière des textes lus en ondes inclura autant le féminin que le masculin, ex: les Canadiens et les Canadiennes, expliquait Madeleine Champagne, responsable de l'image des femmes à la société d'État et

autre panelliste invitée. Mais, de peur de voir les textes trop s'allonger, le reste s'enchaînera au masculin. «Pourquoi alors ne pas alterner le féminin et le masculin?», demanda une participante. «Ce serait une gymnastique intellectuelle trop astreignante», répondit madame Champagne.

Au-delà de la gymnastique, ne faut-il pas constater, à Radio-Canada comme ailleurs, une résistance indéfectible au féminin? D'ailleurs, on peut noter que le degré de féminisation actuel renvoie au degré de pouvoir que les femmes ont réussi à obtenir: c'est-à-dire l'ajout de quelques titres et fonctions plutôt qu'une réelle intégration dans la langue, comme dans la société. «Et si on féminisait tout pendant les cinq prochains siècles?», lança, moqueuse, Evelyne Tardy, professeure de sciences politiques à l'UQAM et coordonnatrice du GIERF. Parions qu'après ça, le e muet serait... reine! —

Francine Pelletier



L'ARGENT DES FEMMES

Le 27 novembre, le regroupement des centres de femmes lançait, à Montréal, son document *Les centres de femmes parlent argent. L'état de leur financement*. On trouve, dans cette brochure très bien conçue, des chiffres effarants. Par exemple, les employées des centres gagnent de 8 à 10 000 \$ par an, et on effectue en

moyenne, par centre, 200 heures par mois de travail bénévole!

Rappelons qu'il y a au Québec 85 centres de femmes, qui rejoignent plus de 200 000 Québécoises, à 80 % travailleuses au foyer, et offrent des services et des ressources indispensables. On le sait, leur situation financière se précarise de plus en plus: 20 centres ont dû fermer leurs portes depuis un an, à cause de subventions insuffisantes ou «coupées», et d'un accès plus difficile aux programmes de création d'emplois. Or les gouvernements renvoient les centres à l'auto-financement et au bénévolat... «des solutions irréalistes et inacceptables dans le contexte actuel», selon madame France Cormier, présidente du Regroupement.

Le document n'aborde pas que la question d'argent: on y trouve d'abord, pour la première fois, une analyse minutieuse des centres, de leurs origines et valeurs, de leur clientèle, de leurs services éducatifs, actions collectives, modes d'intervention. On y propose ensuite,

après la description fouillée de la problématique financière et des sources de financement, une série de recommandations concrètes impliquant divers ministères fédéraux et québécois.

Présente au lancement, la ministre de la Condition féminine, madame Monique Gagnon-Tremblay, a réitéré sa compréhension des problèmes financiers aigus des centres et annoncé la création d'un comité interministériel chargé de «dresser un portrait complet» et d'acheminer ensuite des recommandations aux ministères concernés. Ajoutant toutefois une mise en garde: pour assurer à chacun des 85 centres les 70 000 \$ nécessaires à son fonctionnement annuel, il faudrait encore 5 400 000 \$! Alors que la conjoncture économique se détériore et qu'il y a tant d'autres groupes à satisfaire...

Les centres de femmes parlent argent... est disponible, en quantité assez limitée, au R des centres de femmes, 1222 rue Saint-Hubert, Montréal, H2L 2Y7, tél.: (514) 843-8156. — FG

**POUR CHANGER D'AIR
UNE BASE DE PLEIN AIR
CHAUDE ET ACCUEILLANTE**

la cabouse

LES FORFAITS
COMPRENNENT:

- Hébergement
- Repas
- Équipement
- Animation

EN SÉJOUR LIBRE OU
EN SÉJOUR SPÉCIFIQUE,
EX. ATELIERS
HOLISTIQUES...

la cabouse
BASE DE PLEIN AIR
ST-DONAT
(819) 424-2552

À PROXIMITÉ: SKI ALPIN

PHOTO: REGGI POIRIER

L'Androgyne

LITTÉRATURE LESBIENNE ET FÉMINISTE

Une liste des nouvelles parutions est publiée
trois fois l'an.

**3642, boul. Saint-Laurent,
Montréal H2X 2V4. Tél. : 842-4765**

INCENDIE ET TALONS HAUTS!

Le Bureau de la main-d'oeuvre féminine de Travail Canada vient de publier une recherche qui porte sur les aspirations de 706 écolier-e-s canadien-ne-s âgé-e-s de six à quatorze ans... Le rapport, intitulé *Quand je serai adulte, je...*, démontre clairement que les stéréotypes sexistes persistent au sein de la société et qu'ils se

manifestent très tôt. Les enfants croient entre autres que les filles ne peuvent devenir garde-forestiers parce qu'elles seront «incapables de courir rapidement avec des souliers à talons hauts» (!) et que les garçons ne peuvent devenir infirmières parce qu'ils ne portent pas de robe(!!). Le Bureau en conclut qu'il faudra déployer beaucoup plus d'efforts pour faire connaître tous les choix de carrière offerts aux enfants, leur présenter des modèles plus réalistes que ceux de la télévision et mettre sur pied des activités intégrées à leur programme scolaire régulier. (Source: *La Presse*, 25/10) — **JL**



OUI À LA PAIX

La campagne *UN F-18 pour la paix* a connu un succès sans précédent en 1986: cinq fois plus de Québécois-es qu'en 1985, soit un total de 150 000 personnes, ont dit oui à la paix. Le comité national a envoyé la pétition des Québécois-es au premier ministre Brian Mulroney et demandé à le rencontrer. Cette pétition rappelle en préambule qu'à chaque minute, en 1986, le Canada dépensait près de 20 000 \$ pour l'armement pendant que 30 enfants mouraient de faim dans le Tiers-monde. — **JL**

AVORTEMENT EN DIRECT

Fin novembre, des militantes féministes espagnoles effectuaient un avortement devant la presse, à Barcelone. Pour faire avancer les revendications des femmes, bien sûr, et exiger une politique plus libérale. Bien que l'avortement ait été légalisé en Espagne en 1985, la loi n'autorise les arrêts de grossesse qu'en cas de viol, de malformation du fœtus ou encore si la vie de la mère est en danger. De nombreuses femmes sont donc encore obligées de se faire avorter dans des dispensaires clandestins.

Pendant ce temps, au Québec, Pro-vie tentait de faire casser la décision du ministre de la Justice, M. Herbert Marx, qui a ordonné l'arrêt des procédures intentées contre un médecin de Chicoutimi pour avortement illégal. Et à Trois-Rivières, le directeur de police soulevait une controverse publique en allant féliciter Reggie Chartrand pour sa croisade contre l'avortement — sans encourir pour autant le blâme du conseil municipal!

Plus à l'ouest, on apprenait que les Albertaines aux prises avec une grossesse indésirée, devant le refus des médecins de les avorter, étaient de plus en plus nombreuses à s'adresser aux cliniques américaines du Montana. Selon Statistique Canada, 3 484 Canadiennes ont traversé la frontière en 1984 pour obtenir un avortement aux États-Unis (Source: *La Presse*, 13-20/11, *Le Devoir*, 17/11) — **JL**



Gloria Escomel

GLOIRE À GLORIA

Notre collaboratrice Gloria Escomel a mérité le prix Robertine Barry, décerné par l'ICREF, l'Institut canadien de recherches sur les femmes, pour son article «Stérilité: jusqu'où faut-il aller pour avoir un enfant?», paru dans *La Gazette des femmes*, mai/juin 1986. Ce prix est octroyé au meilleur article féministe dans la presse populaire.

Le prix Muriel Duckworth, pour «contribution exemplaire à la promotion des femmes au Canada grâce à la recherche-action dans le domaine de la justice sociale et de la paix» a été décerné à Kathleen Shannon, cinéaste-productrice de films. Le prix Marion Porter, pour le meilleur article de recherche féministe publié dans un périodique ou une anthologie, a été octroyé à Patricia Smart pour «Un réalisme moderne: l'approche du réel», dans *Estuaire* de janvier 1986. — **JL**

INTERBAKE, C'EST PAS DU GÂTEAU!

Des travailleuses en ont eu assez d'essayer de convaincre leur employeur, la biscuiterie Interbake, autrefois Weston, de cesser de discriminer les femmes. Cette compagnie, qui emploie 300 personnes, majoritairement des femmes, maintient par exemple des catégories d'emploi et des listes d'ancienneté distinctes pour les hommes et pour les femmes. Une pratique discriminatoire et illégale en vertu de la Charte des droits et libertés de la personne du Québec. Les travailleuses ont décidé de poursuivre Interbake et Action travail des femmes a déposé en leur nom une plainte pour discrimination devant la Commission des droits de la personne du Québec. Elles ont aussi amorcé une campagne de lettres de pression à acheminer au président de la compagnie, à Toronto. — **JL**

PRISONNIÈRES DE LEUR PAUVRETÉ

En 1985, la pauvreté était en régression au Canada pour la première fois depuis cinq ans. Mais tandis que la situation s'améliorait pour les personnes âgées et pour les hommes, les femmes cheffes de famille se retrouvaient plus que jamais prisonnières de leur pauvreté. C'est la conclusion à laquelle est arrivé le Conseil national du bien-être national, dans un rapport remis en fin d'année au gouvernement.

À Montréal même, le Groupe de recherche auprès des femmes cheffes de famille s'est penché sur la question et a produit *Des mères seules, seules, seules*. Il s'agit de la première recherche d'envergure effectuée sur des familles monoparentales d'un quartier pauvre de Montréal: le Centre-Sud, où 85 % des familles monoparentales sont dirigées par une femme.

Près de la moitié d'entre elles ont moins de 34 ans, ont plus d'un enfant et vivent dans l'est du quartier, là où les services font cruellement défaut. Elles sont surtout célibataires (37 %) et peu scolarisées (près de 50 % ont moins d'une neuvième année et environ 90 % n'ont pas poursuivi leurs études au-delà du secondaire). Les deux tiers sont absentes du marché du travail et vivent des prestations de l'État sous forme d'aide sociale ou de prêts et bourses. Elles sont pourtant aptes à travailler.

Prioritairement, elles ont des problèmes de garderie (trop onéreuses pour elles), de logement (les leurs sont vétustes, insalubres, non sécuritaires), de consom-

mation (elles consacrent presque tout leur argent au logement et à la nourriture).

La réforme de l'Aide sociale prévue pour l'hiver, et qui envisage entre autres d'établir une distinction entre les aptes et les inaptes au travail, pour ainsi réduire le montant des prestations accordées, touchera directement ces femmes. Elles risquent d'être encore plus pauvres mais tout aussi seules, pour tout faire et tout payer. — **JL**

SALAIRE ÉGAL AUX ONTARIENNES

Si le projet de loi présenté fin novembre par le gouvernement libéral de David Peterson est adopté, les employeurs ontariens devront éliminer la discrimination entre les sexes en combattant l'écart salarial qui persiste entre hommes et femmes. Ce projet sur l'égalité salariale touchera plus d'un million de femmes au service de compagnies privées comptant dix employé-e-s et plus ou qui travaillent dans le secteur public «élargi» — les hôpitaux, les municipalités et les commissions scolaires soutenues financièrement par la province. Selon M. Ian Scott, procureur général et ministre responsable de la Condition féminine, la nouvelle loi ne comblera pas plus que la moitié (au mieux) de l'actuelle différence de 36 % entre le revenu annuel moyen des hommes et des femmes.

La Fédération canadienne des entrepreneurs indépendants a réagi immédia-

tement à ce projet de loi en le déclarant irréalisable et beaucoup trop onéreux pour «des PME qui doivent conserver un mode de gestion souple pour affronter une concurrence effrénée et une mondialisation de l'économie». La Fédération prévoit même que, si la loi est votée, les compagnies préféreront licencier en masse leurs employées féminines ou faire affaire avec des sous-traitants pour éviter d'ajuster le salaire des femmes.

Devant de telles menaces patronales, la plupart des groupes féministes ontariens ont choisi d'appuyer le projet de loi, malgré ses lacunes. Dona Green, de la Coalition pour le salaire égal en Ontario, prévoit qu'il favorisera d'abord les travailleuses non syndiquées. (Source: *La Presse* 25/11; Radio-Canada) — **JL**

CONSOLTEX, LA COMPAGNIE HARCELÉE

Le Groupe d'aide et d'information sur la harcèlement sexuel a honoré dernièrement la compagnie de textile Consoltext, de Montréal, pour son attitude dans un cas de harcèlement sexuel, impliquant l'une de ses employées. Les dirigeants de la compagnie ont toutefois refusé de se rendre à la conférence de presse pour recevoir leur prix afin d'éviter de mêler publiquement la compagnie à un cas de harcèlement sexuel! La distinction tabou a été acheminée... par messenger. Pauvre Consoltext! Se remettra-t-elle de cette mauvaise publicité? (Source: *La Presse*, 18/11) — **JL**

8^e Festival International du Film Super 8 + Vidéo du Québec

PRÉSENTÉ PAR L'ASSOCIATION POUR LE JEUNE CINÉMA QUÉBÉCOIS

Telephone: (514) 252-3024

VEZ
VOIR
LA DIFFÉRENCE!



3 4 5 6 7 8 Mars 1987 • Cinéma-thèque Québécoise • Montréal



INVITATIONS

LES JEUDIS DE L'HISTOIRE DES FEMMES

vous invitent à une rencontre sur «La pornographie, un mal nécessaire?» Le 12 février, de 13 h 30 à 16 h, au 1205, rue de la Visitation, Montréal. Info: (514) 524-3561 ou 527-8291.

TRAVAIL NON TRADITIONNEL INC. organise en janvier, pour les femmes intéressées à intégrer le marché du travail ou à y retourner, des rencontres d'information. Au 1650, rue Berri, bureau 203, Montréal. Inscription: du lundi au vendredi entre 8 h 30 et 16 h 30 au (514) 842-8589.

LE CENTRE DE SANTÉ DE MONTRÉAL offre au cours de sa session d'hiver différents ateliers collectifs concernant des sujets variés en santé physique et mentale. Info: (514) 842-8903 ou 842-8909.

PARLIMAGE, un regroupement d'animateur-trice-s et de professionnel-le-s du cinéma et de la vidéo, offre dès janvier un nouveau stage: «Les femmes d'affaires face au public et aux médias». Information: (514) 288-1400.

LE CENTRE DE SANTÉ ET D'ÉDUCATION PHYSIQUE DU YWCA dévoilera ses activités de la saison d'hiver du 5 au 9 janvier. Il y aura démonstrations de cours, visite guidée des installations et participation gratuite aux cours de conditionnement physique. Deux nouveautés cet hiver: tai chi et exercices aérobiques modérés. La session débutera le 12 janvier pour se terminer le 5 avril. Info: (514) 866-9941.

LE REGROUPEMENT POUR L'ACCESSIBILITÉ DES TRAVAILLEURS ET TRAVAILLEUSES aux recours juridiques (SOS Fonds juridique) est présentement en campagne de financement: ces fonds sont nécessaires pour que les travailleur-euse-s plus démunie-s puissent affronter les coûts occasionnés par les procédures juridiques dans l'exercice de leurs droits. Objectif: 50 000 \$. Info: (514) 866-5761, poste 142.

PAULINE HARVEY invite celles

qui ont envie de tenter une expérience d'écriture, ou qui aimeraient réaliser une idée folle, à un atelier qu'elle animera durant huit semaines, à Montréal. Le coût: 90 \$. Pour inscription: (514) 521-5067.

LE CARREFOUR FAMILIAL HOHELAGA est un organisme communautaire d'entraide familiale et d'éducation populaire visant l'autonomie, la prise en charge individuelle et collective des chef-fe-s de famille ainsi que des nombreuses familles aux visages multiples. C'est aussi un lieu de vie et de rencontre: les portes sont ouvertes du lundi au vendredi, de 9 h à 16 h 30, et quelques soirs par semaine, avec halte-garderie à la disposition des membres. Pour en savoir plus sur le Carrefour et ses ateliers: (514) 523-9283.

PARUTIONS



L'UQAM vient de lancer le dernier numéro de la revue **Documenta-**

tion sur la recherche féministe, qui a pour thème: Les femmes et la science. On peut se le procurer à la librairie Aube-épine, au 4050, rue Saint-André, Montréal, ou à la librairie l'Androgyne, au 3642, boul. Saint-Laurent, 2^e étage, Montréal. Coût: 6,50 \$.

LE MINISTÈRE DE LA JUSTICE DU CANADA a publié récemment le **Guide à l'intention des victimes d'agression sexuelle**, qui vise à répondre aux questions les plus fréquentes. On peut en obtenir un exemplaire à la Direction des communications et des affaires publiques du ministère de la Justice à Ottawa ou en composant le (613) 995-2569

DIVERS



L'ASSOCIATION DES FEMMES DIPLÔMÉES DES UNI-

VERSITÉS (Montréal) invite les femmes à participer à une exposition d'art actuel dont le thème sera: «Femmes de parole et écologie». Les oeuvres à deux et à trois dimensions sont acceptées. Une trentaine d'entre elles seront exposées à la Maison de la culture de Côte-des-Neiges, pendant l'année 88. Date limite pour l'acceptation des dossiers (curriculum vitae plus dix diapositives): 15 février 87. Envoyer à AFDU (Montréal), a/s Comité femmes et art, 3535, Chemin de la Reine-Marie, bureau 200, Montréal, H3V 1H8. Info: (514) 481-8317 ou 484-4151.

LA TROISIÈME ÉDITION DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS ET DE VIDÉOS DE FEMMES, Silence, elles tournent!, organisé par Cinéma Femmes en collaboration cette fois avec Cinémama, aura lieu du 4 au 14 juin 87, à Montréal. Les formulaires d'inscription sont disponibles aux nouveaux locaux du Festival, au 3575, boul. Saint-Laurent, bureau 615, Montréal. Le comité de sélection doit visionner avant le 15 mars les films et vidéos proposés. Info: (514) 845-0243.

PORTRAITS DE FEMMES MUSES ET CRÉATRICES

Une série
de trois conférences
avec

LILIANE BLANC

Les mercredis 4, 11 et 18 février
à 19:30

Lieu: Université de Montréal
Pavillon Principal
2900, Édouard Montpetit
Entrée Z-1 (une hôtesse vous y accueille)

Frais: 25\$

Inscription sur place

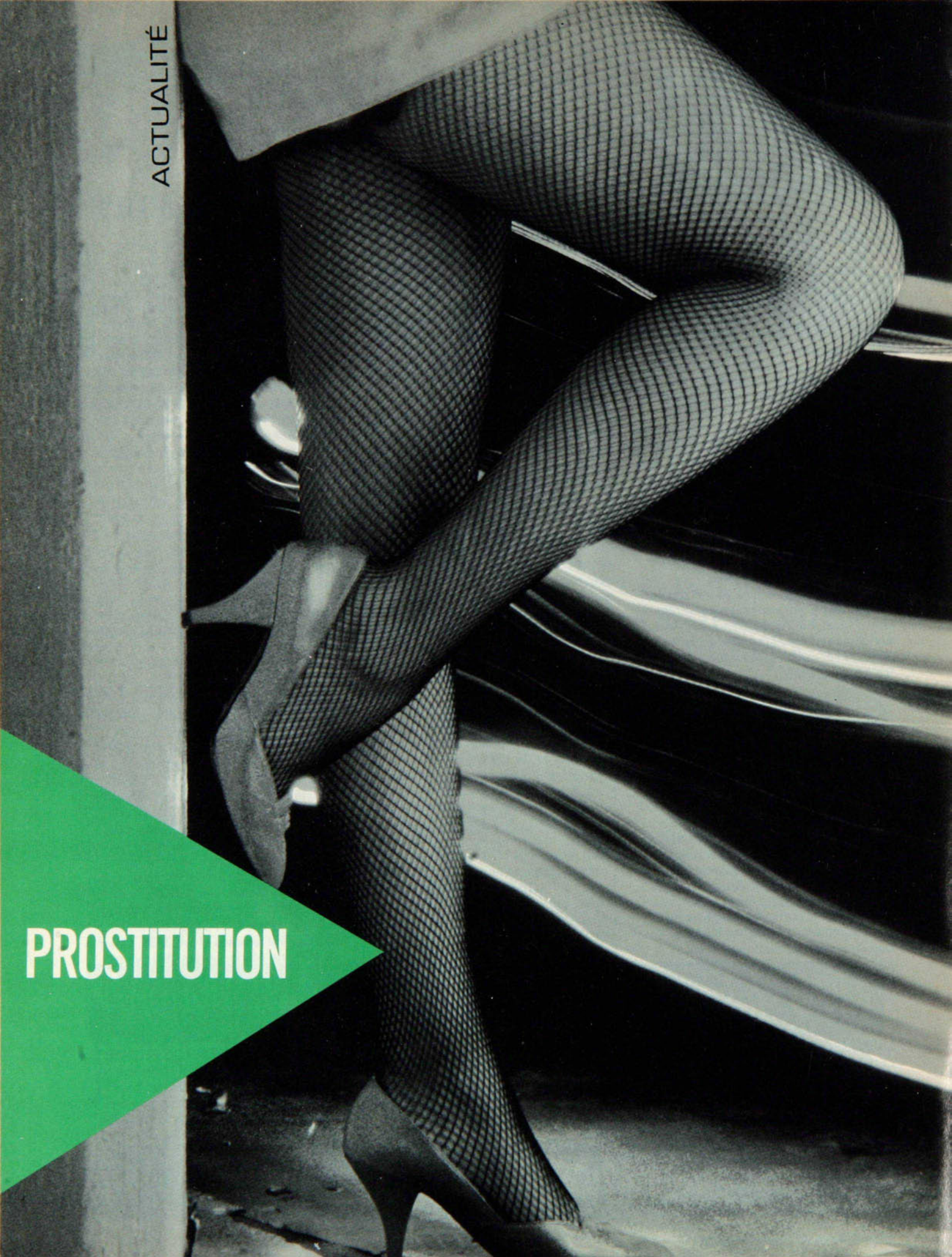
RENSEIGNEMENTS: 343-6090



Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente

ACTUALITÉ

PROSTITUTION



PUTAIN DE QUESTION

Sur la question de la prostitution, la littérature féministe n'a pas été très bavarde. Devons-nous soutenir le droit des prostituées à vendre leur... corps, ou combattre vigoureusement un phénomène dans lequel il est difficile de ne pas voir, comme dans la pornographie, l'expression même de l'appropriation par les hommes du corps des femmes?

Pour réouvrir le débat dans nos pages, nous avons demandé à brûle-pourpoint à plusieurs femmes si elles donneraient leur appui à des prostituées revendiquant le libre choix. Francine McKenzie, Michèle Causse, Monique Bosco, Françoise David, Solanges Vincent et Léa Cousineau ont accepté de répondre.

«La prostitution, c'est le lieu même de notre incohérence. J'étouffe devant ce problème.» Cette exclamation de Francine McKenzie, présidente du Conseil du statut de la femme, résume le conflit dans lequel sont plongées toutes les féministes — pourtant de différentes tendances — interrogées ici. Certaines se sont même récusées, n'ayant pas fini de résoudre leurs contradictions.

«Je suis incapable d'aligner deux mots intelligents là-dessus, poursuit madame McKenzie. Au Conseil, nous avons été déchirées quand nous avons dû nous pencher sur le projet de loi fédéral. Mais nous étions confrontées à quelque chose de très superficiel: la réglementation. Le fond de la question n'était pas abordé. Tant et aussi longtemps que l'on veut être égalitaristes et développer l'autonomie financière des femmes, on est absolument enchaînée. Car ce qu'il y a de plus poussé en termes de sujétion, c'est bien le commerce des corps, et tout ce monde interlope qui l'exploite. Il faut éviter l'angélisme. Mais aussi la démagogie, qui consiste à faire de toutes les prostituées, des victimes. Je conçois que des contextes sociaux conditionnent au point que le métier puisse être banalisé, ou que certaines femmes n'aient pas d'autres choix. Mais la généralisation me gêne.

«Si des prostituées viennent me demander mon appui, pour s'assurer une certaine di-

gnité, ce que j'estime légitime, je le leur accorderai puisque je travaille à la défense des droits des femmes. Cependant, je voudrais discuter avec elles des moyens de les sortir de là. C'est peut-être un point de vue réformiste, mais je ne crois pas que l'on pourra faire disparaître tout le réseau des souteneurs, de la drogue et de la prostitution du jour au lendemain.»

Michèle Causse, écrivaine féministe radicale, se rappelle: «La question s'est posée très concrètement pour moi en 1975, au moment du fameux mouvement des prostituées, en France. Au GLIF — un lieu où alternaient les différentes tendances du mouvement des femmes — nous avons parlé avec les prostituées. À court terme, on ne pouvait que les aider dans toutes les actions qu'elles entreprenaient contre le harcèlement de la police, ou celui des maquereaux (qu'elles niaient, d'ailleurs, prétendant agir en femmes libérées). Mais bientôt, il y a eu des scissions, lorsque nous nous sommes aperçues qu'elles *revendiquaient* ce métier: c'est là où je ne suis plus d'accord, parce qu'elles sont victimes aussi de la pornographie, qui est ce qu'il y a de plus inacceptable au monde.

«Certes, je n'attends pas de la victime ou de l'opprimée qu'elle fasse une analyse de sa situation, puisque, si elle savait la faire, elle ne serait déjà plus opprimée. Mais quand on lit des témoignages de prostituées,

il ne fait plus de doute que le projet de meurtre des hommes sur les femmes soit un projet hautement articulé, dûment diversifié, et que la prostitution en soit la manifestation la plus simple, et, parce que la plus quotidienne, la plus néfaste, la plus douloureuse. Même si on me démontre qu'une femme aime la prostitution, on ne fera que me démontrer que cette femme est aliénée. Je préfère référer à la postface que j'ai écrite au *Journal d'une femme soumise*, de Mara, où une femme est prostituée par son mari: c'est ce que j'ai écrit de plus articulé sur le sujet.»

Monique Bosco, écrivain et professeur à l'Université de Montréal, va jusqu'à dire que «la prostitution est un des cercles de l'enfer. L'amour étant pour moi la chose la plus précieuse et forcément la plus désintéressée, je trouve terrifiant — et pour la prostituée et pour le client — qu'il doive passer par une transaction commerciale. S'il n'y avait pas d'utilisateurs, il n'y aurait pas de prostitution. Donc, si l'on doit parler de la loi, il est absurde que l'on poursuive les uns sans poursuivre les autres, mais surtout sans que l'on sévisse sur les exploités, les maquereaux comme les réseaux de traite des Blanches, avec lesquels je serais sans pitié. Mais je refuse de porter un jugement moral sur les prostituées ou sur leurs clients.

«On sait que les trois quarts des filles qui se prostituent ont des antécédents familiaux

GLORIA ESCOMEL

ou des traumatismes épouvantables, mais je crois qu'il en est de même pour les hommes qui ont besoin de recourir à elles: c'est une forme d'infirmité de part et d'autre, infiniment pitoyable. Les causes en sont complexes, différentes selon les situations, et je ne saurais souscrire à une explication unique et générale.

«La révolte des prostituées de Grenoble contre leurs souteneurs, en 1975, a été pour moi le premier grand espoir. Depuis, je crois qu'un des seuls moyens qu'elles pourraient se donner, pour échapper à ce cercle infernal, ce serait des associations du genre Alcooliques anonymes, animées par des femmes qui auraient vécu cette situation.»

Françoise David, qui travaille dans un centre de services sociaux et connaît surtout la prostitution des mineur-e-s, la définit comme le symptôme de problèmes importants légués par une morale religieuse étroite: «Elle met en cause la sexualité entre hommes et femmes, non seulement dans ses rapports de domination, mais dans un contexte de "désert sexuel". Pour beaucoup de jeunes, la prostitution sert à combler un besoin d'argent, mais aussi un besoin d'affection et d'amour: ils et elles croient pouvoir les trouver là, ce qui est évidemment faux.

«Les garçons s'en sortent, généralement, vers leurs 17-18 ans, mais pas les filles, qui entrent alors dans un cercle vicieux: trouvant le métier de plus en plus écoeurant, elles prennent des drogues de plus en plus dures, elles ont donc besoin d'argent, elles doivent donc continuer à se prostituer. La plupart de celles qui nous arrivent dans les

services sociaux sont bien *maganiées*. De toute manière, si elles continuent, leur corps est tellement abîmé qu'elles doivent abandonner tout au plus. Soit dit en passant, à propos de la prostitution des jeunes, je trouve scandaleux qu'on ait commencé à en faire les manchettes quand on a découvert qu'il y avait aussi des garçons: le sensationnel était là parce que cela portait atteinte à la dignité ou à la virilité des hommes.

«Mais autant je suis d'accord pour que la Loi de la protection de la jeunesse intervienne pour essayer de sauver les mineur-e-s qui exercent ce métier, autant je trouve les interventions policières contre les adultes absolument injustes et hypocrites. Notre société entretient des contradictions flagrantes: d'un côté, elle encourage tout ce qui paie dans la sexualité — les bars, l'industrie porno, les vidéo-clips, les images sexistes, etc. — et de l'autre elle se montre d'un puritanisme à faire peur. À peine y a-t-il un début d'éducation sexuelle dans les écoles que les mouvements de droite s'y opposent! On passe des lois contre la sollicitation, on arrête les filles qui en font, sans s'attaquer ni aux clients ni aux souteneurs.

«Je ne veux pas d'un système qui favorise la prostitution, mais je ne veux pas, non plus, qu'on persécute les majeures qui ont choisi ce métier: c'est hypocrite et aberrant. Si une société voulait éliminer la prostitution, elle devrait commencer par donner aux gens des conditions de vie acceptables sur le plan financier et ne pas avoir peur d'aborder la question d'une saine sexualité.»

Solanges Vincent, écologiste, pacifiste, coordonnatrice de la campagne *Un F-18 pour la paix*, est plus tranchée: «Je suis tout à fait opposée à ce que l'on déclare, comme le Comité canadien d'action sur le statut de la femme (CCA), qu'il faut défendre le droit au libre choix des prostituées et améliorer leurs conditions de travail. Je ne veux pas, bien sûr, que l'on poursuive ces femmes, mais je ne considère pas que ce soit une lutte féministe que de maintenir la prostitution en "l'aménageant", car c'est le maintien d'une des injustices patriarcales commises envers les femmes, considérées comme des objets dont on peut disposer, que l'on peut violenter. Pas plus que de revendiquer le libre choix des femmes d'entrer dans l'armée: là aussi, on lutte pour le maintien d'une société patriarcale et violente. Il y a un rapport à faire, comme le souligne la féministe française Andrée Michel, entre la militarisation croissante, la prostitution et la violence faite aux femmes.

«Ce qui est grave, c'est qu'à partir du moment où un groupe comme le CCA (en anglais NAC), qui commençait à avoir une certaine crédibilité, s'allie aux droits des prostituées, il se soumet aux attaques de la droite: les Real Women ont su utiliser cette

position pour discréditer l'ensemble des autres positions du CCA et des féministes. Cela réduit l'influence du mouvement féministe.

«Lorsque les prostituées revendiquent le libre choix, je réponds que pour pouvoir en exercer un, il faut avoir la possibilité réelle de choisir, ce que la plupart de ces femmes n'ont pas eu. D'autre part, on ne peut pas donner la liberté de choisir quelque chose qui va à l'encontre du développement et du bien-être des gens, pas plus qu'on ne permet aux gens de se suicider. Si une femme me dit: "C'est mon libre choix de rester avec mon mari qui me bat", je ne vais pas travailler pour autant à la maintenir dans une situation d'exploitation et de mauvais traitements. Donc, le seul soutien que je pourrais donner à des prostituées serait par le biais de programmes de recyclage.»

Léa Cousineau, élue en novembre dernier conseillère municipale de Montréal, récemment nommée à la vice-présidence de la Commission de la Sécurité publique, souscrit à la position officielle du Rassemblement des citoyens et citoyennes de Montréal (RCM) qui est de décriminaliser la prostitution. «Je viens d'être assermentée, ce matin même: c'est vous dire si les problématiques reliées à la sécurité publique représentent pour moi un nouveau dossier! Je n'ai pas encore rencontré mes principaux interlocuteurs, dont le directeur du service de la police. Je ne peux donc vous parler qu'en mon nom personnel. Bien sûr, la prostitution m'apparaît comme un principe et une réalité inacceptables. Mais j'ai beaucoup de mal à condamner les prostituées, bien que je ne veuille pas les victimiser toutes outre mesure: la plupart n'ont pas eu beaucoup de choix; certaines, par contre, oui.

«Trancher me met mal à l'aise. Ce qui nous manque le plus, aux féministes du Québec, pour réfléchir sur cette question, ce sont des échanges directs avec des groupes de prostituées — comme il y en a eu en France, par exemple — et je souhaiterais que cela puisse se faire, que l'initiative vienne d'un côté ou de l'autre. Peut-être, alors, serions-nous davantage en mesure d'évaluer plus précisément les besoins de ces femmes.

«Du point de vue municipal, quoiqu'il soit prématuré pour moi d'en parler, les problèmes que je peux évoquer sont les suivants: les lois sont fédérales et la police municipale doit faire respecter les lois votées. Les amendements que le RCM voudrait adopter, pour décriminaliser la prostitution et la sollicitation, sont encore à l'état de projets. D'où, évidemment, un gros point d'interrogation sur l'attitude à avoir. Je pourrais mieux vous répondre dans quelques mois.»

Suite aux prochains numéros? ◇

La voici!

La Banque de Chercheuses de l'ICREF

C'est un service informatisé de curriculum vitae de chercheuses féministes qui, dans divers domaines, travaillent à l'amélioration de la condition des femmes au Canada.

INSCRIVEZ-VOUS!

ICREF
Institut canadien de recherches sur les femmes
151 Slater, Suite 406
Ottawa, Ontario K1P 5H3
(613) 563-0961

PUTAINS DE FÉMINISTES



Bëa, une prostituée hollandaise

La liberté des femmes est-elle irrémédiablement liée à celle des prostituées? Verra-t-on un jour le mouvement des femmes revendiquer le droit des prostituées de gérer leurs propres maisons closes? Le droit des femmes de pratiquer le

commerce du service ou du fantasme sexuel, même sado-masochiste? Toutes ces questions et plusieurs autres étaient au cœur du deuxième Congrès international des prostituées tenu à Bruxelles, en Belgique, du 1er au 4 octobre 1986.

Bruxelles, rue Blanche, 21 h. Dan, le délégué canadien, suce doucement le sein de la déléguée américaine, une grande rousse déguisée en infirmière. Tout autour d'eux, une centaine de féministes et de prostituées applaudissent en riant la «scénette éducative» créée par Annie Sprinkler, une vedette américaine de films pornographiques devenue productrice de spectacles «érotico-éducatifs».

Au fond du sous-sol enfumé de la Maison des femmes de Bruxelles, Annemiek On-

tenk, une féministe allemande membre du comité organisateur du deuxième Congrès international des prostituées, discute sans relâche. «Pornographique? Je ne sais pas, répond-elle à une Américaine perplexe. Les prostituées ne dénoncent pas la pornographie¹, et nous voulions que ce congrès leur donne la parole.»

Et la parole, elles l'ont prise. Près de 250 journalistes se sont bousculé-e-s quotidiennement aux conférences de presse tenues par le Comité international pour le droit des

prostituées (CIDP)². Chaque matin, des portiers en livrée ont ouvert les grandes portes de l'Assemblée européenne³ à des congressistes vêtues de cuir ou arborant sur leurs t-shirts: «Les bonnes filles vont au paradis, les mauvaises vont n'importe où.» Dans les ascenseurs rutilants, des eurocrates en complets gris ont côtoyé des transsexuels chaussés de talons hauts et des hôtesse aux décolletés plongeants. Même les sérieux interprètes affectés d'ordinaire aux honorables traductions de parlementaires

CAROLE BEAULIEU

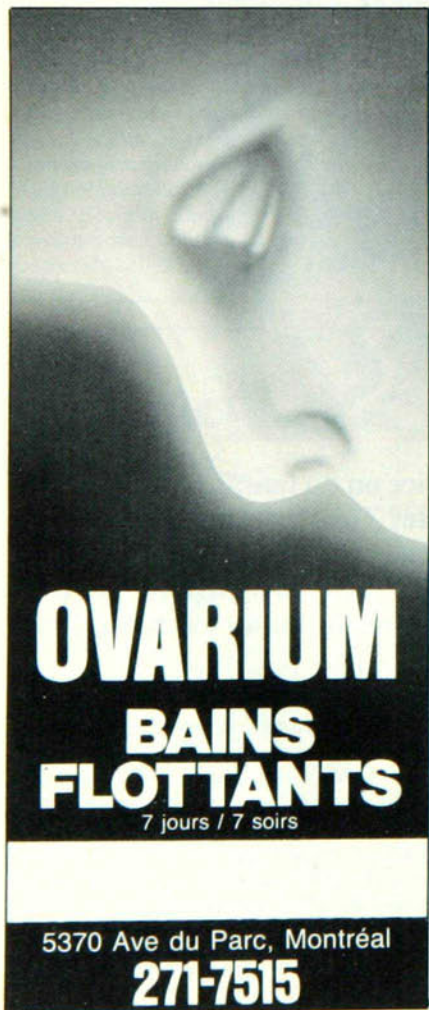
européens n'ont pu éviter parfois de s'étrangler en traduisant certaines interventions.

Rarement congrès aura-t-il, comme ce fut le cas pour celui de Bruxelles, attiré plus de journalistes que de participantes. Rarement congrès aura-t-il, de même, aussi directement interpellé le mouvement des femmes, en lui demandant de lutter désormais non pas pour l'abolition de la prostitution ou le «sauvetage» de ses victimes, mais «pour le droit des femmes d'avoir une activité sexuelle ou de la refuser, et cela sans être criminalisées ou ostracisées».

«Mon premier client a été mon premier geste de puissance, est venue clamer Gloria, prostituée américaine. Enfin je contrôlais le prix et le service.» «Ce n'est pas parce qu'on vend notre corps qu'on est dominées par les hommes», a renchéri Sonia, avant qu'une jeune Thaïlandaise raconte comment elle avait été enlevée à sa famille et expédiée dans un réseau de prostitution européen.

Esclavage ou libération?

Selon le CIDP, le mouvement féministe



OVARIUM
BAINS
FLOTTANTS
 7 jours / 7 soirs

5370 Ave du Parc, Montréal
271-7515

doit favoriser l'autodétermination sexuelle — que les résultats en soient le plaisir, la grossesse ou le gain financier — en développant le courage sexuel des femmes et en réclamant pour elles des conditions de sécurité et de choix. (Il va de soi, précise un document de travail remis aux congressistes, que personne n'a le droit d'assouvir un désir sexuel impliquant une autre personne sans le libre consentement de celle-ci.)

Esclavage? Libération? Le débat ne s'est pas fait sans difficulté lors de l'atelier *Prostitution et féminisme*. Les 179 participantes⁴, prostituées, ex-prostituées et non-prostituées venues de 16 pays différents, l'ont prolongé dans les bars et les restaurants de la capitale belge. «Certes, il faut mettre fin à la discrimination dont sont victimes les prostituées et garantir leurs droits, consent Lydia, une féministe américaine. Mais comment réconcilier avec cela le fait que les prostituées se voient au service des besoins et des désirs des hommes?»

Au terme de la rencontre, les putains n'ont pas lancé leurs jarretelles en l'air en promettant de ne plus faire le trottoir. Les féministes ne sont pas, non plus, descendues draguer dans la rue. Mais le rapport entre les prostituées et le mouvement des femmes ne sera plus jamais le même, affirment les organisatrices de la rencontre. Un réseau de solidarité est en formation. Les regroupements des prostituées, comme COYOTE⁵ aux États-Unis, se multiplient. Mieux encore, une analyse commune émerge, au-delà des propositions demandant la décriminalisation⁶ de la prostitution, l'abolition des zones désignées, l'accès au régime de retraite, une éducation sexuelle améliorée et la tenue de campagnes de promotion du condom.



Norma Jane Allamovar. Ex-agente de police à San Francisco, elle fait campagne pour décriminaliser la prostitution.

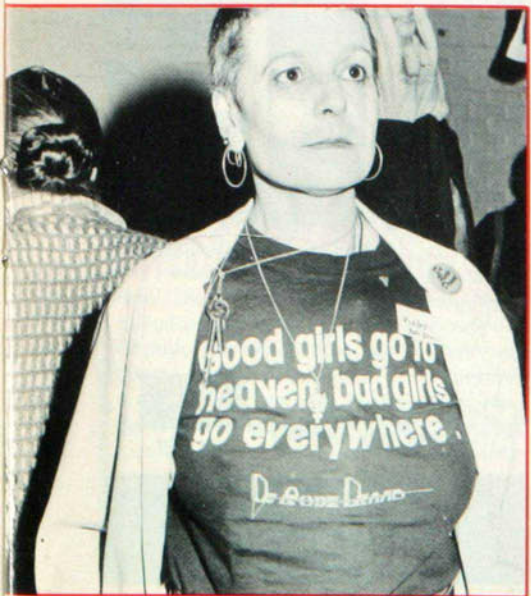


De gauche à droite, Margo Saint-James, présidente du Comité international pour les droits des prostituées, Gloria Lockett, codirectrice de COYOTE, et Norma Jane Allamovar.

PHOTOS: JANET WISHNETSKY



«Les bonnes filles vont au ciel, les mauvaises vont n'importe où!»



DES CLIENTS DIFFÉRENTS

La force des femmes fait-elle la sécurité des prostituées? C'est du moins ce que soutient une jeune Chypriote d'origine libanaise qui a passé les dix dernières années de sa vie à se prostituer dans différents coins du monde. Des vitrines d'Amsterdam aux agences de rencontre londonniennes, en passant par les trottoirs français et les bars italiens, la jeune femme de 28 ans a servi des centaines de clients. «En Europe de l'Ouest, affirme-t-elle, les clients sont moins violents. Ils sont aussi plus intéressés à savoir ce qui me plaît à moi. Je crois que c'est parce qu'ils ont l'habitude de femmes qui font valoir leurs droits.»

Le stigmate des prostituées

Parmi les «penseuses» de ce nouveau rapport entre les prostituées et le mouvement des femmes, une Américaine, coordonnatrice du congrès et membre du Comité international, Mme Gail Pheterson. «Dans le passé, analyse-t-elle, nous avons mis toute notre énergie à dire aux hommes que nous n'étions pas comme les prostituées, croyant ainsi nous protéger de la violence. En vain. La seule option qui nous reste, c'est de nous identifier aux prostituées et de leur donner ainsi du pouvoir.»

Psychologue et spécialiste des groupes marginaux, Mme Pheterson étudie depuis quatre ans le «stigmate des prostituées». Elle-même homosexuelle, elle estime que les femmes sont de plus en plus conscientes que leur liberté est liée à celle des putains. «Les stratégies de sauvetage ou de protection jusqu'ici employées par le mouvement des femmes n'ont fait qu'accroître la marginalisation des prostituées», affirme-t-elle dans un récent ouvrage⁷.

C'est sur le terrain des droits et de la légitimité des prostituées que le Comité base donc son travail. Il demande l'abolition de toutes mesures étatiques de contrôle telles que les visites médicales obligatoires en Allemagne de l'Ouest, les zones désignées aux Pays-Bas, les fiches de police en Belgique. Les prostituées, affirment les congressistes, devraient pouvoir gérer leur propre maison si elles le désirent. Leurs heures de travail ne devraient pas être limitées comme c'est le cas en Suisse. Elles devraient pouvoir vivre avec un homme sans que ce dernier soit automatiquement accusé d'être un souteneur et sans crainte que la justice ne leur enlève leurs enfants.

«Nous sommes contre toute forme d'exploitation», insiste Gail Pheterson. Nous dénonçons le trafic des femmes du Tiers-monde et l'utilisation des enfants pour satisfaire les fantasmes d'adultes. Nous demandons des campagnes d'éducation sexuelle et

une meilleure formation des femmes occupées à la production de matériel sexuel explicite⁸. Seuls de tels efforts, et non des lois répressives, peuvent changer les attitudes des clients et modifier la demande dans un marché qui érotise actuellement les enfants et la violence contre les femmes.»

La putain respectée

Ces précisions n'ont toutefois pas convaincu les parlementaires européens, surtout conservateurs et démocrates-chrétiens, qui ont dénoncé la présence des putains dans l'enceinte parlementaire: «C'est une honte!» Même au sein de la gauche, le congrès n'a pas fait l'unanimité. Les femmes de la Coalition arc-en-ciel, hôte du congrès, ont mis près d'un an à vaincre les réticences de leur groupe. Pour plusieurs, insiste Mme Anne-Marie Lizin, députée socialiste européenne, la prostituée offre «une image réductrice de la femme». Mme Lizin, tout comme le principal organisme belge intervenant auprès des prostituées (Le Nid), a déploré le fait que le congrès n'ait pas traité la question de la misère économique et so-

The Highlands Inn



PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le Highlands Inn est un endroit unique pour vous, vos ami-e-s, vos amant-e-s. Cent acres de terrain privé, des montagnes à perte de vue, des chambres meublées d'antiquités et des salles communes spacieuses. Nous avons aussi un bain tourbillon, des pistes de ski de fond et alpin à proximité et des promenades en traineau.

Aubergistes:
Judith Hall et Grace Newman
(603) 869-3978

P.O. Box 118 U
Valley View Lane
Bethlehem, N.H. 03574

ciale qui pousse les femmes à se prostituer. Un collectif britannique a même accusé les organisatrices du congrès d'être des «prostituées arrivées». «Bon nombre des femmes présentes ici font le trottoir, répond Gail Pheterson. Ce ne sont pas toutes des call-girls. Nous connaissons très bien les raisons qui poussent la majorité des prostituées à faire ce travail. Cela n'exclut pas qu'il faille exiger le respect de leurs droits.»

Le prochain congrès du CIDP doit avoir lieu en 1988. D'ici là, le comité compte tenir des rencontres régionales et établir des contacts avec des prostituées d'Afrique, d'Amérique du Sud et du Proche-Orient. Il compte aussi travailler à redonner sa légitimité au terme *putain*, moins criminalisant que celui de *prostituée*.

22 h 15, rue Blanche. Dan et Geoffrey sortent draguer. Ils n'ont rien à foutre du fait que l'Organisation des Nations-Unies considère la prostitution comme un esclavage contre lequel il convient de lutter. Sur la scène improvisée de la rue Blanche, Véronica chante avec mélancolie un client «parti trop tôt». Une journaliste italienne me raconte sa honte d'avoir été prise pour une prostituée

par un collègue journaliste. Je ne lui raconte pas ma propre gêne quand un collègue allemand m'a demandé lors d'une conférence de presse si je faisais le trottoir ou si j'étais call-girl. Depuis 24 heures déjà, j'en ai pris mon parti. Je suis une pute, comme les autres. ◇

1. Étymologiquement, le mot *pornographie* (publications sexuelles explicites) vient d'un mot grec signifiant «écrits de prostituées».
2. Formé il y a deux ans, le CIDP a tenu un premier congrès à Amsterdam en 1985. Une trentaine de femmes y ont pris part et adopté une Charte mondiale des droits des prostituées. Cette charte affirme, entre autres, la légitimité de la prostitution et des personnes qui la pratiquent.
3. Les prostituées ont pu utiliser les locaux et les installations techniques du parlement européen grâce à l'Alliance verte alternative (Green Alternative Link — GRAEL), un regroupement formé de député-e-s européen-ne-s issu-e-s des Verts allemands, des écologistes belges et du mouvement danois anti-européen.
4. Les 179 hommes et femmes présent-e-s à Bruxelles venaient tous de pays capitalistes, en grande majorité de pays industrialisés.

Deux tiers étaient des employé-e-s ou des ex-employé-e-s de l'industrie du sexe. Le CIDP tente actuellement d'établir des contacts avec les prostituées du Tiers-monde et celles qui hantent les trottoirs socialistes. Le Canada était représenté par un prostitué homosexuel torontois, membre de l'Organisation pour la défense des droits des prostitué-e-s.

5. COYOTE (Call Off Your Old Tired Ethics — Débarrassez-vous de votre vieille morale fatiguée) est, depuis 1973, la voix des prostituées américaines.
6. Les prostituées font une distinction très claire entre légalisation et décriminalisation. Légale dans la plupart des pays présents au congrès, la prostitution n'en est pas moins soumise à des contrôles policiers et à des mesures discriminatoires. Seul l'État australien de New-South Wales a récemment décriminalisé la prostitution.
7. Pheterson, Gail, *The Whores Stigma, Female Dishonor and Male Unworthiness*, septembre 1986.
8. Le CIDP revendique aussi le droit pour les travailleur-euse-s de l'industrie pornographique (par opposition aux patrons) de définir le contenu et le mode de distribution du matériel qu'ils-elles participent à créer.



3 COURTES PIÈCES EN 1 ACTE DE DJUNA BARNES (1892-1982)
 AUX ABYSSES • MONIQUE LEPAGE • DENYS PICARD TRADUCTION : MICHÈLE CAUSSE
 LA COLOMBE • MARKITA BOIES • FRANCE LABRIE • SYLVIE LEGAULT TRADUCTION : MICHÈLE CAUSSE
 TROIS FILS DE LA TERRE • NICOLE LEBLANC • JACQUES ALLARD • JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD • CLAUDE POISSANT TRADUCTION : LOUISE LADOUCEUR



THÉÂTRE
 EXPÉRIMENTAL
 DES FEMMES
 5066, rue CLARK
 (côté Laurier) MONTREAL
 TÉL. : (514) 271-5381

MISE EN SCÈNE • LOUISE LAPRADE



À PARTIR DU 22 JANVIER 1987 • DU MARDI AU SAMEDI À 20 h 30 • LE DIMANCHE À 15 h 00
 R É S E R V A T I O N : 2 7 1 - 5 3 8 1

PUTAIN DE CINÉMA



WORKING GIRLS: Richard Leacock et Louise Smith

Salopes ou généreuses, croyez-vous aux putains de l'écran? Avec *Working Girls* et *Magdalena Vi-raga*, deux femmes cinéastes livrent, des vraies travailleuses du sexe, des portraits enfin convaincants.

Depuis toujours, semble-t-il, les hommes ont monopolisé le discours sur la prostitution. Dans leurs fictions titillantes, leurs mélodrames bien pensants ou leurs rapports de police, ils ont cherché, par des représentations codifiées, à contenir un phénomène dont ils sont, il est vrai, responsables, mais qui leur échappe toujours un peu. Les femmes qui vivent du «plus vieux métier du monde» (encore une expression d'hommes!) sont décrites alternativement comme des salopes finies ou des putes au grand

coeur, des lesbiennes frigides ou des chaudes lapines, des filles perdues victimes de leur propre bêtise ou des superfemmes, des mères phalliques qui savent comprendre les hommes mieux que leurs épouses. Ce qui manque à toutes ces projections de fantasmes masculins, ce sont les femmes réelles, avec leur histoire, leur personnalité, leurs joies ou leurs problèmes. Comme si la prostituée était un être unidimensionnel n'existant que par rapport à un homme, lui-même réduit à l'état de caricature (proxénète,

client, flic, réformateur social, voire amant ou fils).

Les choses ont commencé à changer vers 1975 avec, entre autres, la grève des prostituées en France: non seulement les filles ont-elles établi une plate-forme de revendications concernant l'exercice de leur profession, mais elles ont aussi pris la parole et commencé à se raconter¹. Leurs efforts ont été repris en Angleterre par The English Collective of Prostitutes, qui regroupe des «honnêtes femmes» et des «femmes qui tra-

BÉRÉNICE REYNAUD

PHOTO: LARRY BANKS

vaillent» (*working girls*, selon l'expression utilisée), dans un combat commun contre l'exploitation économique des femmes à l'échelle mondiale.

Aux États-Unis, le féminisme s'est intéressé relativement tard aux problèmes de prostitution. La position de nombreux mouvements était de condamner implicitement la putain au même titre que le pornographe, de la juger sévèrement comme quelqu'une qui trahissait la cause des femmes. Mais là aussi les choses ont changé. Au printemps 84, Nancy Spero, artiste féministe respectée, organisait à la galerie coopérative des femmes dont elle est membre (AIR) un colloque intitulé *Women Artists Working in the Sex Industry*. Au même moment, un groupe de femmes organisait au Franklin Furnace une exposition, *Carnival Knowledge*, qui traitait de la pornographie et du *skin trade* dans une perspective féministe.

Les filles de Borden

C'est dans ce contexte qu'il faut voir le dernier film de Lizzie Borden, *Working Girls*, présenté au Festival des films du monde de Montréal d'août 1986. En s'appuyant sur une enquête sérieuse — elle a interviewé des filles, observé une «Madame» en pleine action — Borden décrit tout simplement la journée d'une photographe d'une trentaine d'années qui travaille dans un bordel fréquenté par la classe moyenne. On la voit se réveiller le matin aux côtés de la musicienne noire avec qui elle vit puis enfourcher sa bicyclette pour se rendre au travail.

Le culot suprême de Lizzie Borden, c'est d'avoir traité son sujet en utilisant les codes du *sitcom* (*situation comedy*). Son ton est lé-



WORKING GIRLS: Louise Smith

ger et plein d'humour; elle nous montre les filles en train d'échanger des plaisanteries dans le salon d'attente, elle nous fait rire des crises d'hystérie et de la cupidité de la «Madame», elle dépeint les clients avec ironie, scepticisme et même, dans certains cas, avec sympathie. Au lieu de s'enfoncer dans des analyses psychologiques compliquées, elle montre la prostitution comme une job, comme un échange monétaire, comme une situation économique. Ce point de vue résolument anti-mélodramatique reprend en fait l'analyse présentée dans *Born in Flames*, son film précédent: les femmes sont les agent-e-s économiques les plus vulnérables de toute société.

Working Girls refuse néanmoins de dépeindre les femmes comme des victimes. Le film montre au contraire leur force et leur débrouillardise: en dépit de la diversité de leurs origines (le bordel de madame Susan n'est pas exactement une école de jeunes filles; la franche vulgarité a aussi sa place), la plupart des *working girls* sont des femmes équilibrées, sympathiques, drôles, ambitieuses, décidées à contrôler et à assumer la direction de leur vie. Cependant le film, dans son honnêteté fongère, ne dépeint pas non plus le travail au bordel comme une partie de plaisir. La cinéaste appelle un chat un chat, et les scènes de sexe sont traitées avec franchise et avec une totale absence de romantisme aussi bien que de complaisance. Et les hommes, les clients? Eh bien, ils viennent, se déshabillent, payent, jouissent, parlent et s'en vont. Il y a des gentils, des intéressants, des franchement casse-pieds, des bêtes et des méchants, et d'autres subtilement cruels. Exactement comme en dehors des portes du bordel.

Ida et le Christ

C'est aussi dans la succession des clients que réside l'étrange fascination exercée par Magdalena Viraga, le premier long métrage de Nina Menkes, programmé en octobre dernier à Montréal, au Festival du nouveau cinéma. La réalisatrice a une manière bien à elle de filmer le rapport sexuel. Au cours d'une des premières séquences, on voit une petite prostituée racoler un client dans un hôtel minable du quartier hispanique de Los Angeles. Après avoir refermé la porte de la chambre, l'homme enlève sa chemise mais garde son pantalon; il s'allonge sur la petite prostituée qui est couchée tout habillée sur

le lit. La caméra montre le visage de la fille en gros plan et la nuque de l'homme entrant et sortant du cadre au rythme de ses mouvements. Le plan dure, dure, n'en finit pas de durer, au point de provoquer, chez la spectatrice, un sentiment intolérable. Ce plan se répète neuf fois au cours du film, chaque fois avec un client différent, dans une lumière glauque et grenue qui rappelle la cinématographie des premiers films *underground*.

Dans ce film aussi, les hommes vont et viennent; ils n'ont que l'importance que leur donnent la situation, les quelques billets dépensés. Ce qui est au coeur de l'image, c'est le visage énigmatique d'Ida, la prostituée qui hait son métier. Elle bouge à peine sous ces corps étrangers; elle se laisse baiser passivement. Mais son visage reflète mille nuances d'ennui, de dégoût, de colère, d'angoisse, de révolte, de douleur. L'une des clefs de ce film complexe est donnée au moment où Ida lève les yeux au plafond: elle voit l'icône dorée d'un Christ mexicain (ce qui est non seulement une manière habile de retravailler un cliché usé mais aussi de faire basculer le film dans la sphère du spirituel).

Le film de Menkes n'est pas réaliste; il poursuit le travail de longue haleine auquel se livre la cinéaste sur l'identité féminine au sein d'un monde d'hommes, où les textes sacrés et la religion ont été créés par et pour les hommes². Ida est aussi bien la Marie-Madeleine éternelle qu'une figure christique, ce qui en fait un personnage ambigu. Car s'il est vrai qu'elle est une victime, accusée et exécutée pour un meurtre qu'elle n'a pas commis, comment une femme pourrait-elle s'identifier à l'homme qu'est le Christ? Alors qu'en prison elle revit les événements qui l'ont conduite là, Ida passe graduellement d'une révolte stérile à une acceptation de son sort, qui constitue en fait une libération intérieure. Le sang qui tachait ses mains, et la désignait à tort comme coupable, était du sang menstruel, la marque de sa condition féminine. C'est en tant que femme qu'elle a été jugée par la justice des hommes.

La troublante poésie du scénario — un collage de textes de Mary Daly, Gertrude Stein et Anne Sexton — nous fait regarder d'un autre oeil la situation de la prostituée: comme celle de la «sorcière», c'est un des terrains limites où se joue et se manifeste l'aliénation de la condition féminine dans son ensemble. ◇

Journaliste pigiste, chroniqueuse de cinéma pour *Libération*, Bérénice Reynaud vit à New York depuis 10 ans.

1. Voir le livre *Une vie de putain*, Les Presses d'aujourd'hui, 1975.

2. Le film précédent de Nina Menkes, *The Great Sadness of Zohara*, montré au Festival international des films de femmes de Montréal en 1985, décrivait la quête spirituelle d'une jeune femme fascinée par la religion juive.

ELLES-TOUTES
Vêtements Création Crépuscule

3927 St-Denis, Montréal, Tél. 345-5673

**NOUVELLE COLLECTION
POUR HOMMES**

CONCOURS FICTION 1987

De Varennes, Chicoutimi, Sainte-Agathe-de-Lotbinière, de Port-Daniel en Gaspésie, de Toronto ou de Plaster Rock au Nouveau-Brunswick... et d'abord, bien sûr, de Montréal, les nouvelles nous sont arrivées nombreuses. Quarante-huit en tout, en réponse à notre **Concours Fiction 1987** annoncé dans le numéro d'octobre dernier.

Créé dans le but d'«encourager la relève», lancé aux jeunes auteures jamais encore publiées, ce concours a été un succès. En ces temps où l'on désespère de voir «nos» jeunes construire des phrases qui ont de l'allure, beaucoup de (jeunes) femmes écrivent — et sans faire de fautes. Elles n'ont pas toutes le même talent, mais le jury — composé de trois écrivaines: Monique Proulx, Anne Dandurand, Greta Nemiroff et de moi-même, membre du comité de rédaction de LVR — a facilement retenu une douzaine de nouvelles qui, en raison de la qualité d'écriture ou de l'originalité de l'histoire, se sont distinguées. Parmi elles, nos trois «gagnantes», celles qui faisaient l'unanimité, Maryse Choinière, Hélène Gaulin et Céline Trahan. Huit autres textes ont reçu des «mentions honorables» et seront probablement publiés au cours de l'année.

Ce concours, qui se répétera, a aussi été l'occasion de vérifier, par les thèmes abordés, ce qui préoccupait les Québécoises. D'abord, il fallait un peu s'y attendre, elles condamnent le monde violent, de plus en plus automatisé, nucléarisé, désincarné... dans lequel nous vivons. Très souvent sous la forme de science-fiction baignant dans une aura de cataclysme.

On ne rit pas très souvent, c'est vrai, en lisant ces 88 nouvelles, mais il ne s'agit pas pour autant de pur désabusement. Au contraire, les auteures proposent des esquisses

de solutions. La plus étonnante, sinon la plus fréquente, est l'élimination des hommes, soit par l'incarcération forcée, soit par le meurtre. Faut-il en avertir sociologues, criminologues et autres? Il se passe ici un phénomène encore peu vu en littérature ou dans la réalité: des femmes tuent des hommes, avec d'ailleurs énormément de sang-froid. Parfois par vengeance, pour mettre un terme à l'incommunicabilité entre les sexes, parfois par humanisme (oui, oui). Parfois, elles doivent littéralement traverser le corps d'un homme pour accéder à la vraie vie, à leur vraie nature de femme, de la même façon qu'Alice passant «de l'autre côté du miroir»... De façon générale, les hommes de ces nouvelles sont souvent morts ou moribonds. Fascinant, non? À se demander si l'expression punk «No future» ne désignerait pas plutôt le sexe mâle...

Étonnant aussi, on parle relativement peu des rapports amoureux hommes-femmes. Et quand on le fait, ce n'est jamais réconfortant (voir **Endophasie** et **Post-scriptum**). On mise beaucoup plus sur la découverte de soi, seule ou en complicité avec d'autres femmes. Nous avons d'ailleurs reçu bon nombre de nouvelles «fantastiques» qui, par

le biais d'étranges métamorphoses, abordent ce thème de la recherche de l'identité. (À noter qu'à l'exception de deux nouvelles, le personnage principal est toujours une femme.) Finalement, on se préoccupe de maternité et d'enfants (voir **Les enfants tombent**) mais très peu du monde du travail.

Toutes ces préoccupations — et absences de préoccupations — mériteraient sans doute une analyse plus poussée car à travers elles se dessine peut-être le profil d'une génération nouvelle.

Quant à nous, nous voilà rassurées: la «relève» des écrivaines existe. Nous l'avons lue et relue.



Au premier plan, l'une des trois gagnantes du **CONCOURS FICTION 1987**: Hélène Gaulin, 23 ans, de Montréal. Derrière, deux autres gagnantes et cinq des huit «mentionnées»: Céline Trahan, 22 ans, de Montréal; Lucie Gagnon, 28 ans, de Montréal; Lucie Joubert, 29 ans, de Trois-Rivières; Janik Tremblay, 35 ans, de Hull; Suzanne Lafontaine, 27 ans, de Montréal; Maryse Choinière, 28 ans, de Montréal et Mireille Cliche, 31 ans, de Montréal.

FRANCINE PELLETIER



ENDOPHASIE*

Tu es rentré. Les pieds trainants, la tête vide. Comme d'habitude. Sans t'arrêter, tu entres dans ta chambre comme si tu ne voulais plus en sortir. Je t'entends. Tu échappes ton sac dans un coin. Comme tous les soirs, tu envahis le lit et tu sors ta queue de chemise de ton pantalon.

Enfin tes poumons respirent, ton cerveau s'emplit de sang. Enfin tes yeux voient, tes oreilles entendent. Enfin je peux te parler. Non, même pas. Je murmure et tu bougonnes. Fort. O.K., je me tais. Pour ce soir.

Je te regarde. Tu sors de la chambre et tu soupire, la tête dans le frigidaire. Toujours rien de prêt. Toujours faim. Toujours pas le goût de nourrir ce corps de plus en plus pesant. Mais tu veux survivre. Mais il faut survivre.

Je t'écoute. Tu te dis qu'une cuisse de poulet va faire l'affaire et qu'un verre de vin va te retaper. La télé s'est allumée. Tu manges, tu bois et ton cerveau devient de la purée. Tu relaxes. Tu t'évades. Tu traverses l'écran.

Tu traverses l'écran et tu entres dans leur maison, dans leur chambre. Comme un régisseur, tu inspectes les lieux. Tu critiques tout. Tu aimes la couleur de la chambre, le bouquet sur sa coiffeuse. Tu n'aimes pas son mari, sa coiffure, son maquillage, sa face.

Tu les trouves cons. Cons de s'obstiner, de crier. Tu leur dis. Mais ils ne t'écoutent pas. Ils continuent de crier, de se frapper, de claquer les portes et de pleurer. Tu leur répètes qu'ils sont des crétins. Tu lances qu'ils sont tous des crétins: les scénaristes, le réalisateur, les producteurs. Tu finis par marmonner quelque chose sur le cercle vicieux, le radotage et que toi tu parlerais d'autre chose. Même si tu ne sais pas de quoi. Et tu restes là de l'autre côté de l'écran à les engueuler. Quelquefois, la routine des commerciaux t'assomme et te ramène pour quelques secondes; le temps de goûter ce que tu manges, de réaliser que tu étais parti.

Tu repars. Je t'ai perdu. Pour la soirée. Tu t'es perdu. Jusqu'à demain. Tu préfères être dans leur monde. Même si c'est des cons. Tu préfères vivre avec eux qu'avec toi-même. De toute façon, on ne vit pas avec soi. On survit. Puisqu'il le faut. Et tu survis.

J'attends. Tu grognes. L'écran s'est crevé. Tu te lèves encombré par les restes de ton souper. Se coucher et dormir. Maintenant il n'y a que ça. Tu te débarrasses de la vaisselle. Tu feras ça demain. Comme tout le reste. Tu ne vois rien dans le miroir en face de toi. Ton visage lavé n'exprime que le vide du ciment parcouru. Tu dors déjà.

Je te couche. La dureté de l'asphalte quitte ton dos. Tes pieds ne sont plus des semelles. Tu t'enterres. Une fois de plus. Différemment. Tu te crées un nouveau monde, de nouveaux personnages. Noir et noirs, doux et doux, frais et frais. Une vitre épaisse te protège. Un écran géant. Et je ne peux pas entrer. Je ne peux pas voir, ni entendre.

Tu me repousses. Tu ne veux pas de moi.

Parce que là tu veux vivre, parce que tu fais ta vie.

Et là c'est plus loin que la télé, plus vaste que le cinéma, plus blanc que la drogue.

Je ne peux pas te rejoindre.

Là, tu es rentré. Les pieds trainants, la tête vide. Comme d'habitude.

ILLUSTRATION: DANIELLE POISSON

* Endophasie: langage intérieur.



M-L GAY

LES ENFANTS TOMBENT

Elle, c'est Caroline. C'est mon amie. Elle est dans ma classe. Elle a peur des oiseaux. Elle dit que ce sont eux qui l'ont fait tomber du ventre de sa mère.

Moi, je dis que ça n'est pas vrai, que les oiseaux ne feraient pas ça. Mais je ne sais pas pourquoi les enfants tombent du ventre de leur maman.

Celle qui s'appelle Fanny dit que c'est comme pour les fruits quand ils sont mûrs. Elle dit que c'est sa mère qui lui a dit ça.

Seulement, ça n'explique pas tout.

Caroline dit aussi que c'est parce que l'oiseau veut prendre le nid pour ses petits. Alors là, je trouve que ça dépasse toute probabilité. Ça ne peut pas être vrai. Fanny est de mon avis. Mais comme elle n'est pas encore vraiment notre amie...

Les enfants tombent du ventre de leur maman qui crie parce qu'elle a peur du grand oiseau.

Ça, c'est Caroline qui le dit.

D'abord si la maman crie, c'est parce que ça fait mal, ça on le sait. Je dis à Caroline que la question c'est *pourquoi* les enfants tombent du ventre... pas comment!

Le comment, on le sait: mal. On tombe mal. Tout le monde le dit. Alors les enfants tombent parce qu'ils ne savent pas où ils vont tomber.

Fanny et moi, on est pour l'information des avant-nés.

On a fondé un club où on en discute. Pour le moment, Caroline ne veut pas en faire partie.

Il y a Germain Granger qui veut être dans notre club. Il dit qu'il a des informations intéressantes à nous communiquer si nous le laissons entrer. Il est devant la porte. Fanny dit que le club doit d'abord légiférer. C'est ce qu'elle dit. Et nous sommes d'accord.

G.G. s'approche de nous dans la cour d'école. Mais nous n'avons pas encore décidé.

G.G. dit alors que sa mère est enceinte. Nous le prenons dans notre club.

Et Caroline vient aussi.

Elle dit avoir inventé toute cette histoire d'oiseau. Nous le savions déjà.

Plus tard, nous nous amenons chez la mère de G.G. avec un calepin et des crayons. Elle veut bien répondre à nos questions.

Nous commençons: Veut-elle garder en elle son bébé plus longtemps?

D'abord elle sourit (elle souriait déjà) puis ouvre pour nous répondre, mais tout à coup, son front devient soucieux. Elle referme la bouche, puis l'ouvre et la referme comme un poisson.

C'est à notre tour de froncer la peau entre les deux yeux.

G.G. ne fait plus partie de notre club. Nous croyons que sa mère n'est pas enceinte.

Aujourd'hui nous avons écrit chacune cinquante-six feuillets d'information destinée aux avant-nés. (Suite à la page 35)



ILLUSTRATION: MARIE-LOUISE GAY

MARYSE CHOINIÈRE



POST-SCRIPTUM

Tu voulais que je dresse une liste des choses qui t'appartiennent, que tu laisses derrière toi à l'appartement. J'y arrive mal. Il y a tant et tant de choses qui sont demeurées après ton départ, tant de choses dont tu ne soupçonnes même pas l'existence... Des choses floues, subtiles et pourtant terriblement présentes, des espaces, des ambiances, des impressions, des odeurs, des sons... Tiens, ta place vide à table, en face de moi, j'aimerais bien te la retourner, ou la remiser dans le hangar. Elle reste là et là encore, elle s'accroche, elle ne veut pas céder. Même problème avec «ton» côté de lit; je n'en ai plus besoin, prends-le, c'est affreux, tu sais, un côté de lit tout froid.

Et puis quelques bouquins, oh! pas nombreux, mais quelques bouquins quand même, que l'on se lisait ensemble, tu te souviens, sur le bord d'un fauteuil ou dans un bain chaud: on échangeait quelques lignes, on se bidonnait... C'était les belles heures. Ils pourrissent maintenant ces bouquins, ils n'ont pas l'habitude des lecteurs uniques...

Et puis les murs du salon, tu vois, il faudrait que tu en emportes ta part, parce que les murs du salon depuis que tu n'es plus là, ils sonnent faux, ils ont pris la mauvaise habitude de l'écho, l'écho des pas, des bruits, écho trouble des pièces désertées... Faudrait que tu l'emportes cet écho, parce que moi je n'en ai plus besoin; de toute façon je l'ai certainement en double dans d'autres pièces, et puis je suis bien capable d'en faire moi-même, c'est si facile.

Il y a aussi les petits trous dans les murs, ils t'appartiennent sûrement, mais ce n'est pas grave, si tu n'en veux plus je vais y mettre du Polyfilla, sois tranquille, ça va aller. Pour les trous dans mon coeur, dans ma vie, il paraît qu'ils n'ont rien pour ça à la quincaillerie, mais je suis confiante, avec la rapidité de l'évolution du marché, ils vont sûrement trouver quelque chose d'ici quelques mois, un an... un siècle.

J'allais oublier les petits carrés vides, dénués de poussière, qui traînent un peu partout: je pense que tu as oublié de les emporter quand tu as empaqueté les objets qui étaient dessus. Tu me feras penser de te les donner la prochaine fois que tu viendras chercher ton courrier à la maison, parce qu'elles sont très fragiles ces petites taches, elles s'estompent tout doucement avec les jours...

Le silence aussi, le silence le matin au déjeuner au lieu du bruit et de l'odeur du café, tu peux le garder, il te sera utile quand tu ne voudras pas réveiller ta colocataire. Moi, tu sais, le silence je n'en manque pas, j'en ai des heures et des heures de réserve.

Et puis la fraîcheur du lit quand je m'y allonge, ou en pleine nuit souvent quand je me réveille, je peux te la laisser. Non, non, ne refuse pas, pense qu'elle te sera utile la fraîcheur, la nuit, surtout l'été quand il fait si chaud après l'amour...

Et puis la noirceur des pièces quand je rentre le soir, et puis l'absence, et puis le vide au lieu de l'épaule, le drap au lieu de la chaleur de ta peau, le grondement du frigo au lieu de la musique de tes battements de coeur, le goût des larmes au lieu de celui des lèvres... L'odeur de Tide à la place de celle de l'amour...

Tandis que j'y pense, si jamais tu as un peu de temps, tu feras une mise au point des chandelles de la maison: on dirait qu'elles brûlent plus lentement depuis ton départ. Je voulais te dire aussi qu'il y avait pas mal de taches de sperme qui t'appartenaient, mais voyant que tu ne les emmenais pas, je les ai fait disparaître.

Disparue aussi, la date du 6 juin, à mon calendrier. Annulée. L'année prochaine je passe du 5 au 7 sans m'arrêter. ◇

ILLUSTRATION: DARCIA LABROSSE

HÉLÈNE GAULIN

AVEC VOUS POUR BÂTIR L'AVENIR SUR DU SOLIDE



**Vous avez besoin d'aide pour établir solidement
votre programme de protection et de sécurité financières?**

Communiquez avec nos experts.
Ils sauront vous guider pour bâtir un programme
parfaitement adapté à vos besoins.

- Assurance-vie individuelle
- REÉR
- Rentes garanties et viagères
- Assurance collective (salaire, maladie, vie)
- Rentes collectives
- Planification financière et successorale

**LA
SAUVEGARDE**
COMPAGNIE
D'ASSURANCE SUR LA VIE
une institution du mouvement  desjardins

Siège social: 1, Complexe Desjardins,
Montréal (Québec) H5B 1E2 (514) 285-7700

Suite de la page 31

Ce qu'on ne sait pas, c'est comment on va leur distribuer. Fanny veut passer ses journées chez le gynéco. Seulement, il y a l'école. Et puis on y pense, les avant-nés ne savent pas lire! C'est le désespoir total. Et un silence profond. Nous regardons nos pieds, nos mains, vers le bas en tout cas. Fanny dit qu'ils entendent les mots quand on parle. Oui d'accord, mais comprennent-ils ce qu'on dit? Elle ne répond pas. Nous ne savons pas.

Demain, il n'y a pas d'école. On se réunit toute la journée. On: Caroline, Fanny, moi et... G.G., il paraît que sa mère est enceinte pour vrai...

Ça nous prend une vraie femme enceinte.

On est tous assis à la même place que l'autre fois chez G.G. Sa mère a réfléchi à la question. Elle veut bien nous aider. La mère de G.G. est enceinte, ça c'est sûr.

On lui montre nos tracts. Encore ses grands yeux à la mère à G.G. Nous disons que ce que nous voulons c'est faire savoir aux enfants ce qui les attend en tombant.

La mère de G.G. ne nous dit pas à quoi elle pense. Elle dit qu'elle s'appelle Lolita.

Mais ce n'est pas un nom de maman, ça! C'est ce que Fanny lui dit. Et pourquoi, demande Lolita?

Pourquoi est la question fondamentale.

Fanny est vieux jeu. Enfin pour cette question de nom.

Fanny et moi, on est au courant. C'est dû à l'éducation qu'on a reçue. Lolita, elle, dit qu'elle s'est élevée toute seule. Alors elle dit qu'elle fait des bébés pour donner tout l'amour et l'éducation qu'elle n'a pas eus.

Fanny et moi, on va venir tous les deux jours lire les feuillets avec Lolita. Ce bébé-là va être le premier à ne pas naître après neuf mois. Il va attendre, de son plein gré. On va tout lui expliquer. Lolita dit que c'est pas elle qui va nous empêcher.

Lolita a un mari. Elle dit qu'il n'est pas souvent à la maison. Il s'ennuie à la maison avec ces histoires de bébés et de ménage. Il aime discuter de choses importantes, c'est ce qu'il dit. Lolita dit qu'elle comprend, elle aussi s'ennuie. Heureusement qu'on est là! Mais on ne peut pas rester longtemps à cause de l'école.

Aujourd'hui, j'ai décidé de demander à la maîtresse ce qu'elle pense des bébés, vu qu'elle n'en a pas. Je crois qu'elle va dire qu'elle nous a et que c'est bien suffisant, et elle va sourire en disant cela.

La maîtresse a répondu qu'elle nous a et que c'est bien suffisant. Je l'aurais juré! Mais c'était une ruse. Maintenant je suis prête à lui poser LA question. Mais Caroline parle avant moi.

— Mademoiselle, pourquoi les enfants tombent-ils du ventre de leur mère?

Je fais des gros yeux. Mademoiselle dit que ma chérie, d'abord ce n'est pas *pourquoi* mais *comment*, et qu'ensuite les enfants ne tombent pas mais qu'ils... La maîtresse dit que c'est décidé, demain elle va donner un cours sur la sexualité.

Mais Caroline dit que c'est *pourquoi* pas *comment* la question. La maîtresse dit qu'elle va répondre à ça aussi. Incroyable! Demain la maîtresse va dire pourquoi à toute la classe!

On est demain. On est tous assis à nos places. La maîtresse n'est pas encore là. La maîtresse ne viendra pas aujourd'hui, elle a eu un empêchement, c'est la directrice qui le dit.

Caroline n'est plus tellement mon amie. Elle m'a empêchée de poser LA question. Elle veut savoir. Je ne le lui dis pas. Elle ne vient pas à la réunion.

La maîtresse est venue aujourd'hui, mais comme hier, on a perdu un temps précieux, il est entendu que le cours sur la sexualité est remis à la prochaine occasion.

Jamais plus nous ne parlerons à la maîtresse, nous ne ferons que répondre aux questions d'ordre pédagogique et en regardant ailleurs. Nous, c'est Fanny, G.G. et moi.

Ce matin, la mère de G.G. est allée à l'hôpital pour l'échographie. Elle est revenue avec les photos de l'avant-né. Désormais nous devons dire l'avante-née. Nous en sommes fières.

Bon le temps passe. On lit chaque jour à la fille le dépliant que l'on ne cesse de perfectionner. Elle répond de plus en plus par des coups de pieds, cela est à notre avis bon signe.


Nous lui expliquons bien chaque passage, en y mettant l'intonation. Nous élaborons aussi pour la mère des techniques de respiration.

Il ne reste plus qu'un mois avant de connaître les résultats pour la fille.

Aujourd'hui la maîtresse a demandé à Caroline pourquoi elle avait demandé pourquoi. Mais Caroline ne lui a pas répondu parce qu'elle jugeait que cela ne la regardait plus. On a entendu, c'est comme ça qu'on a su que la maîtresse ne savait pas. On a décidé de l'amener voir Lolita.

Quand elle est venue, on est mal tombées, le mari de Lolita était là. Il regardait la télé avec ses amis. Lolita, elle, n'était pas là. G.G. a dit qu'elle était partie accoucher. La maîtresse a dit que ça ne faisait rien, elle allait revenir un autre jour. On ne pense pas qu'elle reviendra. Elle avait l'air d'avoir compris pourquoi les enfants tombent. Dehors elle a dit qu'on devrait les informer...

On est allées à l'hôpital avec la maîtresse. Lolita a dit qu'elle était désolée. Le bébé dormait. Lolita pleurait. Elle aurait bien aimé que la fille refuse de naître. La maîtresse nous a demandé de lui expliquer. Après elle a dit que dans nos sociétés, l'enfant pour la femme était si lourd à porter, qu'il ne pouvait que tomber. Elle nous a dit de ne pas nous décourager. Mais Lolita continuait à pleurer.

Et là quelqu'un a dit que les visites étaient terminées. 



Iréne Eve Durant
Salon Hors du Temps
18 rue St-Pierre
Rimouski, G5L 1T2
Tél.: 1-418-722-9274

Consultation en art, ésotérisme et jeu de go

**les
sages-femmes
associées**

consultations avant et après l'accouchement
accompagnement à l'hôpital ou à la maison
cours prénatals

we speak english hablamos español
membres de l'alliance québécoise des sages-femmes praticiennes

288-1848

LES ENFANTS DE MA BLONDE, MA BLONDE,

«Ni père ni mère, ni beau-père, ni belle-mère... Alors, qui es-tu?», me suis-je souvent demandé depuis un an que je vis avec Céline. Au fond, pourquoi ne serait-ce pas pareil? Pourquoi les enfants de ma blonde ne pourraient-ils tout simplement me considérer comme leur belle-mère?

Non, ça ne pourrait pas marcher très longtemps. Ils savent compter, les «flots», et une belle-mère plus une mère, ça ne fera jamais deux «parents».

Si j'étais un gars, je pourrais me faire croire que j'apporte à leur quotidien «l'élément mâle» de l'humanité. Ou si ma blonde était un père monoparental, sans prétendre remplacer la mère, je leur offrirais un milieu de vie où «l'équilibre Yin-Yang serait extériorisé et respecté». Cela m'encouragerait peut-être à tenter l'expérience, mais avec Céline, aucun statut et aucun leurre possibles!

Déjà ça n'a pas été très simple de me découvrir tout à coup amoureuse d'une de mes semblables. Puis de décider, à 30 ans, de quitter pour elle et avec elle le monde de l'hétérosexualité pour celui, mystérieux et inconnu, de l'homosexualité. Pas simple pour les rapports de moi à moi, de moi à elle, de moi à la société, avec ses structures et ses préjugés. Alors accoucher, au bout de trois petits mois, de deux enfants qui parlent et marchent tout seuls, qui savent déjà très bien répondre «Non!» Qui n'ont pas besoin de moi, ayant déjà père et mère. Surtout que le père et la mère s'entendent aujourd'hui comme larrons en foire et se séparent les enfants aussi amicalement qu'une belle tarte aux fraises en plein mois de juillet...!

Si au moins ils étaient en conflit, je pourrais prendre position, «être!» Tandis que là, personne n'a vraiment besoin de moi. Alors j'attends que Céline termine ses conciliabules filiaux, puis je la ramène jalousement chez nous, malheureuse. Je sais qu'elle tient à conserver une certaine relation avec le père, «ne serait-ce que pour les enfants, pour qu'ils gardent leur lien avec leur père», dit-elle. Et moi j'entends: «avec le mâle de leur espèce».

Parlons social maintenant. Si je tente d'intégrer à ma vie d'excélibataire ces deux jeunes z'oiseaux; si je leur permets de connaître mon intimité et même, de limiter ma relation avec leur mère; et si l'un d'eux a des problèmes scolaires ou tombe malade un jour où Céline n'est pas disponible; et si moi, qui l'aime de plus en plus au jour le jour, je veux m'impliquer? Qu'est-ce que je répondrai au directeur d'école, au professeur ou au médecin qui me demandera sûrement: «Êtes-vous la mère?» Une fois, deux fois, trois fois, je dirai vaguement: «Non, pas vraiment. Une amie...» Mais je saurai en donnant cette réponse qu'elle ne reflète aucunement l'implication que j'ai envers l'enfant; je devinerai aussi que mon vis-à-vis me considérera alors comme une «consultante» plutôt que comme *la* ou *une* responsable de l'enfant. D'autre part, comment expliquer à tout le monde que même si je ne suis ni père ni mère, ni beau-père, ni belle-mère...?

Alors qu'un de mes amis, lui, lorsqu'il se pointe à l'école où la fille de sa blonde a des difficultés, peut impunément gronder: «Bonjour, je suis le père de Paule. Alors, qu'est-ce qui se passe ici?» C'est la même chose pour certaines femmes de ma connaissance, dans la situation inverse: elles n'hésitent pas à user du statut de «mère» des enfants de leur chum dans les situations d'urgence et personne ne le leur reproche, au contraire! Mais moi, comment puis-je m'impliquer à fond

avec un enfant si je dois taire cette implication dès que je franchis le pas de ma porte?

Oh! Théoriquement, on peut passer outre aux préjugés. Dans certains quartiers de Montréal, peut-être. Et en sachant au départ que moi et les enfants, nous nous engagerions sur le long sentier de la guerre. La guerre de maquis. Car les petit-e-s copains-copines des enfants finiraient par le savoir et par leur faire payer cher le prix de «ma différence».

D'autre part, cacher cette relation et demander aux enfants de faire de même serait illusoire et ne ferait qu'augmenter leur angoisse, en leur donnant l'impression d'avoir une «tare familiale» à cacher.

Complicé, n'est-ce pas? Surtout que moi, jusqu'ici, je me débrouillais très bien sans enfants, en rencontrant de temps à autre mes neveux et nièces, les enfants de mes ami-e-s. Et vlan! Me voilà tout à coup avec deux gosses sur les bras! Et toute ma vie si bien organisée entre mon travail, mon amour, nos plaisirs, la voilà «réorganisée» selon les besoins de ces enfants! Je ne peux plus rentrer à l'heure que je veux, partir quand je veux, dormir où je veux et manger comme je veux. En plus, ils coûtent une fortune! Et pourquoi tout cela? Pour deux individus qu'en réalité je n'ai pas demandés; moi, c'est avec Céline que je veux vivre, pas avec toute une marmaille!

Par ailleurs, établir des relations privilégiées avec eux, c'est risqué. Les nouveaux-elles beaux-pères et belles-mères, de plus en plus nombreux-ses ces années-ci, le savent aussi bien que moi! Aucun droit acquis pour moi dans l'avenir si nous nous séparons, car entre les enfants et moi il n'y a aucun lien légal ou sanguin. Si ma blonde et le père des enfants sont gentils et qu'ils s'entendent bien, peut-être pourrai-je revoir ces enfants de temps en temps et devenir la «troisième parent»? Si je ne crains pas trop un refus de la part des enfants: auront-ils tellement envie de revoir celle qui leur a un peu enlevé leur mère pour l'entraîner dans la marginalité homosexuelle? Car l'homosexualité est légale depuis moins de 20 ans et avec le retour vers la droite de la société québécoise, rien ne permet de croire que les enfants d'aujourd'hui sortiront sains et saufs de la réaction.

Donc, la possibilité d'un avenir amoureux entre les enfants de Céline et moi n'existe pas ou peu; notre relation ne peut se conjuguer qu'au présent. Je suis et serai toujours pour eux une individuée sans statut, sauf celui «d'aimée de leur mère». Elle, pour me consoler, me dit que les enfants et moi aurons justement la chance de vivre un amour plus gratuit, plus absolu... Peut-être. Mais dehors, dans la rue, au dépanneur, à l'école, il est très possible qu'ils préfèrent m'éviter ou du moins ne pas trop me marquer leur affection, pour se protéger. Je les comprends, mais jusqu'où faudra-t-il aller dans la discrétion? Jusqu'à ajouter une chambre factice dans la maison, pour les convenances, les gardien-ne-s et les ami-e-s?

Et les enfants, face au jugement social, tenteront-ils de cacher au plus profond d'eux-mêmes ce «secret» et de le nier farouchement? Finiront-ils par me haïr de leur faire la vie si compliquée? À moins qu'ils ne décident tout simplement d'oublier leur mère et de retourner au plus tôt chez leur père?

Car en fait, où pourraient-ils m'installer, sur quelle chaise pourraient-ils m'asseoir dans leur esprit pour que la situation leur soit claire et qu'une fois pour toutes je leur sois «quelqu'une»? ◇

CLAIRE VANIER

ET MOI



J'EN SUIS FOLLE À RELIER!

La nouvelle reliure de La Vie en rose pour 7,95 \$ seulement (tous frais inclus)!

Vous avez aimé le numéro de février alors que nous vous parlions d'amour? Vous avez raffolé du numéro de mai où vous découvriez la Chine? Le numéro de novembre, avec un look renouvelé, vous a emballé-e-s? Alors, gardez-les précieusement dans notre toute nouvelle reliure en vinyle gris et... rose, bien sûr! Solide, elle peut aisément contenir une douzaine de numéros de La Vie en rose.

PAS DE CHANCE? IL VOUS MANQUE UN NUMÉRO?

Nous en avons d'autres en réserve. Complétez dès maintenant votre collection La Vie en rose en nous faisant parvenir le coupon ci-après. Chaque numéro ne coûte que 2,95 \$.

Numéro	Mois	Dossier choc
3.	Septembre 1981	Quand Janette et les autres ne veulent plus rien savoir
4.	Décembre 1981	La nouvelle famille et la loi 89
7.	Septembre 1982	Mises à pied, mises au pas?
8.	Novembre 1982	D'une mère à l'autre, dossier maternité
10.	Mars 1983	Les femmes en prison
11.	Mai 1983	Bouffer, c'est pas d'la tarte!
12.	Juillet 1983	Une fourmi flottait dans sa margarita
13.	Septembre 1983	Apprivoiser l'informatique
14.	Novembre 1983	Les femmes veulent renégocier le syndicalisme
16.	Mars 1984	Simone de Beauvoir, féministe
17.	Mai 1984	Marie Cardinal, entrevue
18.	Juillet 1984	Histoires d'amour et d'eau salée
19.	Septembre 1984	OH BOY! Jean-Paul et l'Église des hommes
20.	Octobre 1984	Spécial U.S.A.: Les Américaines et le pouvoir
21.	Novembre 1984	Quelle voyageuse êtes-vous?
22.	Décembre 1984/ Janvier 1985	Spécial littérature pour enfants
23.	Février 1985	Vive les sages-femmes!
24.	Mars 1985	Les féministes se critiquent!
25.	Avril 1985	La garde partagée, piège ou libération?
26.	Mai 1985	Lise Payette fait le point
27.	Juin 1985	Louise Roy à la CTCUM: Fera-t-il beau dans le métro?
28.	Juillet 1985	Tenter l'érotique
29.	Septembre 1985	Le phénomène Marois
30.	Octobre 1985	Diane Dufresne all-dressed
31.	Novembre 1985	Des hommes pour le dire
32.	Décembre 1985/ Janvier 1986	Le pouvoir a-t-il un sexe?
33.	Février 1986	Parlez-nous d'amour!
34.	Mars 1986	Enfin libérées!
35.	Avril 1986	Tout ce que vous ne voulez pas savoir sur le cancer
36.	Mai 1986	Chinoises: Les temps modernes
37.	Juil./Août 1986	L'été meurtrier: Spécial sueurs froides
38.	Septembre 1986	Parlez-vous française?
39.	Octobre 1986	Élections municipales: Combien seront élues?
40.	Novembre 1986	MTS: Mortelles pour la vie amoureuse

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

7,95 \$ pour chaque reliure commandée

Frais de manutention et de poste inclus.

par chèque Visa* MasterCard*

* N° de votre carte _____

Date d'expiration _____

Signature _____

Téléphone _____

Veillez allouer de 4 à 6 semaines pour la livraison

LA VIE EN ROSE

3963 rue St-Denis Montréal (Québec)

H2W 2M4

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Téléphone _____

Ci-inclus un chèque ou un mandat-poste

au montant de _____ \$.

2,95 \$ par numéro

LA VIE EN ROSE

3963 rue St-Denis Montréal (Québec)

H2W 2M4

Veillez encercler
les numéros que
vous désirez
recevoir.

3 4 7 8 10 11 12 13
14 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28 29 30
31 32 33 34 35 36 37 38
39 40



TOMBER LE DU DANS PANNEAU... CLUB MED

GINETTE NOISEUX

La vie de château... au Club Med. Les dîners d'affaires... au Club Med. Arrêter le temps... au Club Med. Les conflits d'horaires... au Club Med. Ah! jouer du soleil et de l'océan, manger des langoustes au milieu des fleurs exotiques... Épuisée, débordée, rêveuse devant le premier panneau publicitaire venu, j'étais la candidate idéale, la cliente cible.

À l'agence de voyages, on m'a juré qu'on me prendrait entièrement en charge, mais sans me donner l'impression humiliante d'être une légume temporaire. J'ai donc acheté, avec beaucoup de joie anticipée, un billet tout compris pour une semaine au Club Med de la Guadeloupe. Parce qu'une fois au soleil, mes besoins sont réduits: le plaisir et la paix.

Et voilà que je débarque dans l'image, un matin de septembre: il y a beaucoup plus de monde que sur la pub (première débarque!), car le Club, ici, peut accueillir 600 personnes! Ce sont en majorité des femmes, des copines de bureau venues de France, d'Italie, du Québec, etc. Peu d'hommes seuls (pas de chance, les copines...). Quelques couples tout neufs, d'autres plus âgés, «usés» par les liens du mariage. Plusieurs femmes entre deux âges, seules, vaguement affolées devant «l'aventure dans les îles» mais

rêvant au Capitaine Troy. Et tout ce monde est prêt à vivre le jet-set imaginaire pour qui homard, tennis, voile et night-club dans les Caraïbes font partie du quotidien.

Mais très tôt, la réalité balaye la fiction.

Il est 9 heures du matin. Ma chambre donne, c'est vrai, sur l'océan mais aussi sur la voix de Jane Fonda, répercutée sur la plage par les haut-parleurs poussant dans les palmiers. Devant ma porte, un peloton transpirant de 26 personnes en costumes de jogging fait du stretching, suivi de près par des amateurs d'aérobique aussi enthousiastes.

À 10 heures, je me dirige vers la cafétéria en vue d'un petit déjeuner tranquille, genre café et roman policier. Mais (8^e débarque)... tous les repas sont communautaires et à heures fixes. Je suis accueillie (au Club, on passe son temps à être «accueillie») par une Gentille Organisatrice (G.O.) qui, malgré les tables vides et mes protestations, m'amène *manu militari* vers une table pleine... de monde. En une semaine, je prendrai 20 repas avec en moyenne 10 personnes et je passerai le beurre ou le pain plus de 200 fois. Alors que je suis en vacances, après 14 mois de travail en ligne...

Je pars me calmer sur la plage. Les planches à voile ballotent sur les vagues, le cœur

me fond. Malheureusement, j'ai passé l'heure du cours N° 1, qui ne revient que demain, puisque cet après-midi c'est le cours N° 2. Il suffisait d'y penser.

Je commence à me sentir tarte quand je vois que j'ai aussi raté «l'heure de la boutique» pour m'acheter des cigarettes. Le G.O. attiré aux relations humaines (sic) me refille un paquet de Camel (j'ai envie de m'enfuir sur le dromadaire) et m'explique lentement (pour ne pas m'énerver davantage) qu'au Club, tout est prévu, à chaque heure du jour, pour que personne ne s'ennuie (l'ennui est en sus du forfait). Mais mon sentiment d'échec ne sera total qu'un peu plus tard, quand je raterai aussi l'heure du dîner.

L'après-midi au Club Med est le moment le plus délicieux: c'est l'heure du kayak, de la plongée, des frégates, des voiliers. C'est aussi un des rares moments d'humour parce que, l'inexpérience aidant, les kayaks chavirent et les planches renversent avec une belle unanimité! Enfin on a l'air du vrai monde. Pas pour longtemps.

À 17 heures, j'ai tellement faim que j'enfile des *pinas coladas* uniquement pour dévorer les morceaux d'ananas du fond. Mais le souper n'est servi qu'à 20 heures. En attendant, on organise des jeux de société (88^e débarque). Ce soir, il faut deviner le titre d'une chanson. On reprend 11 fois les mêmes trois maudites notes avant qu'une inspirée hurle enfin «I Love You, Baby d'Elvis Presley!»

C'est alors que je craque. Je cours à ma chambre qui ne barre pas de l'extérieur (on est au Club Med, voyons!) et à bout de nerfs, je m'éroule sur mon lit. Enfin seule et en paix. Un peu de méditation

BEST-SELLER

transcendante m'aidera à affronter le souper.

Les repas du soir au Club Med sont servis par des femmes «locales», habillées «local», d'une sorte d'uniforme coloré qui rappelle étonnamment la nourrice de Scarlett O'Hara, dans *Autant en emporte le vent*. Quand à la «nourriture somptueuse», elle a un arrière-goût d'Howard Johnson's. Le *climax* survient quand le chef du village, avantageusement supporté dans son ébriété par deux belles G.O., vient nous faire quelques mondanités. J'en avale tout rond le glaçon que j'ai dû glisser dans mon vin blanc tellement il était chaud (pardon, chambré). Plus tard, ma tarte s'envole avec la nappe tirée délicatement par une serveuse pressée. C'est lors du spectacle rituel suivant le souper que je découvrirai que les G.O., en plus de leurs nombreuses fonctions, savent faire du *lipsing* déguisé-e-s en toréadors ou en danseuses de French Cancan. Remarquable!

À 23 heures, je suis faite. Mais au milieu de la nuit, un grand timide se décide à enfoncer ma porte, pour me toucher. Je lui fais découvrir les vertus du plancher, en ouvrant brusquement. Son indomptable timidité le fera pourtant revenir le lendemain, à la même heure.

Pendant une semaine, d'une débarque à l'autre, je vivrai ainsi, à l'intérieur d'un domaine somptueux et d'une mini-société de droite, protégée de la population locale par une bonne barrière, des G.O. et des gardiens (le Sida est mauvais...). Et j'attendrai que ça finisse. ◇

P.S.: Vécu tragiquement par Ginette Noiseux, «humorisé» par Hélène Pedneault, corrigé par Louise Laprade et supporté héroïquement par Lise Vaillancourt.



PHOTO: CLAUDE PICASSO. TIRÉE DE BARBARA, PAR MARIE CHAIX.

BARBARA

«MA PLUS BELLE HISTOIRE D'AMOUR, C'EST... ELLE.»

Il faut tout d'abord qu'il y ait eu une femme. Et pas n'importe quelle femme: une femme habitée. Ensuite du velours noir, un long cou, de longues mains, un dos voûté, des gestes inédits, et une voix à nulle autre pareille, fille et petite-fille de saxophone à n'en pas douter.

Il suffisait qu'un piano se colle à jamais sur cette femme pour qu'elle vint au monde en tant que Barbara. Un prénom seul, dans ce cas, suffit à l'identité. Ne cherchez pas à reproduire, à refaire la chimie: le modèle est unique. Elle avait un nez, et elle l'a gardé. On a dû pourtant lui dire cent fois que ce n'était pas possible, comme ça, pour une femme. Elle n'a rien dit, mais elle a sculpté le reste de son corps en conséquence, jusqu'à cet oiseau noir fabuleux et un peu inquiétant qu'on associe à l'aigle, à cause d'un rêve qu'elle a fait «un jour ou peut-être une nuit», et qui est devenu l'une de ses plus belles chansons.

Nous deux, ça fera 20 ans le 25 janvier 1987.



En fait, ça remonte à plus, parce que j'avais découvert, quelques mois auparavant, les deux plus belles chansons du disque double de Ginette Ravel à la Place des Arts: *Le Bel Âge*, et *Dis, quand reviendras-tu?*

Barbara. C'était écrit. Je ne savais pas qui c'était.

Mais le hasard, qui protège toutes les histoires d'amour qui doivent avoir lieu, veillait. Un soir de l'automne 1966, seule chez mes parents (ils sortaient rarement), devant un Music Hall où je ne sais trop quelle émission de variétés, je devais recevoir ce qui fut un des plus beaux chocs amoureux de ma vie. Ils ont dit qu'elle s'appelait Barbara. Ils l'ont annoncée. J'ai tendu l'oreille à cause de Ginette Ravel, et c'est le cœur au complet qui y a passé. Elle est venue et n'est jamais repartie. Mes parents sont rentrés sans que je m'en aperçoive. Il n'y avait qu'elle et moi au monde dans ce salon. Mes parents se sont inquiétés de ma pâleur. Je les ai chassés distraitemment du revers de la main. Ils étaient devenus des mouches, précisément. Elle chantait encore. Je crois qu'elle a chanté pendant une heure, mais c'était peut-être une demi-heure ou deux chansons seulement. Allez donc savoir avec l'amplificateur amoureux branché sur des souvenirs qui datent de 20 ans.

Je n'étais plus jamais pareille, j'avais 14 ans et demi. La même année, j'ai vu *Hiroshima mon amour* de Duras et

Resnais, ce qui a continué de me garder différente. Des coups de chance. Des bonheurs. «Et vivre, vivre passionnément, et ne se battre seulement qu'avec les feux de la tendresse; et riche de dévotion, n'avoir que sa vérité, posséder toutes les richesses.» (*Perlimpinpin*)

Puis le hasard magicien a organisé une tournée de Barbara au Québec en janvier, jusqu'à Jonquière, le 25. 1967. Je voyais des affiches partout. Je n'avais jamais vu un spectacle de ma vie, en dehors de théâtre amateur. Les disques que j'écoutais appartenaient à mes amies ou à mes professeures: Brel, Vigneault, Ferré, Ravel. Les billets coûtaient 2,25 \$ au balcon de la salle François-Brassard. Une fortune.

J'aurais vendu mon âme pour la voir. Vendre des bouteilles? À une cenne chacune ça m'en prenait 225. Ma tête était devenue une calculatrice, l'ordinateur de la dernière chance, entièrement dédié à un seul projet, sans relâche: trouver 2,25 \$. À 14 ans, en 1967, dans le milieu d'où je venais, c'était une mission quasi impossible. Mais mon ordinateur mental, la mémoire remplie de données sur ma passion, a fini par trouver une solution juste à temps: vendre mon pyrograveur à mon père pour qu'il en fasse un fer à souder. Il était ravi de ma proposition puisqu'il le voulait depuis un an, sans oser insister devant mes refus répétés et catégoriques. Il n'a pas posé

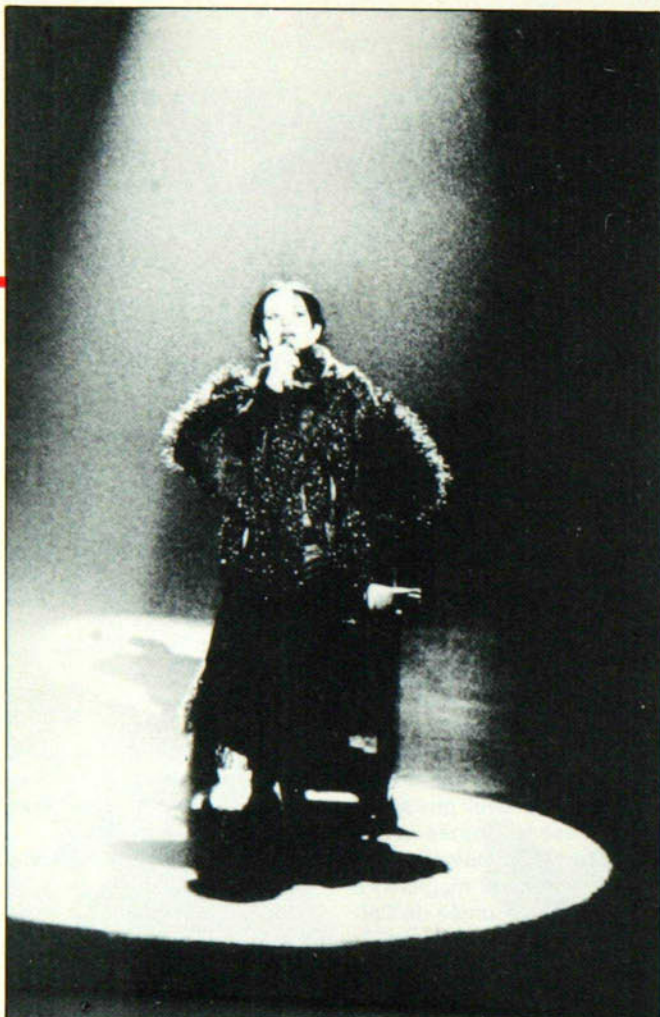
de questions, de peur que je ne change d'avis, et j'ai couru au guichet de la salle François-Brassard.

Le soir du 25 janvier, quand les lumières se sont éteintes, je crois avoir cessé de respirer, même si je savais que je devais patienter encore une demi-heure parce qu'il y avait un dénommé Reggiani en première partie. Je me suis dit qu'il avait été placé là pour faire durer le plaisir de l'attendre, elle. «Sous le Pont Mirabeau coulent la Seine et nos amours, faut-il qu'il m'en souvienn...»

C'était beau malgré tout. À tel point que ça m'empêchait de me concentrer sur l'apparition attendue. «Et puis, et j'allais dire déjà, l'enfance se fait lointaine...» Quelle voix envoûtante. Et qu'il était petit. Est-ce qu'il achevait? On sentait le public s'impatienter. Entracte. Ça ne finirait donc jamais?

Retour dans la salle. Lumières. Rideau. Et elle. Dans un trou noir, sa tête seulement, éclairée par un mince fil de lumière. Arrimée à son piano comme si c'était son propre corps, son port exclusif, un utérus. Son piano qui luit dans la pénombre pendant que s'élève cette voix qui n'en finira pas de nous prendre dans tous les sens jusqu'à ce que notre mémoire ne contienne plus qu'un seul prénom: le sien. Barbara. «Est-ce la main de Dieu, est-ce la main du diable, qui a mis sur la mer cet étrange voilier, qui pareil au serpent semble se déplier, noir et blanc sur l'eau bleue que le vent fait danser...»

HÉLÈNE PEDNEAULT



Dans LILY PASSION, janvier 1986

Je sais maintenant, pour l'avoir vue des dizaines de fois, qu'elle chante toujours cette chanson, *Chapeau bas*, en début de spectacle. Je sais ce genre de détails et plus encore. Tous ces détails intimes, directement issus de ses chansons, de mes propres émotions et images, mises au monde par ma rencontre avec ses textes, sa musique, sa voix. Je veux savoir comment elle est, comment elle bouge, comment elle parle, rit ou se met en colère.

Mais je ne veux pas tellement savoir d'où elle vient. Ce que j'en sais ne me vient pas d'elle. Elle parle peu. «Je voudrais que tout humain soit hors d'atteinte de sa propre biographie», a écrit Djuna Barnes. Barbara a réussi ce tour de force, publiquement en tout cas. Comment elle vit les conséquences de son passé, ses peines anciennes, la regarde. «Je dis tout dans mes chansons. Écoutez-les», dit-elle. Et elle se tait. Ou elle chante.

Elle accorde peu d'entrevues. J'en ai enregistré quelques-unes à la radio, à la télé, j'en ai découpé dans des revues, des journaux, comme une bonne fan que je suis. Je me souviens de certaines phrases par coeur. (Je n'y peux rien, je me souviens toujours de ce qu'elle dit. Ça s'imprime tout de suite, de façon indélébile. Comme pour tous les gens que j'aime, d'amour.) «Faire ce métier, c'est comme prendre le voile; je vis 24 heures pour donner deux heures de fête au public. Personne n'a le droit de me faire rater cette fête»... «Je suis une femme en colère»... «J'ai vu des émissions avec moi qui faisaient peur aux enfants...» (à Lise Payette, qui remarquait qu'elle semblait craindre certains angles de caméra, de profil surtout).

L'écrivaine Marie Chaix vient de publier un album de photos, de souvenirs, de commentaires¹. Superbe. Elle a été la secrétaire de Barbara pendant cinq ans. Les tour-

nées, les arrivées dans les salles, les colères de Barbara quand il n'y avait pas les éclairages promis, le bon piano, quand on essayait, par ignorance, de lui faire rater sa fête.

Il y avait eu aussi, en 1968, le très beau livre de Jacques Tournier, *Barbara ou les parenthèses*². Un beau texte, que j'avais pratiquement appris par coeur, comme le dialogue de *Hiroshima mon amour*.

sur cinq, ç'aurait été exagéré...).

J'aimais. C'est tout. Elle n'est pas venue à Montréal depuis 1975. Je m'ennuie d'elle, même si maintenant je la contiens, et qu'à la limite, je n'ai même plus besoin de l'écouter. Je contiens l'évidence, le calme de la connaissance véritable. Je peux même me permettre, aujourd'hui, de ne pas aimer tellement son *Lily Passion*, spec-



Barbara à Göttingen, en 1964

Que n'ai-je pas fait pour entretenir cet amour? Acheter chaque nouveau disque, à peine paru. En acheter d'autres pour les offrir. Parler d'elle sans arrêt, l'expliquer, la faire aimer. Connaître toutes ses chansons par coeur sans même vouloir les apprendre, parce que ça allait de soi. Les fredonner, les jouer sur mon piano. Faire 14 heures de train Jonquière-Montréal à chacune de ses venues. Puis, une fois déménagée à Montréal, acheter des billets pour quatre des cinq soirs (parce que cinq

tacle qu'elle a créé l'an dernier avec Gérard Depardieu.

Ça ne fait rien. J'ai régulièrement de furieuses bouffées d'elle. Je viens de racheter tous ses disques disponibles sur cassettes pour ma voiture. Ça m'a pris d'un coup. Je ne ris jamais de mes envies d'elle, je les écoute. Je me dis que j'en ai encore besoin. L'an dernier, j'ai fait enregistrer son spectacle diffusé à Radio-Québec. Celui de *Pantin* en 1982, le plus beau selon les gens qui l'ont vu. Le disque double de ce spectacle est ef-

PHOTOS: MARCELI MSAND, TIRÉE DE BARBARA, M.C.

fectivement son plus beau aussi, selon moi. Chaque jour qu'elle chantait à Paris, cette année-là, j'y pensais. Je le savais. J'aurais voulu y être. En être, de cette fête. Je n'avais pas un sou. La torture.

quille.

Mais nous, les fans, pouvons aller très loin sans déranger personne, à moins que l'amour fou ne nous pousse à vouloir ressembler à l'objet de notre admiration. Ça ne ris-

pendant longtemps, pour mon entourage, j'ai été quelqu'une qui aimait Barbara. J'étais définie par ça. Elle m'a renforcée dans mon désir d'écrire mes choses à moi, et je la connaissais tellement qu'il n'y avait aucun risque que je tombe dans son écriture sans m'en rendre compte. Elle a été ma force pendant des années de solitude et de sauvagerie, entre 14 et 20 ans. Avec elle, je n'étais jamais seule. Elle m'a donné beaucoup, et moi aussi.

Et pourtant, je ne l'ai jamais rencontrée. Je n'en avais même pas le désir, je n'aurais pas su quoi lui dire. Aujourd'hui, ce serait peut-être différent. Je ne sais pas. Une fan doublée d'une journaliste, ça donne toujours des résultats intéressants.

En fait, en écrivant, je me rends compte qu'être une fan, c'est vivre exactement les étapes d'une relation amoureuse

réussie. Au début, on ne peut pas s'en passer. Puis, sans que l'intérêt disparaisse, on peut être plus autonome. Et la connaissance qu'on a de l'autre, jour après jour, nous fait encore plaisir. La découverte est constante. Et dans ce cas, je ne vois pas comment le désir peut disparaître.

Je vois ça comme ça. Évidemment, en étant une fan, on n'a pas à vivre le quotidien, ce grand tueur de passion, dit-on. La ressemblance reste donc en surface. Mais c'est peut-être comme ça que les amours devraient se vivre, après tout... De fan à fan, dans la plus grande liberté.

1. *Barbara*, Marie Chaix, Éditions Calmann-Lévy, Paris, 1986, 126 p.

2. *Barbara ou Les Parenthèses*, Jacques Tournier, Éditions Seghers, collection Chanson d'aujourd'hui, certainement épuisé.



Comédienne dans *FRANTZ*, de et avec Jacques Brel

C'est ça, être une fan. Parfois, j'ai la sensation que c'est la chose que j'ai su le mieux faire dans ma vie: aimer Barbara. C'est aussi une de celles dont je suis le plus fière, parce que j'ai la sensation d'avoir pu aller jusqu'au bout de quelque chose, sans contrainte, à mon rythme. C'est aussi ça, être une fan. C'est la situation la plus claire, la meilleure et la plus absolue qui soit.

Nous, les êtres humains, sommes souvent empêché-e-s de vivre jusqu'au bout nos sentiments, soit à cause des circonstances, d'une regrettable rupture au moment où on aurait été prêt-e-s à aller plus loin, soit à cause d'un problème d'intensité chronique, insupportable pour qui-que choisit de vivre tran-

quait pas de m'arriver, étant donné que Barbara est vraiment tout ce que je ne suis pas et ne serai jamais (physiquement en tout cas). Et je l'ai toujours su. Ça ne m'a jamais empêchée de l'aimer passionnément.

À une certaine époque, pourtant, je me souviens d'avoir porté beaucoup de vêtements noirs, en niant féroce-ment le lien que des esprits mal tournés s'entêtaient à y voir. Foutaises!... Je n'ai jamais cherché à écrire comme elle, mais j'ai voulu écrire des chansons et je l'ai fait.

Je n'ai fait qu'une chose avec elle: l'écouter. Aller chez elle, dans son univers, sans jamais abstraire le mien. Au contraire, elle m'a permis de me construire une identité:

En 1963: les premières lueurs du succès



FEMMES

PROFESSIONNELLES

Tél. bureau: (418) 681-9042
résidence: (418) 681-3974

France Tremblay, M.Ps. PSYCHOLOGUE
MEMBRE DE LA C.P.P.Q.

- Psychothérapie individuelle, adultes et adolescent(e)s
- Problèmes de dépression, "burn-out", angoisse, difficultés de communication, croissance personnelle

444, BOUL. ST-CYRILLE, OUEST
SUITE 250, QUÉBEC G1S 1S3

NICOLE REEVES, M.A.

*Psychologue
Psychothérapie Individuelle*

Tél.: (514) 274-4645
920, rue Cherrier
Mtl, H2L 1H7

(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE

«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE - CHEMINEMENT

Psychothérapie individuelle
Problèmes liés à l'homosexualité

HÉLÈNE GOSSELIN
Psychologue

831, avenue Rockland, Outremont

651-9963

Marie-France Ouimet

- PSYCHOLOGUE
- PSYCHOTHÉRAPEUTE

4534, rue Earnscliffe
Montréal H3X 2P2

Tél.: 488-5473

DENISE NOËL
PSYCHANALYSTE

4380, DELORIMIER
MONTRÉAL H2H 2B2
TÉL.: (514) 495-3696

DENYSE DUFRESNE

*Psychologue
Psychothérapie individuelle*

920, rue Cherrier
Montréal, Qc H2L 1H7
(Métro Sherbrooke)

Tél.: 525-7832

Tél.: 731-5967
382-2571

Louise Grenier, M.A.Ps.

*Psychologue
Membre de la C.P.P.Q.*

*Clinique Médicale Jarry
150 est, rue Jarry, Montréal
H2P 1T3*

*Psychothérapie analytique
Croissance personnelle*

Lise Ponton

Psychologue

1209 rue Bernard Ouest
Suite 207, Outremont
Qué. H2V 1V7

Tél.: (514) 527-2268

**LOUISE
CHARTIER DMD**
DENTISTE

4532 RUE
DE LORIMIER
MONTREAL QC
H2H 2B5

526-0897

Yoga aquatique • Peur de l'eau • Aqua-massage

*mouvement
en eau*

CAROLINE VEECHI (514)277-6959

C.P. 336 de Lorimier, Montréal H2H 2N7

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

François Parizeau
Carole De Lagrave
Nathalie Croteau

4017A rue Notre-Dame ouest
Montreal (Québec) H4C 1R3

Tél. (514) 937-9326

(514) 282-0159

Diane Girard M.A.

- PSYCHOLOGUE
- PSYCHOTHÉRAPEUTE DIPLOMÉE
EN GESTALT THÉRAPIE

30, boul. Saint-Joseph Est (coin Saint-Laurent)
Suite 910
Montréal H2T 1G9



**Centre de santé psycho-corporelle
Phénix enr.**

2071, rue St-Hubert bureau: 2
Montréal, Qc H2L 3Z6

Louise Houle
psychothérapie analytique
approche psycho-corporelle

Tél.: (514) 523-5339

- Co-propriété indivise et
locations d'immeubles
- Artistes pigistes
- Travailleurs (euses)
indépendants (tes)
- Élaboration de
système comptable
- Tenue de livres manuelle
- Informatique
- Vérification
- Groupes sans but lucratif
P.M.E.

BERNADETTE JOBIN
COMPTABILITÉ GÉNÉRALE
429D RUE LAVAL
MONTREAL H2W 2J5
849 • 2530

GUYLAINE BEAUCHAMP

NOTAIRE
CONSEILLER JURIDIQUE

6351 A DES ANGEVINS
ANJOU, QC
H1K 3R4

TÉL.: 353-3360

Q.E.D.:

IL FALLAIT
Y PENSER!

GLORIA ESCOMEL

Suzette Triton, Michèle Causse et Odette DesOrmeaux au lancement de Q.E.D.



vue de créations lesbiennes fondée en 1983 à Paris par Suzette Triton et qui dès le début accorde une grande place à des écrivaines québécoises: Nicole Brossard, Marie-Claire Blais, Jovette Marchessault, Jeanne d'Arc Jutras, et bien d'autres. *Vlasta* devient editrice en 1985, avec la publication du *Voyage sans fin* de Monique Wittig. Les difficultés liées à la diffusion d'oeuvres lesbiennes amènent rapidement sa fondatrice à rêver d'alliances avec d'autres éditions francophones lesbiennes et féministes. «Pour résoudre les questions économiques, bien sûr, mais aussi par souci politique», explique Suzette Triton: «Nous devons déborder les frontières, montrer un front uni, qui renforce la diffusion de nos valeurs et de notre culture. Le livre est un outil qui permet d'avancer notre réflexion et il est évident que si je m'intéresse à la nouvelle écriture, je privilégierai tous les textes qui sont créateurs, qui rejoignent le projet que nous avons toute, de créer notre vie.»

«C'est à la première Foire du livre féministe, à Londres,

que nous nous sommes rencontrées, raconte Odette DesOrmeaux, des Éditions du Remue-ménage, et nous avons d'abord discuté des problèmes de distribution. Puis le projet s'est défini à la Foire d'Oslo, en 1986: nous avons décidé de partager nos ressources en faisant circuler l'information sur nos publications, en nous offrant mutuellement les droits de livres, en coéditant. Le premier projet à se concrétiser est cette collection *Vlasta/Remue-ménage*, qui ne publiera que des textes lesbiens, tantôt choisis par *Vlasta*, tantôt par nous. Michèle Causse ayant terminé sa traduction de *Q.E.D.*, nous avons pensé qu'il serait intéressant de commencer par là: il y a un certain prestige à publier la première édition en français, au Québec, de ce roman de Gertrude Stein. D'ailleurs, au Salon du livre de Montréal, *Q.E.D.* a été notre troisième meilleur vendeur, alors qu'il était sorti la veille en librairie, avec très peu de publicité.»

«Pour le Remue-ménage, qui depuis sa fondation en 1975 a publié une quarantaine de livres féministes, explique à son tour Hélène Larochelle, cette coédition permettra peut-être de meilleures ventes en France, où le livre québécois a toujours eu un problème de diffusion.»

1986 aura donc été une année faste pour les Éditions du Remue-ménage, qui ont aussi reçu, au Salon du livre, un prix Gutenberg pour la conception graphique et l'impression de leur *Femmes du Québec dans les années 80: un portrait*, album de photos accompagnées de quelques textes, paru plus tôt. En route maintenant pour une francophonie féministe! ◇

1. Ce drôle de titre paraîtra aux Éditions Trois à l'automne 1987.

Une écrivaine américaine: Gertrude Stein, une traductrice française: Michèle Causse, une coédition franco-québécoise: *Vlasta/Remue-ménage*, nous permettent enfin de lire en français *Q.E.D.*, le premier roman de Gertrude Stein, écrit en 1903, publié pour la première fois en 1950 en anglais (à seulement 516 exemplaires!), jamais traduit depuis.

«Pourtant, raconte Michèle Causse, je me suis promenée pendant une dizaine d'années avec ce livre sous le bras et je l'ai proposé à maints éditeurs patriarcaux, qui m'ont éconduite. Il a donc fallu la création des éditions *Vlasta* et l'éventualité d'une coédition pour que nous exhumions de nouveau ce roman de Gertrude

Stein qui me travaillait depuis si longtemps. Je venais alors d'achever moi-même un manuscrit intitulé ()¹, qui est aussi très concerné par la présence de la tierce-exclue dans un duo amoureux. Cela m'a permis de faire constamment une espèce de parallèle entre mon propre travail et celui de Stein. Cela paraît très prétentieux à dire, mais c'est vrai qu'il y a forcément des échos entre des travaux lesbiens, quels qu'ils soient. Ce qui m'a intéressée, c'est la façon très réaliste, très analytique, dont elle traite le sujet d'une relation lesbienne dont l'un des éléments est matériellement dépendant de l'autre, un sujet peu abordé dans les livres lesbiens modernes.»

Vlasta est d'abord une re-

LA MÉDÉE D'EURIPIDE

THÉÂTRE



Médée (Sophie Clément) a la sympathie des femmes de Corinthe

de Marie Cardinal, mise en scène de Jean-Pierre Ronfard, au Théâtre du Nouveau Monde, à Montréal, novembre-décembre 1986.

« Je me demande ce qu'Euripide en penserait. » C'est ce qui m'a trotté dans la tête tout au long du spectacle. Après tout, plus de 2 000 ans séparent le dramaturge grec de Marie Cardinal, sa plus récente et sans doute sa seule traductrice féministe. Malgré cette traduction qu'on dit fidèle, il y a dans cette **Médée** quelque chose qui appartient davantage à cette époque-ci qu'à une autre. Bien sûr, les grands mythes sont, par définition, intemporels et l'histoire de cette femme trahie par son homme, malheureuse au point d'en tuer ses propres enfants, a certainement de quoi traverser plus d'un siècle. Mais il y a plus.

C'est dans le choix des mots ou peut-être seulement dans l'intonation de Médée (admirablement interprétée par Sophie Clément qui révèle ici un grand talent), c'est dans le chœur exclusivement féminin ou dans la direction des comédien-ne-s assumée par Jean-Pierre Ronfard, c'est dans le décor de Danièle Lévesque et les costumes de Ginette Noiseux... C'est un peu partout et pourtant nulle part affiché: **Médée** est incontestablement un « show de femmes ».

Si des gens de théâtre ont crié à la trahison, je doute que ce soit vraiment à cause d'un casting inapproprié (Robert Gravel serait trop vieux pour jouer Jason et Aubert Pallascio trop jeune pour Créon), de costumes trop osés ou d'un décor trop dénudé. Je pense qu'ils et elles réagissent plutôt au déséquilibre étonnant qui existe ici entre les femmes et les hommes.

Les femmes, fortes, entreprenantes et solidaires annulent quasiment la présence des hommes qui sont, pour peu qu'on les voit, des faibles et des lâches. Malgré le geste assassin de Médée, les femmes « gagnent » et les hommes « perdent ».

Domage que Robert Gravel, en plus, ait (mal dirigé?) confondu Jason avec un gars de taverne. Ainsi, du simple mâle inconscient qu'il est, Jason devient une espèce de jello humain, grossièrement parodié, et cela enlève malheureusement de la véracité à une histoire qui autrement tomberait dans le mille.

FRANCINE PELLETIER



ÇA CRÈVE LES YEUX, ÇA CRÈVE LE COEUR
Tout le Parminou

Meg vient d'en quitter un.
Lenny n'en a jamais eu.
Babe en a tué un.

PRE PUBLICITE
FILM
EN ATTENTE DE
CLASSÉMENT



Les soeurs MaGrath ont le tour avec les hommes!

DIANE
KEATON

JESSICA
LANGE

SISSY
SPACEK

CRIMES OF THE HEART

and SAM SHEPARD as "Doc"

A DeLAURENTIIS ENTERTAINMENT GROUP PRESENTATION of
A FREDDIE FIELDS/BURT SUGARMAN PRODUCTION

VERSION ORIGINALE

Maintenant à l'affiche!



ÇA CRÈVE LES YEUX ÇA CRÈVE LE COEUR

par le théâtre Parminou, à
Go, en octobre et novem-
bre.

Le théâtre Parminou a le don d'éclairer les consciences par l'humour. Et sa toute dernière création **Ça crève les yeux, ça crève le coeur** vise juste. D'une part, la pornographie y est dénoncée sans ménagements et d'autre part, on y rit beaucoup plus qu'à regarder des émissions comme **Samedi de rire** (vous me direz que ce n'est pas difficile à battre et je vous répondrai que vous avez cent fois raison). C'est que malgré la projection d'images dures — l'une, tirée d'une revue porno, montre une femme pénétrée par un marteau piqueur — il y a le plaisir de reconnaître des personnages vrais et de rire de leurs contradictions. Bref, beaucoup de rire et de rage.

Moi qui n'avais pas vu le Parminou jouer depuis quelques années, j'ai retrouvé avec joie la justesse de leur jeu, l'économie de leurs moyens théâtraux (décors ingénieux, par exemple). Par contre, la mise en scène m'a un peu déçue: elle manque de nuances, est un peu simpliste mais, disons-le, efficace.

Pas de surprise quant à la discussion suivant le spectacle: on ne se déplace pas pour une pièce sur la porno sans être déjà conscientisé-e. Non, il n'y avait dans la salle aucun distributeur (avoué) de revues et de vidéos porno! Vous me répondrez: c'est l'état des choses et je vous dirai que ça crève les yeux!

LUCIE VILLENEUVE

PHOTO: JEAN-FRANÇOIS GRATTON



Marlene Dietrich,
dans MOROCCO

NEW YORK, NEW YORK

Au Festival des films de New York, en octobre dernier, trois films (sur 26) présentaient de certaines femmes, ou de la condition féminine, une vision originale.

International Sweethearts of Rhythm: America's Hottest All-Girl Band, de Greta Schiller et Andrea Weiss, décrit avec sympathie un orchestre de jazz féminin et multiracial des années 40. Des documents d'archives montrant le groupe en concert sont entrecoupés d'interviews avec les Sweethearts les plus marquantes. Avec des anecdotes poignantes, elles racontent les tribulations de ce groupe de Noires et de Blanches voyageant, mangeant et dormant dans le même bus, en plein cœur du Sud américain encore ségrégationniste.

Le groupe se produisit dans les salles les plus prestigieuses de l'époque, dont l'Apollo Theatre de New York, où l'on voit évoluer, dans les coulisses, Louis Armstrong et Count Basie. Ces célèbres jazzmen essayèrent même de débaucher Tiny Davis, la trompettiste et chanteuse des Sweethearts, en lui proposant un cachet dix fois plus élevé. Elle refusa: «J'adorais les filles. On était comme des soeurs.»

THE INTERNATIONAL SWEETHEARTS OF RHYTHM



Star plus connue, Marlene Dietrich a représenté pour des générations de cinéphiles une image de féminité à la fois sensuelle et inaccessible. Dans un long documentaire simplement intitulé **Marlene**, Maximilien Schell en dresse un portrait vigoureux et intime, au présent et au passé.

Dietrich n'a pas voulu être filmée: les images sont extraites de ses films et de documents d'actualité. La star a quand même accordé à Schell une longue entrevue au magnétophone et sa voix inimitable, en bande-son, commente et contredit les images. Avec humour et vivacité, cinglante et cynique, elle gronde le cinéaste, raconte des mensonges gros comme des maisons et émet des opinions paradoxales, visiblement pour choquer. À propos des féministes: «Pour moi, ce ne sont pas des femmes, ce sont des femelles», ou de la vie dans l'au-delà: «Pouvez-vous imaginer tous ces morts en train de voler au ciel?» Mais derrière le jeu de ces remarques, derrière le masque, on sent l'énergie féroce de cette grande du cinéma.

En fiction cette fois, la cinéaste australienne Jane Campion montrait deux films à New York: **A Girl's Own Story** et **Passionless Moments**. Le premier, tourné en noir et blanc par une équipe de femmes, est un petit chef-d'oeuvre qui essaie de percer, derrière le rideau mièvre du «vert paradis des amours enfantines», la réalité plus sombre d'une existence d'adolescente. Par la beauté de sa composition lumineuse, la qualité de son image, sa perfection technique, le film n'avait rien à envier, par exemple, au **Down by Law** de Jim Jarmusch.

A Girl's... commence par des gros plans de fillettes pré-pubères embrassant des photos de George Harrison et de Paul McCartney. La vision s'élargit sur leur existence triviale et surréelle. L'une des héroïnes est réveillée par sa soeur qui, un bas sur la tête, la menace d'un couteau: «Tu as mis mes bottes!» Une autre se balance innocemment à quatre pattes, en lapant une assiette de lait: «Tu veux jouer au chat?», demande-t-elle à son frère qui insiste alors pour y jouer «tout nus». Elle se retrouve enceinte.

Campion dépeint aussi bien la sécurité trompeuse d'une cour d'école religieuse que l'angoisse de la **teenager** enceinte, seule avec son secret dans un refuge pour filles-mères, sans aucun réconfort de son frère-amant. Elle établit ainsi un équilibre subtil entre l'innocence anarchique de l'enfance et ses horreurs cachées, et montre une nouvelle dimension de l'expérience féminine.

ANNE FLOURNOY



Josée Yvon

LIVRES

LE DÉFI DU PLEIN EMPLOI,

un nouveau regard économique, Lise Poulin-Simon et Diane Bellemare, Éd. Albert Saint-Martin, Montréal, 1986, 523 p., 29,95 \$.

Enfin! Après des années de promesses ronflantes et non tenues de nos politiciens et politiciennes (vous vous souvenez des jobs, jobs, jobs de Mulrone?), deux femmes, deux économistes, ont décidé de s'attaquer au problème du chômage et nous invitent à relever le défi du plein emploi.

Lise Poulin-Simon, depuis plusieurs années responsable de recherche à l'IRAT, l'Institut de recherche appliquée sur le travail, a déjà siégé au Secrétariat à l'emploi et à la concertation, sous l'ancien gouvernement péquiste. Diane Bellemare, professeure en économie à l'UQAM, est membre du Conseil économique du Canada. Elle exprimait d'ailleurs, récemment, sa dissidence devant la croisade engagée par le CEC en faveur du libre-échange Canada-É.U. Pour cette économiste keynésienne, la libéralisation des échanges commerciaux canado-américains n'est pas «la panacée à tous les problèmes économiques du pays», mais plutôt une manoeuvre de diversion utilisée pour masquer la véritable priorité: le chômage massif et persistant de plus d'une personne sur 10. (*Le Devoir*, 29/10/86)

Lise Poulin-Simon et Diane Bellemare avaient déjà publié, en 1983, *Une politique de plein emploi: pourquoi?* (Éd. Presses de l'Université du Québec — IRAT — LABREV). Leur nouvel ouvrage, *Le Défi...*, semblera peut-être difficile à lire et à comprendre. Mais les auteures n'avaient pas le choix: en décidant d'aller à contre-courant des idées néo-conservatrices à la mode, elles ont dû construire leur démonstration sur des bases théoriques très solides. C'était la seule façon pour elles de répondre à tous ceux et celles qui les accuseraient d'être des romantiques, des utopistes ou, pis encore, «des femmes bien charitables mais pas très sérieuses».

C'est réussi: leur livre aidera celles qui y croient à défendre correctement l'idée du plein emploi devant des «décideurs» qui les traiteront de rêveuses, ou à faire taire tous les prophètes de malheur qui affirment que, quoi que l'on fasse, le chômage stagnera à plus de 10%.

Le Défi nous fait aussi comprendre à quel point le Canada s'engage actuellement sur une voie dangereuse. Les gouvernements, selon les auteures, mettent toute leur énergie à réformer les institutions pour affronter des taux de chômage élevés... au lieu de chercher à diminuer ces taux. Peu à peu, ils cherchent à nous faire accepter l'idée qu'une partie importante de la population — des femmes surtout — sera définitivement exclue du marché du travail. L'idée que des centaines de milliers de personnes n'ont et n'auront jamais droit à un travail stable et bien rémunéré.

Or, démontrent Bellemare et Poulin-Simon, tout ceci est faux: le plein emploi est un objectif non seulement souhaitable mais réalisable, pour peu qu'on s'en donne la peine. Elles ont pris trois ans pour en rédiger une preuve étayée et convaincante, qui mérite d'être lue.

MARCELLE LALONDE

MAÎTRESSES-CHEROKEES

Josée Yvon, Éd. VLB/Le Castor astral, Montréal, 1986, 132 p.

«Il y a chez l'être humain un certain inassouvissement du fait de l'existence elle-même, un inassouvissement primordial, lié à la finitude même de l'existence individuelle, inassouvissement que j'appelle métaphysique et qui, s'il n'est pas tué par l'assouvissement extrême des sentiments de la vie, par le travail, par l'exercice du pouvoir, par la création artistique, etc., ne peut être atténué qu'à l'aide des narcotiques.» (S.I. Witkiewicz, *Les Narcotiques*)

N'allons surtout pas faire l'erreur de vouloir circonscrire l'oeuvre de Josée Yvon à cette citation placée en exergue d'une des parties de son dernier livre, mais retenons ce mot d'inassouvissement qui crie sa détresse et sa faim rampante tout au long des pages de *Maîtresses-Cherokees*. Livre fort, puissant, déroutant d'une auteure qui habite au plus profond de son oeuvre. Une descente aux enfers bien inscrite dans son siècle, à la fois lucide et inspirée, qui refuse les servitudes parallèles du poème et du récit, mais les intègre plutôt l'un à l'autre. Un chant à découvrir, un cri à entendre.

LOUISE GAREAU-DES BOIS

PHOTO: CLAUDINE YVON



VOIR LE JOUR

Claire de Lamirande, Éd. Québec/Amérique, Montréal, 1986, 214 p., 14,95 \$.

Que dire? Je n'aime pas les James Bond, les James Bond ratés encore moins. Pourquoi une auteure qui maintes fois déjà a prouvé son talent écrit-elle une histoire aussi abracadabrante? On n'y croit pas un seul instant. Style haché, verbeux, répétitif (le mot célèbre de Gertrude Stein est servi à toutes les sauces: «Une mort est une mort est une mort», «une niaiserie est une niaiserie est une niaiserie») et quoi encore! Le héros, traqué dans la salle de bain d'une chambre d'hôtel par des individus qui semblent en vouloir à sa peau, et «à genoux devant le bol», réussit le tour de force d'avoir l'estomac violemment soulevé en même temps qu'«une rage le travaille: à sauver le monde!»

De même, il me semble que de simple chiffres romains ou arabes seraient infiniment mieux que des titres de chapitres tels qu'«Une aire de non-culture au centre de la pensée», ou «La morsure de la jalousie est-elle une vraie morsure?»

Quand on sait la somme de solitude, de temps et d'angoisse qu'il faut pour écrire un livre, et qu'on connaît le talent de l'auteure, c'est trop dommage. Le prochain roman verra sans doute le jour sous de meilleurs cieus. Souhaitons-le nous.

LOUISE GAREAU-DES BOIS

RYKIEL

Avec des textes de Madeleine Chapsal, Hélène Cixous et Sonia Rykiel, et beaucoup d'illustrations. Éd. Herscher, Paris, 1985, 215 p.

Sonia Rykiel. De mémoire, celle qui partit la mode des robes à coutures. Dedans/dehors, dehors/dedans. Et cette phrase trop souvent entendue: «T'as mis ton chandail à l'envers!»

C'est fait exprès pourtant et ainsi fait, ça surprend, dérange les classiques mais détend, amuse, rend finalement la vie plus ample et plus simple. A l'envers ou à l'endroit, quelle importance!?! Les robes sont



Sonia Rykiel

souples, moulent le corps et le laissent respirer, libre de tout usage. Vêtements de couleur, mais beaucoup de noir aussi, vêtements qui portent, se laissent porter.

Certaines, écrit Hélène Cixous dans une des trois préfaces du livre, «manifeste(nt) modestement la présence étoilée de la nuit». D'autres font surgir le soleil, les lumières des déserts et des villes orientales. Et puis, soudain,

dans un éclatement de couleurs et de géométrie, c'est la folie des bars et des musiques endiablées.

Deux femmes, Hélène Cixous et Madeleine Chapsal, écrivent leur plaisir à porter du Rykiel. Et Rykiel se raconte. Ce livre, cet album de photos montre sa vie, sa pensée, sa création en images. Noir et blanc ou en couleurs.

ANNE-MARIE ALONZO

POUR UN REPOS DE QUALITÉ

3478 St-Dominique
MONTREAL
844-6210

Visitez

La Futonnerie

849-1095

**Hôtel Méridien
Complexe Desjardins**

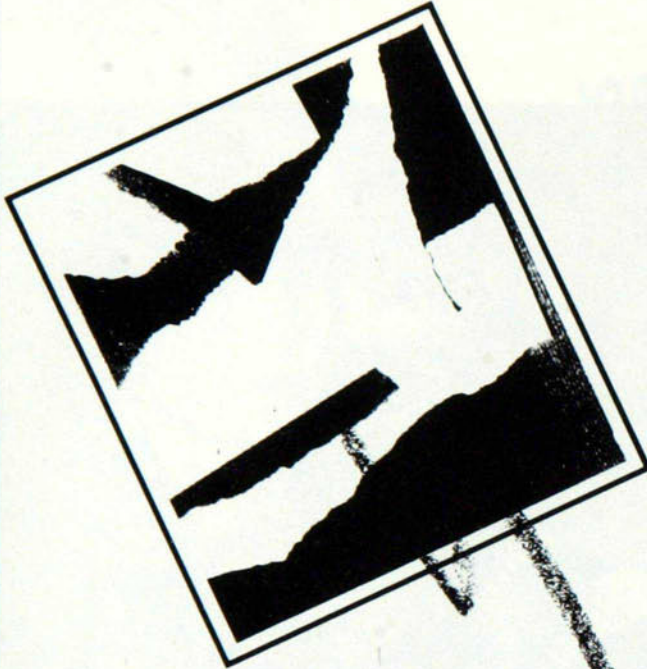
**Nicole Bériault
André Sarrasin**

MASSAGE

MASSOTHÉRAPEUTES DIPLÔMÉS

**Accès au vestiaire et au sauna gratuit.
Certificat cadeau disponible**

Pour une image
qui saute
aux yeux



Voyez
les professionnelles
de l'encadrement
Julie Lupien
et
Danielle Demers

Service complet d'encadrement
et de laminage
Université de Montréal

Centre communautaire,
2332, boul. Edouard-Montpetit
local C-5518 Tél: 343-6551



Université de Montréal
Services aux étudiants
Service d'animation culturelle

LES ÎLES NOUVELLES

Maria Luisa Bombal, Christian Bourgois éditeur, Paris, 1984, 123 p. Traduit de l'argentin par Denise Laroutis, préface de Jorge Luis Borges.

«Aujourd'hui, écrit Borges dans sa préface, lorsqu'on cite le nom des meilleurs, à Santiago du Chili ou à Lima, Maria Luisa Bombal n'est jamais absente de la liste.» Romancière latino-américaine la plus importante de la première moitié du XXe siècle, Bombal est née en 1910 au Chili mais a été élevée en France, à Notre-Dame de l'Assomption, au lycée La Bruyère puis à la Sorbonne. C'est à Buenos Aires, où elle partage un appartement avec le jeune Pablo Neruda (alors inconnu) et sa femme, qu'elle se met à écrire... des romans d'abord (*La Maison du brouillard* et *La Femme au linceul*) puis des scénarios de films et des nouvelles... dont on retrouve la plupart dans ce recueil.

Morte en 1980, Maria Luisa Bombal a vécu trente ans aux États-Unis avec son mari, le compte Raphaël de Saint-Phalle. Elle ne retourna vivre au Chili qu'en 1970, à la mort de celui-ci.

Recueil de cinq nouvelles, *Les Îles nouvelles* demeure en dehors des écoles et «est dépourvu de tout régionalisme», donnant ainsi une liberté foncière à l'écriture minutieuse et légère de l'auteure. «La forêt avait agonisé et était morte en même temps qu'elle et sa chevelure, puisqu'elles avaient les mêmes racines.» Contes fantastiques, rêves du quotidien ou folles allégories, les nouvelles de Bombal sont à lire comme on cueille les fleurs du matin, juste avant le lever du soleil, jamais au grand jour, pour garder toute la force des nuances amoureuses et des fresques étoilées des phrases et des mots.

ANNE-MARIE ALONZO

JETS DE RIZ

Louise de Gonzague Pelletier, Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1985, 50 p.

«En mémoire de ma soeur palestinienne/encore vivante... C'est le départ, l'intrigue déjà. Qui est cette soeur de si loin venue? Et d'où vient la mémoire fort orientale de ce tout petit recueil?

Jets de riz, petits poèmes, petites histoires et petits tableaux, tant de miniatures racontant la vie d'Orient comme seul-e-s ceux-celles qui y vivent (y ont déjà vécu) peuvent le faire. Un jet d'amour et de chagrin sur un peuple lacéré:

«ma poitrine d'ébène mugit/mes larmes se recueillent sur les pierres».

ANNE-MARIE ALONZO

SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	A	L	C	M	E	N	E	B	A	L	S	
2	N	I	A		S	O	V	I	L	L	O	M
3	T	E	L	L		E	R	G	O	T	S	
4	I	J	L	E	S		O	N	C	I	A	L
5	O	T	I	T	E		P	I	E	M		
6	P	E	S	O		N	E	F		R	E	G
7	E	N	T		A	I		V	E	E	S	
8		A	O	S	T	E		G	E	S	S	E
9	O	N		C	R	E	M	E	S			
10	A	C	T	E	E		A	S	T	R	E	E
11	H	E	R	A		I	R		O	U	S	T
12	U	S		U	D	I	O	N	E		A	

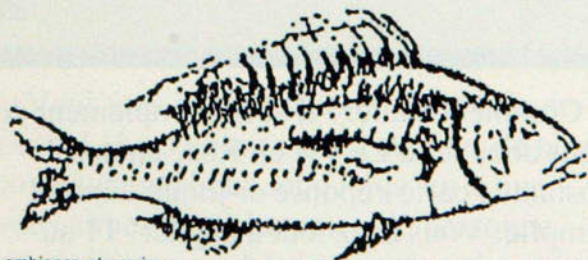
INDEX DES ANNONCEUR-E-S

Alcan	59	ICRF	20
Beauchamp,		Jobin, Bernadette	45
Guylaine	45	La Cabouse	14
Bertrand, Luce	44	La Sauvegarde	34
Bottin des femmes	56	Les Sages-Femmes	
Ciel MF	4	Associées	35
Cinéma Unis	48	Librairie Androgyne	14
Chartier, Louise	45	Noël, Denise	44
CSN (secteur des communications)	60	Ouimet, Marie-France	44
Dufresne, Denise	44	Ovarium	22
Durand, Irène-Ève	35	Parizeau, Delagrave	45
Elles-Toiles	26	Ponton, Lise	45
Festival du Jeune Cinéma	16	Reeves, Nicole	44
Filtronique	6	Sarrasin, André	51
FTQ (Fonds de solidarité)	2	Symposium	53
Futonerie	51	T.E.F.	24
Gosselin, Hélène	44	Tremblay, France	44
Grenier, Louise	44	Université de Montréal (Les Belles Soirées)	17
Highlands Inn	23	Université de Montréal (Service d'Animation culturelle)	52
Houle, Louise	45	Veechi, Caroline	45

LES 4 ATOUTS DU SYMPOSIUM

VARIÉTÉ

la marée du jour à votre table FRAÎCHEUR



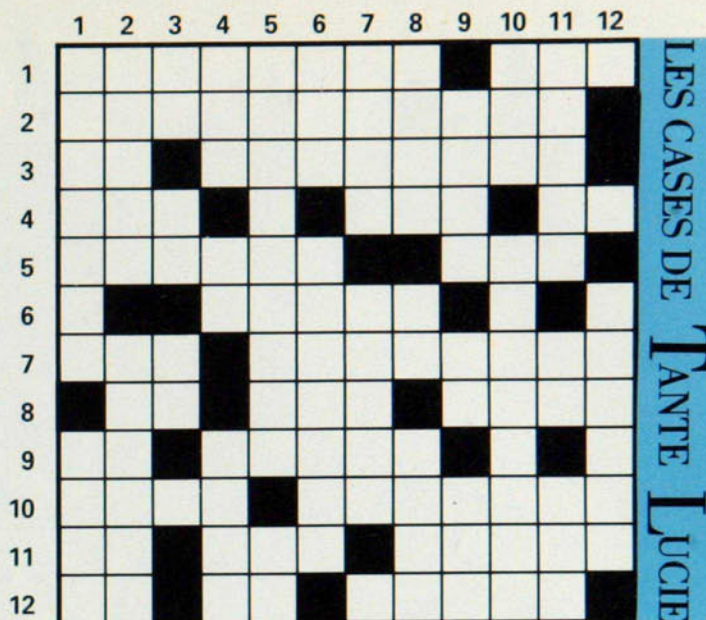
ambiance et service
CHALEUREUX

rapport qualité/prix
AVANTAGEUX



À VOUS DE JOUER!

4293 ST-DENIS
MONTREAL QUÉBEC
842-0867



HORIZONTALEMENT

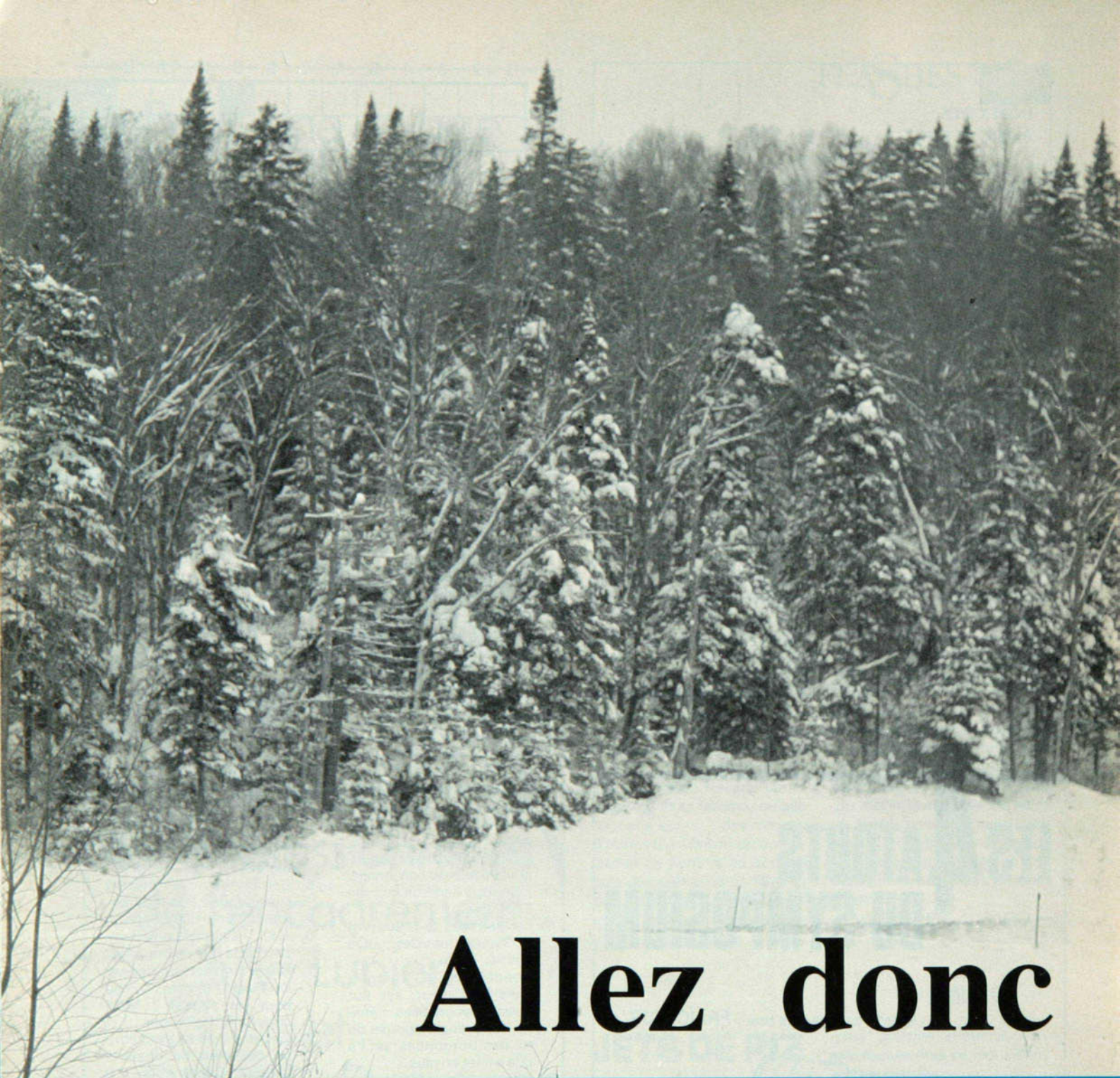
- Première femme aéronaute et parachutiste (1775-1847), introuvable au dictionnaire...sauf au nom de son mari! / En Nouvelle-France, elle était plus isolée en été qu'en hiver.
- Le calendrier de *La Vie en rose* en était un, l'agenda des Editions du Remue-ménage le demeure.
- Élément n° 25. / Certaines vérités historiques, quoique relatives aux femmes, ne le sont guère.
- Hareng fraîchement salé. / Courant ici, il ralentit pourtant. / Précède de peu les arts.
- Héroïne médiévale qui aimait boire avec son amant. / Court, à l'endroit comme à l'envers.
- Les femmes le redoutent au 9^e mois, les villes tout le temps.
- Condamnée à enfanter dans la douleur, elle eut aussi plusieurs filles. / Reine des Francs, épouse du roi des Burgondes, on l'a dite sainte en plus.
- Ni masculin ni féminin au sud du 47^e. / Grande rivière de Suisse, qui rejoint le Rhin. / Capitale et légumineuse.
- Prononcé par une femme, ce n'est pas du théâtre! / Danseuse et chanteuse orientale.
- Type de savant dont la misogynie est étayée par la religion. / Dans cet empire où les femmes comptaient bien peu, Catherine II s'est cependant distinguée.
- Passera-t-il toujours par une femme? / Chevalier, espion, travesti. / Fréquentation dangereuse.
- Meilleure en son genre. / Initiales chrétiennes. / Ter-

me condamné par l'Académie française, dont se servent pourtant Tintin et Réal D'Amours.

VERTICALEMENT

- Coléoptère dont la femelle luit. / Les jeunes Françaises ont récupéré cette appellation autrefois péjorative.
- Chez plusieurs peuples, ils ont plus d'autorité que leur propre mère! / Si tu le fais, c'est ignoble. Si tu en joues, c'est joli.
- Ne sortent qu'en bandes. / Démonstratif. / Liaison.
- Bonnes actions inaccessibles aux scouts. / A l'image de leur pays. / Fin des bigotes.
- Certain-e-s ne le rompent jamais tout à fait. / Structure préférée des chiens.
- A lui. / Cariatide représentant cette fois un homme.
- Ne pas inhaler! Le danger croît avec l'usage... même pour les anges! / Mâle chauvin et malpropre.
- Clément Ader lui avait donné des ailes de chauve-souris. / Conjonction. / Il reçoit des coups à coeur de jour.
- Spirale herbivore. / C'est lui. / A New York depuis 1945.
- Celle de Médée, comme de beaucoup de femmes avant et après elle, était juste. / Recèle un pouvoir irrésistible... ;pour qui y croit.
- Pour l'avoir été dans ses droits, Rosa Becker en est morte. / Médecin tout mêlé. / Du ring à l'Islam.
- Prénom de l'inconnue du n° 1.

SOLUTION DANS
LE PROCHAIN NUMÉRO
LUCIE GODBOUT



Allez donc

Un weekend de bon air de plein air, ça vous tente? La Vie en Rose vous propose un weekend vacances pour deux, à l'auberge La Chaumine, à St-Hippolyte! Vous pourriez y aller en mars ou en avril. Ski, randonnée, détente... quelle merveilleuse façon de dire en douce "Bye Bye" à l'hiver!

Comment y aller? Il suffit simplement de vous abonner à La Vie en Rose en nous postant la carte-réponse ci-jointe dûment remplie. Vous avez tout à gagner! 11 numéros de La Vie en Rose tous plus intéressants les uns que les autres et livrés à votre porte; une économie pouvant aller jusqu'à 45% du prix du magazine en kiosque; et, surtout, **la chance d'obtenir un weekend vacances pour deux!**



prendre l'air!

Vous êtes déjà abonné-e? Qu'à cela ne tienne! Vous pouvez aussi profiter de notre concours en abonnant quelqu'un-e que vous aimez bien! La nouvelle personne abonnée et vous-même pourriez alors vous mériter ce weekend de tout repos. Profitez-en vite et remplissez dès aujourd'hui notre carte-réponse.

RÈGLEMENTS

Le prix inclut l'hébergement pour 1 nuit/2 jours, un petit déjeuner et un dîner, pour deux personnes, à La Chaumière, à St-Hippolyte.

Les consommations alcoolisées, les pourboires et les taxes sont en sus. Les frais de participation aux activités sont aussi à la charge des gagnant-e-s.

Sont admissibles au tirage toutes les cartes-réponses postées avant le 28 février 1987, le sceau de Postes Canada en faisant foi.

Le tirage aura lieu le 16 mars 1987, aux bureaux de la Vie en Rose. Deux weekends pour deux personnes seront alors tirés au sort.

Les gagnant-e-s ont entre le 21 mars 1987 et le 26 avril 1987 pour profiter de ce weekend.

Les règlements complets relatifs à ce concours sont affichés aux bureaux de La Vie en Rose, 3963, rue St-Denis, Montréal (Québec).

P.S.: Cette offre est valable jusqu'au 28 février 1987.



A **NNIE JOHN, Jamaica Kincaid, traduit de l'américain par Dominique Peters, Éd. Belfond, Paris, 1986, 168 p., 19,95 \$.**

Finaliste du Prix Paris Ritz Hemingway 86 aux côtés de Marguerite Duras et de Carlos Fuentes, l'auteure a été saluée par la presse américaine qui a découvert en elle «un poète de l'enfance». L'histoire qu'elle nous raconte est celle d'un paradis perdu à travers le difficile passage de l'enfance à l'adolescence.

LES YEUX BLEUS COMME CHEVEUX NOIRS, Marguerite Duras, Éd. de Minuit, Paris, 1986, 160 p., 13,95 \$.

«C'est l'histoire d'un amour, le plus grand et le plus terrifiant qu'il m'a été donné d'écrire. Je le sais. On le sait pour soi.»

À PROPOS DE MAUDE, Lise Hérou, VLB Éditeur, Montréal, 1986, 86 p., 8,95 \$.

En dépit de nombreux obstacles, deux femmes tentent de préserver une relation intime entretenue des années durant.

TERRORISTES D'AMOUR, suivi de JOURNAL D'UNE FICTION, Carole David, VLB Éditeur, Montréal, 1986, 104 p., 9,95 \$.

Un livre extrême, emporté par

la colère, le refus, le besoin de séduire jusqu'au bout et de dire ce qui est refoulé, entre la vie et la mort, c'est-à-dire ces existences brisées qui n'ont pas de nom.

L'ÉCRAN BRISÉ, Louise Fréchette, Éd. de La pleine lune, Montréal, 1986, 148 p., 12,95 \$.

Trois personnages se rencontrent et se transforment, happés par le jeu du langage et de ses sous-entendus.

TEXTES ET ESSAIS

C **LARA, Jacqueline Dery-Mochon, Éd. Tryptique, Montréal, 1986, 84 p.**

Une femme sans âge, sans nom, sans autre lieu que celui des mots, naît à l'écriture. Elle extrait du tiroir de l'oubli certains souvenirs qu'elle pare de mots pour les mieux faire revivre. Récit en demi-teintes d'une écriture traversée par d'autres écritures — écritures d'hommes, écritures de femmes, belles écritures. Poésie d'une écriture qui se déroule, qui se dépouille, dans l'attente d'une saison nouvelle à apprendre.

LA CITÉ DES DAMES, Christine de Pizan, traduit et présenté par Thérèse Moreau et Éric Hicks, Éd. Stock, Paris, 1986, 293 p.

Née à Venise en 1364, Christi-

ne de Pizan serait «le premier auteur» de la littérature française. Championne de son sexe, elle dénonce la misogynie courante à son époque, en particulier dans les milieux cléricaux. **La Cité des Dames** couronne son oeuvre féministe. Cet ouvrage apparaît capital pour l'histoire des femmes et pour la pensée occidentale à l'aube des temps modernes.

OLYMPE DE GOUGES, Oeuvres présentées par Benoîte Groult, Éd. Mercure de France, Paris, 1986, 238 p., 41,50 \$.

Olympe de Gouges mérite la reconnaissance des femmes pour avoir été la première en France, en 1751, à formuler une «Déclaration des droits de la femme» et pour avoir revendiqué toutes les libertés. Morte sur l'échafaud en 1793, elle n'a jamais rien cédé par rapport à ses principes. En éditant une anthologie de ses oeuvres, Benoîte Groult apporte une contribution magistrale à la réhabilitation d'une femme hors du commun et d'une auteure importante de la fin du XVIII^e siècle.

FEMMES ET MATHÉMATIQUE, ouvrage collectif sous la direction de Louise Lafortune, Éd. du Remue-ménage, Montréal, 1986, 264 p., 13,95 \$.

Issu du colloque «Femmes et

Mathématique» organisé en juin 1986 par le Mouvement international pour les femmes et l'enseignement de la mathématique, ce livre apporte des éléments de réponse à plusieurs questions dont celle-ci: d'où vient l'idée que les femmes ne peuvent réussir aussi bien que les hommes en mathématique?

L'EXPÉRIENCE SEXUELLE DES FEMMES, Sheila Kitzinger, Éd. du Seuil, Paris, 1986, 383 p., traduit de l'anglais par Marie-France de Paloméra, 29,95 \$.

Une sociologue-anthropologue anglaise s'intéresse à «ces femmes qui ne vivent pas leur sexualité en terme de performance, comme bien des hommes, mais la situent dans la continuité de la vie». Un guide où le sexe n'est jamais séparé du sentiment du corps.

POÉSIE

C **ERMINATION, Diane Elle, Éd. Qui, Montréal, 1986, 1986, 110 p., 10 \$.**

Poésie-témoignage d'une vie qui se raconte par le cri, le silence, l'angoisse de la naissance et celle de la mort. Une réflexion s'élabore. Un portrait se dessine.

JOHANNE LESSARD

*Association
des femmes d'affaires
du Québec*

Le réseau d'échanges et de contacts par excellence indispensable à l'atteinte du plein succès.



**BOTTIN
DES FEMMES**

Un instrument de promotion hors-pair vendu en kiosques, à travers le Québec.

tél.: (514) 845-4281

Si vous déménagez

- Collez ici l'étiquette portant votre ancienne adresse et votre numéro d'abonnée

Nouvelle adresse
Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Code Postal _____
N° d'abonnée _____

S.V.P. Faire parvenir ce formulaire à:
La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC, H2W 2M4



Répétant DJUNA BARNES, de gauche à droite: Jean-François Blanchard (penché), Jacques Allard, Claude Poissant, Nicole Leblanc et la metteuse en scène Louise Laprade.

THÉÂTRE

Le Théâtre expérimental des femmes présente du 22 janvier au 22 février trois courtes pièces de Djuna Barnes, **LA COLOMBE** et **AUX ABYSSES**, traduction de Michèle Causse, et **TROIS FILS DE LA TERRE**, traduction de Louise Ladouceur. Du mardi au samedi à 20 h 30, le dimanche à 15 h. Rés.: (514) 271-5381.

Du 21 janvier au 7 mars, le théâtre du Café de la Place présente **TCHEKHOV, TCHEKHOVA**, une pièce écrite par François Nocher en collaboration avec Francine Bergé, qui relate l'histoire du célèbre auteur russe Anton Tchekhov et de son interprète géniale, Olga Knipper. Avec Gilbert Sicotte et Patricia Nolin. Mise en scène: Yves Desgagnés. Du mardi au samedi à 20 h. Rés.: (514) 285-4273.

Le théâtre de la Licorne présente du 8 janvier au 14 février

LA 7^e PARTIE, écrite par Yves Allaire et produite par Les Productions de la Ligne bleue Inc. au 2075, rue Saint-Laurent. Du mardi au samedi à 20 h 30, le dimanche à 20 h. Rés.: (514) 843-4166.

DANSE

La première mondiale de **MONTRÉAL DANSE**, une nouvelle compagnie de création et de tournée qui recevra des chorégraphes parmi les plus actuel-le-s, aura lieu au Centre national des arts, à Ottawa, les 26 et 27 janvier à 20 h. Montréal Danse donnera une représentation à la Place des Arts le 3 mars à 20 h. Inf.: (514) 845-2031.

EXPOSITION

Du 9 janvier au 7 février, deux artistes en textiles, Aganetha Dyck du Manitoba et Lee Bale de l'Alberta exposent leurs oeuvres à la galerie du **CENTRE DES ARTS VISUELS**, sous le thème «Cas-

ques et robes». Au 350, avenue Victoria, Montréal. Heures d'ouverture: du mardi au vendredi, de 10 h à 18 h, le samedi, de 10 h à 17 h. Inf.: (514) 488-9559.

Pauline Tourangeau, peintre autodidacte, expose cinq dessins muraux à la **MAISON DE LA CULTURE DE VILLERAY**, au 6707, rue Delormier, Montréal, du 9 janvier au 1er février. Ouvert du mardi au jeudi, entre 13 h et 20 h, et du vendredi au dimanche, entre 13 h et 17 h. L'entrée est libre. Elle exposera ensuite au Centre culturel de Sherbrooke, situé à l'Université de Sherbrooke, du 15 février au 15 mars. Info.: (819) 821-7742.

MUSIQUE

Le Regroupement des garderies du Montréal métropolitain a produit un livre-cassette à caractère multiculturel, conçu pour les enfants de deux à douze ans. **J'HABITE UNE PLANÈTE** présente 18 chansons en français et 12 chansons provenant d'autres communautés, chacune interprétée dans sa langue d'origine et accompagnée de la traduction française dans un livre abondamment illustré. Distribué par les Éditions Études vi-

vantes, il est disponible en librairie au coût de 14 \$.

CINÉMA

Au cours du mois de janvier, l'ONF met à l'affiche les films de femmes suivants. Les 3, 4, 10, 11 et 31 janvier: **AH! VOUS DIRAI-JE MAMAN**, film d'animation qui évoque les grands moments de la vie d'une mère, et **SONIA**, où la maladie d'Alzheimer vient tragiquement bouleverser le quotidien d'une mère et de sa fille. Le 15 janvier, trois documentaires nous montrent combien cette pauvre paix est écorchée: **LA BOMBE EN BONUS, RETOUR À DRESDEN** et **LES ENFANTS DE LA GUERRE**. Les 17 et 18 janvier, **GUERRIÈRES**: sur le monde fictif, ce film présente certaines revendications féministes. Le 21 janvier, **LE FILM D'ARIANE** et **HISTOIRE À SUIVRE...** nous parlent de la femme dans la société québécoise. Et le 22 janvier, trois documentaires de la série **SE DÉBATTRE** traitent de la violence conjugale. Au complexe Guy-Favreau, 200, boulevard Dorchester Ouest, Montréal (métro Place d'Armes), à 19 h et 21 h. Prix d'entrée: 2 \$. Inf.: (514) 283-8229.

PHOTO: M. LAQUERRE

STRIP FÉMINISTE PAR MIRA FALARDEAU



Tête-à-tête, de **Ralph Burdman**, traduit par **Jean-Louis Roux**, au **Café de la Place des arts**, avec **Monique Mercure** et **Gabriel Gascon**. En reprise du 5 au 10, puis du 12 au 15 janvier.

Sans le savoir, moi qui avais pris rendez-vous avec Sartre et de Beauvoir, c'est avec Simone et Jean-Paul que j'ai partagé ce dernier repas. Il est aveugle, fragile, mourant. Parce qu'il refuse toute médication, il lui reste quatre jours à vivre. Elle n'en sait rien. Alors il la protège, jouant les gamins rieurs et les grandes personnes rêveuses, versant par moments dans les rires gras et la trivialité, délaissant l'écoute du solennel *Stabat Mater* de Pergolèse pour fredonner *Les Feuilles mortes*. Elle ne veut pas comprendre ce qui se passe, lui lit les journaux, l'entraîne dans une profonde discussion philosophique mais, pour lui plaire, l'espace d'un instant, consent à mâcher avec lui de la gomme «balloune» dont ils font ensemble de grosses bulles roses et transparentes, consent aussi à partager un corps à corps amoureux, une danse, un fou rire, un château en Espagne. Et puis, elle apprend, elle sait. Et c'est la même révolte que dans *Une mort très douce* où elle crie son refus de

la séparation et du départ de ceux qui ont contribué à modifier le sens même de la vie. Des morts inutiles.

Sur la table donc, pas de fleurs. Quelques fruits et les couverts de tous les jours. L'auteur en cela a respecté avec une tendresse infinie le regard même de Simone sur les choses et sur ses amours. De Jean-Paul, elle n'a pas aimé l'image ou l'idole, mais

l'homme. Et cet homme, je l'ai aimé aussi, pour la première fois. J'ai communiqué avec lui, j'ai bu en cachette avec lui, je me suis faite sa complice de si près que j'ai presque senti sur ma joue le picotement de sa barbe négligée. Quant à Simone, fidèle à elle-même, simple, dépouillée d'artifices, constante, forte, geulante et enturbannée, je lui en ai presque voulu par mo-



TÊTE-À-TÊTE: Monique Mercure et Gabriel Gascon

ments de ne pas ouvrir les bras et faire silence...

Mais cette mort de Sartre dont chacun sait qu'elle fut longue et pénible, m'est devenue par la magie et le mensonge du théâtre presque légère. L'imagination était enfin au pouvoir dans la discrétion, la finesse, l'intelligence. Grâce à l'auteur bien sûr, mais aussi au traducteur Jean-Louis Roux qui a choisi un sujet à la mesure de son raffinement intellectuel et émotif. Grâce aussi et beaucoup à Gabriel Gascon dont j'avais gardé le souvenir d'un interprète quelque peu superficiel, au mollet léger et aux subtilités rares. Incroyable mais vrai, le comédien costaud, jeune, qui ne ressemble pas plus à Sartre qu'un samourai à un haricot, réussit le miracle. Dans le petit geste qui touche, le sourire moqueur, l'expression de la peur et la conscience de sa précarité. Quant à Monique Mercure, qui n'a pas le beau rôle — la chaleur venant presque toute de lui — elle réincarne Simone, dans sa rage et sa passion, avec une troublante vérité.

Voilà donc la réalité transcendée, transformée sans doute, mais devenue plus vraie que vraie. Au fond, c'est un peu comme ça que je veux mourir. Simplement, «facilement». Avec, à mes côtés, infiniment présente et furieuse, la personne que j'aime.

FRANCINE MONTPETIT

PHOTO: ANDRÉ LECOZ

LA LITE DE MILLER, publicité télévisée de la brasserie O'Keefe. Je ne touche plus à la Lite de Miller depuis

que trois *has been* s'abrutissent à m'en vanter les mérites au nom de la Brasserie O'Keefe tous les soirs à la télé. Trois *clams* comme on dit dans le Bas-du-fleuve. Rappelons que ce petit chef-d'œuvre conçu par l'agence Kaledon met en scène l'ancien joueur de hockey Henri Richard et l'ex-tennisman Roland Godin; en sortant du court, raquette sous le bras, ils commandent une *light* au barman Jean-Guy Talbot, ex-Canadien: «Comment tu l'trouves, mon smash?»

Dans l'appréhension d'être ravalée au rang des intellos torturées buveuses de Black Label ou pis encore, de Lowenbrau ou de Heineken, j'avais stoïquement fermé les yeux sur *Donne-z-y la claque*,

Laurentide, et soigneusement passé l'éponge sur *Tu l'as l'affaire*, *Si t'en veux une vraie*, le Club des Débrouillards 50, jusqu'à l'Heure de la Mill-Heure.

Mais là, suffit! Je laisse enfin couler ma colère, mon indignation, pour tout vous dire: mon envie de tuer, moi habituellement si douce. Mon envie de tuer, dis-je, devant cet incroyable magma de bêtise, suante et bedonnante, ce nivellement par le bas — de la ceinture —, ce retour au paléolithique, tendre époque où l'*homo erectus* devait lui aussi, après sa chasse au mammoth, écraser en se délectant sa cannette de lite de sa grosse main velue.

Je vous ferai grâce de savante analyse sur les stéréotypes grossiers — pauvres «hommes nouveaux —

que véhicule cette publicité et sur la vision d'une débilite absolue dans laquelle elle nous cloître tous et toutes autant que nous soyons. Je vous épargnerai aussi mes réflexions sur le niveau de responsabilité sociale et morale qui transpire des thèses ainsi défendues par nos riches brasseries.

Tout ça dans le but d'élargir le marché de la légère aux «cols bleus», m'a-t-on expliqué dans les hautes sphères de l'industrie brassicole. Parce que c'est bien connu, actuellement seules les natures faibles et les «intellectualisants», en un mot les «cols blancs», boivent de la légère. Au Québec, cette broue émasculée n'atteint qu'un maigre 6 ou 7% du marché.

Alors que dans le reste de l'Amérique du Nord, le segment du

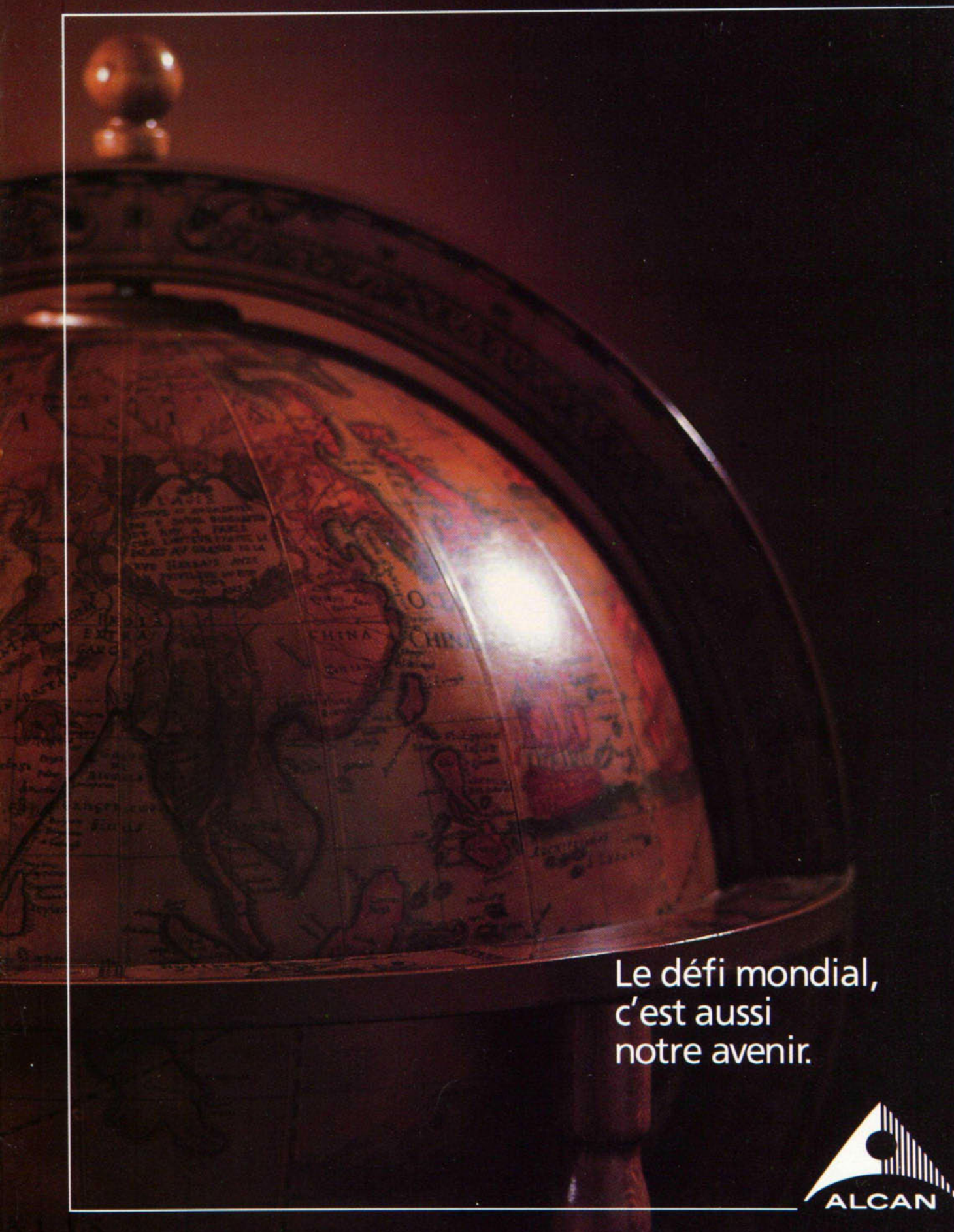
marché réservé à la légère frise les 40%.

Donc, pour inciter les récalcitrant-e-s d'ici à ingurgiter son produit, O'Keefe a imaginé ce bijou de message — d'ailleurs calqué sur une pub américaine non moins raffinée — qui tient à une équation bien simple: y a pas juste les femmes et les tapettes qui boivent de la Lite de Miller. Même Brutus, Goliath, le méchant Yéti et les Gants dorés en boivent. La recette est élémentaire: faire vendre cette bière de «fiff» par des matamores, à côté desquels Mad Dog lui-même à l'air d'une ballerine.

«Tout le monde n'aime pas l'opéra, madame», a-t-on rétorqué devant mes emportements et mes considérations «élitistes». C'est vrai que la publicité de la Lite de Miller s'adresse — où avais-je la tête? — au Hell's qui sommeille en chacun-e de nous.

MONIQUE DURAND





Le défi mondial,
c'est aussi
notre avenir.



VANDALISME D'ÉTAT

MANOIR RICHELIEU
QUÉBECAIR
RAFFINERIE DE SUCRE
SOQUEM
SGF
MADELIPÊCHE

...
CEUX QUI SONT AU POUVOIR
À QUÉBEC DILAPIDENT
NOS BIENS COLLECTIFS.

**IL FAUT LES
ARRÊTER!**

QUÉBEC



POUR PLUS DE
RENSEIGNEMENTS,
VOUS POUVEZ
COMMUNIQUER
AVEC LES
4 CENTRALES:

CEQ • (418) 658-5711

CSN • (514) 598-2155

FTQ • (514) 527-8533

UPA • (514) 679-0530